La Vie Intellectuelle

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — DÉCEMBRE 1956

Vitalité des religions non chrétiennes. II [1]

Le shinto *aujourd'hui*

par PIERRE HUMBERTCLAUDE [2]

REGAIN DE VOGUE ET PROBLÈMES

LE 15 décembre 1945, trois mois à peine après la signature de l'armistice, une directive du gouvernement d'occupation frappait à mort le *shinto d'État*, premier des criminels de guerre à subir sa sentence.

1. Voir le numéro de novembre de la Revue.

2. Le R. P. Pierre Humbertclaude, Marianite, a vécu longtemps au Japon où il a été professeur à l'Université impériale de Tokyo. Il est, depuis 1952, titulaire de la chaire d'histoire de la religion et de la langue japonaise au Collège de la Propagande à Rome. Le P. Humbertclaude est l'auteur de nombreux articles dans diverses revues et notamment d'une étude sur la littérature chrétienne au Japon au XVI[e] siècle, parue dans le *Bulletin de la Maison franco-japonaise.*

Outre ces activités missionnaires et culturelles il a été chargé au Japon et en France de diverses responsabilités officielles. Il a été élu procureur général de la Société de Marie (Marianite) en août 1956.

Bien peu alors eurent des doutes sur la disparition de fait de ce shinto. Certains, mieux renseignés croyaient-ils, se demandaient même si la peine ne tombait pas déjà sur un cadavre.

Aujourd'hui, sous son deuxième nom de *shinto des jinja,* c'est une puissance qui enrôle cinquante-cinq millions d'adeptes. En changeant de nom, il a aussi voulu changer de nature ; il ne se présente plus comme une idéologie politique contre laquelle on pourrait sévir au même titre que contre le nazisme : c'est une *religion* qui a par suite droit à sa liberté ; du moins religion il se dit et religion il veut être. On ne lui avait d'ailleurs pas laissé d'autre choix. Aux termes de la directive, le gouvernement devait s'abstenir de tout support d'argent ou d'influence, comme de toute propagande en faveur du shinto ; les petits temples étaient retirés des écoles publiques et autres institutions d'État ; les biens-fonds venus aux temples de l'État devaient faire retour à l'État ; le shinto des jinja retombait donc au rang du shinto des sectes et devait se soutenir uniquement sur le plan religieux comme ces sectes l'avaient fait depuis 1868. On voit que ces changements et limitations ne l'ont pas empêché de reprendre bien vite une splendide prospérité.

I. — Ce qu'est le shinto

Qu'est-ce donc que ce shinto ? La définition n'est ni facile ni simple. Il s'agit d'une chose insaisissable parce que dans un flux continuel. Bien plus, elle comporte dans un même temps une immense variété de formes diverses, selon les sectes, les personnes et même les circonstances de la vie d'un

même individu. Avec tout cela le shinto garde une constance indéniable avec lui-même, des lois sûres et immuables qui lui conservent sa figure propre : la forme même d'une race, lentement, puissamment cristallisée au cours d'un isolement deux fois millénaire ; forme vide par elle-même, mais qui n'a cessé de se gorger avidement de toutes sortes d'emprunts ; fidèle cependant à l'adage : *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*[3].

On pourrait donc faire longuement l'histoire et l'analyse de ces emprunts dont la connaissance réduit encore chaque jour la part d'originalité de ce culte ; mais cela servirait à peine à en préciser la vraie nature. Un naturisme assez cru a succédé, à l'aube de l'histoire, à une religion plus haute et plus pure ; puis ce fut la révérence pour les esprits puissants et mystérieux qui grouillent dans la nature « comme les mouches estivales », ceci sous la double influence du chamanisme sibérien et du taoïsme chinois ; le confucianisme amena le culte du pays et des ancêtres domestiques ; puis le bouddhisme se l'incorpora pendant des siècles, convertissant un à un ses « kami » ou *déités*, en faisant de simples avatars au Japon de son propre panthéon ; mais il ne réussit pas à l'assimiler. En 1868, la croûte bouddhique tomba comme un mauvais badigeon et le shinto reparut inchangé pour voler de ses propres ailes et vivre de sa vie propre.

C'est dans les attitudes et les tendances qu'il faut donc chercher de saisir cette forme nationale, cette âme collective. Si elle emprunte aux chamanistes

3. Ce qui est reçu est dans le sujet récepteur selon le mode de ce sujet.

et aux taoïstes la révérence pour les esprits, elle les envisage cependant à sa façon propre : le chamaniste est terrifié et le taoïste parle en maître, tel un dompteur devant ses fauves ; pour le shintoïste ce monde des esprits n'est que la face interne et supra-sensible du monde essentiellement bon au milieu duquel nous vivons. Chaque chose a son âme et chaque âme exerce sur nous ses effets bienfaisants ; j'en sens le contact fortifiant dans le thé que je bois et le riz que je mange et ma gratitude envers l'esprit de ces choses se manifeste spontanément si je suis bien né. Ainsi du soleil qui m'égaie et de la pluie fertilisante ; ainsi des monts et des fleuves ; ainsi du beau et de l'utile, bref de toutes les choses de ce monde.

Le bouddhisme défend de tuer quoi que ce soit de ce qui a vie ; mais il le fait sous la raison du péché, parce que tuer est un crime. La même doctrine plaît au shintoïste, mais ici encore l'attitude est autre : il s'agit seulement pour lui de ne rien déranger à la belle ordonnance des choses et de laisser chacune dans son comportement et son ambiance : là est le secret de ce que l'art japonais a de plus particulier, le sens de la nature et le don de l'évoquer. Sa maison n'utilise que du bois naturel dont il sait à merveille utiliser les courbures bizarres et mettre en pleine valeur l'admirable jeu de veines. Les quelques fleurs dont il s'entoure ne sont pas des bouquets, choses mortes : elles ont repris sous ses doigts l'allure qu'elles avaient dans son parterre — ou plutôt dans les bois, car la fleur asservie de nos jardins est trop grasse et vulgaire pour répondre à ses goûts.

En somme, un ensemble de tendances ou d'attitudes, une certaine orientation de l'âme en face du monde et des choses du monde, voilà ce qu'est essentiellement le shinto qui se confond ainsi pratiquement avec le *yamato-damashii*, l'âme japonaise. On ne s'étonnera donc plus de cette description poétique, à première vue un peu déconcertante, qu'en donnait Motoori Norinaga, celui-là même qui rendit au shinto la conscience de lui-même au XVIII[e] siècle et prépara ainsi la restauration impériale :

Si l'on te demande
Ce qu'est l'âme du Japon,
Ce long archipel :
C'est la fleur de cerisier
Aux premiers feux de l'aurore[4].

II. — Le shinto nationaliste

Libéré du bouddhisme au moment de la restauration impériale en 1868, le shinto ne pouvait rester à l'état de forme pure : il fut réorganisé par l'État avec un contenu fortement confucianiste pour donner à la nation son unité et sa cohésion autour de la personne de l'empereur : le devoir de la piété filiale envers le descendant et le continuateur des ancêtres du pays, tel était le fondement de tous les dvoirs civiques. Ici encore l'attitude nationale avait joué et, à l'impératif de Confucius, avait substitué un sentiment spontané, jailli du fond du cœur et

4. Cette forme par excellence de la poésie japonaise est le *tanka* ou *waka*, poème de 31 syllabes réparties en cinq groupes de rythme impair, 5, 7, 5, 7, 7. Les trois premiers groupes forment le premier vers et les deux autres le second; la phrase doit se continuer sans arrêt du commencement à la fin.

supérieur à toute discussion, celui qui naît des liens du sang.

De même que tout enfant de la famille est attaché à ses parents du seul fait de sa naissance, ainsi tout Japonais ne faisait qu'un avec son empereur du seul fait de sa nationalité. Le shinto était par suite devenu la morale civique du Japonais. On tenta d'en faire la religion nationale, mais il fallut y renoncer devant l'opposition du bouddhisme et des sectes. C'est ainsi qu'une institution fondée sur une mythologie vaguement religieuse, gardant les lieux de culte de l'ancien shinto ainsi que ses prêtres ou ritualistes devenus fonctionnaires, en vint cependant à être considérée comme laïque et purement nationale. On pouvait par suite exiger l'adhésion de tous les citoyens, quelle que fût par ailleurs leur croyance, sans violer la liberté de religion et de conscience inscrite dans la constitution. De fait on ne proposait aucun dogme, aucune morale proprement dite, et les vœux que l'on faisait dans les temples pour le bien-être du pays et du souverain étaient plutôt une manière expressive de se mettre sous les yeux un but à atteindre, de s'exciter à le réaliser.

Il est vrai que tout le monde ne suivait pas à ce sujet l'opinion officielle, les vieilles familles shinto en particulier voyaient une sorte de diminution de leur culte dans la privation du caractère religieux et protestaient contre le caractère purement laïc qu'on entendait lui donner ; mais la grande masse des intellectuels, qui avaient été les premiers à prôner cette interprétation, s'en firent les soutiens. Quant aux autres, il suffit de voir les virevoltes d'un

Katô Genchi, leur chef de file, pour juger de leur peu de conviction *raisonnée* : ce sont avant tout des opportunistes.

Au cours de la guerre, les militaristes firent grand usage de ce shinto d'État pour galvaniser le pays et le lancer en un bloc uni contre l'adversaire, avec pour seule devise : meurs ou tue. Les kami étaient le génie même de la race qu'ils devaient aider à se perpétuer. Autrefois, lorsque les hordes de Gengis Khan lançaient leurs flottes contre les côtes de l'archipel, un vent divin (*kamikaze*) se leva qui brisa les vaisseaux et noya les hordes ennemies. Aux aviateurs volontaires de remplacer ce vent dans les temps modernes, pour couler les cuirassés ennemis. Ils furent donc appelés aussi *kamikaze*. Mais pour la première fois les dieux perdirent la partie, et les fidèles la foi dans les dieux.

III. — Période de désarroi

Ils n'avaient pas même attendu la directive de l'armée d'occupation pour déserter les *jinja* ou lieux de culte. Ne les avait-on pas trompés? Ne leur avait-on pas répété sans cesse que la victoire était assurée pourvu qu'ils fussent prêts à tout sacrifier? Ils avaient tout sacrifié et la victoire leur échappait. Et puis on avait tellement abusé de leur bonne volonté que la lassitude et la satiété en étaient venues au dégoût. C'est au point que la capitulation produisit dans la masse du peuple une impression de soulagement manifeste. Tout ce qui avait été mêlé au militarisme, le shinto l'avait été au premier plan, alla rejoindre le régime d'espionnage, les *kempei* et autres policiers secrets, dans le domaine

des choses dont il n'est même pas permis de parler.

En fait l'idéologie de guerre avait eu pour premier résultat de faire de la reddition une défaite religieuse plus encore que militaire. Comme au temps de l'Iliade, les combats de la terre n'étaient qu'une phase secondaire de la lutte qui se déroulait dans les nues entre puissances adverses ou favorables. Les Américains devaient perdre, malgré un armement supérieur, parce qu'ils étaient efféminés et manquaient de foi. Ils triomphèrent cependant et tout le monde se mit à parler d'une victoire *chrétienne* sur le shinto et à étudier par suite ce christianisme, à en démonter le mécanisme, pour s'assimiler tous les éléments retenus utiles en vue d'un nouveau Japon. Pendant qu'une élite fort diverse se livrait à ce travail, la masse se tournait vers les nouveaux dieux que des trafiquants de la foi lui proposaient : dieux de la guérison, de la danse, de l'harmonie et bien d'autres. Ce fut une ruée qui fit quelques millionnaires et pas mal de désenchantés. Pendant ce temps un bon nombre de prêtres cherchaient un autre emploi ; les petits temples des villages tombaient en ruine ou étaient mis en vente : l'un d'entre eux, qui avait eu son heure de gloire, devint une église catholique. Les pessimistes semblaient avoir raison.

IV. — La Remontée

Les cadres, cependant, n'avaient pas renoncé. Ils savaient qu'un peuple ne peut changer son âme du jour au lendemain ; que le shinto était trop entré dans la mentalité japonaise pour ne pas ramener vers lui la nation avec d'autant plus de force qu'elle

s'en serait un temps plus violemment écartée. La situation financière était certes moins brillante qu'au temps des salaires gouvernementaux, mais il ne fallait rien exagérer : le gouvernement n'avait jamais été large, même pour ses temples officiels ; ce qu'il donnait était moins un traitement qu'une marque de sa protection comme aussi de son emprise ; les fidèles avaient toujours fait face par leurs offrandes à la plus grosse part des frais. Il fallait donc reprendre avec eux le contact et l'on se trouvait fort bien armé pour le faire. Le *jinja* local est à la fois la raison d'être et le centre d'organisation des pittoresques fêtes de village ou de quartier ; et ce n'est pas dans les temps gris et austères qui suivirent l'armistice que le peuple entendait renoncer à cette trêve, à ses soucis. Enfants et jeunes gens réclamaient la procession des chars des dieux qu'ils porteraient de maison en maison, recevant partout des offrandes ; et les vieux évoquaient les libres beuveries d'antan grâce au vin de riz des *kami*. Il fallait donc reprendre le chemin du temple pour régler les programmes et emprunter au prêtre le matériel des fêtes. Ainsi le dialogue reprenait et l'on supputait en commun ce que chacun pourrait donner, tous étant naturellement intéressés à ce que personne ne se dérobât. Même les chrétiens furent taxés sans qu'il leur fût possible de protester de crainte d'ameuter contre eux leurs voisins. Et qui sait si chaque offrande ne servit pas à compter un paroissien de plus dans les statistiques qui furent depuis établies.

A cet élément au niveau local s'en ajoutait un autre plus fort encore au niveau familial. Chacun ou

presque avait chez lui son petit sanctuaire shinto. Si l'on ne possédait pas aussi un autel bouddhique, c'était dans ce sanctuaire que l'on plaçait les tablettes vénérées des ancêtres de la famille. Même si les dieux avaient menti, ce n'était pas une raison de laisser sans le culte nécessaire à leur vague bonheur ceux à qui on devait le jour. Qui sait d'ailleurs si les esprits avaient vraiment perdu toute puissance, si l'on ne s'attirait pas quelque vengeance de leur part en les négligeant. Au reste c'étaient eux qui devaient servir de truchement entre la famille et les ancêtres pour une foule d'événements heureux et malheureux qu'il était d'usage de leur faire connaître : on devait annoncer aux kami domestiques la mort des soldats à la guerre, la naissance des plus jeunes enfants, le nom qui leur avait été imposé, les mariages, les heureux succès ou les pertes. On ne renonce pas à tout cela quand aucune autre croyance ne vient remplacer l'ancienne. Même les convertis au christianisme hésitaient à se défaire de ces souvenirs de famille et ce leur fut une consolation d'apprendre qu'ils pouvaient y introniser les symboles de leur foi nouvelle. Bref les offrandes de verdure et de fruits devant l'autel des kami avaient continué sans interruption ou avaient repris bien vite après un moment de doute et de lassitude. Or ce temple de famille ramenait comme infailliblement à celui du village dont il n'était qu'une branche détachée.

Dans les villes importantes, les bombardements avaient détruit pratiquement toutes les maisons et il fallait reconstruire partout ; mais les ouvriers auraient refusé de travailler sur un chantier que le

prêtre shinto n'aurait pas solennellement expurgé, par sa présence et ses prières, de toute influence néfaste : il y aurait eu pour eux trop de risques à courir. Et c'est ainsi que le *kannushi* ou ritualiste local faisait son entrée dans tout nouveau ménage avant même les maîtres de la maison.

Enfin il y avait les liens non moins forts du plan national. Le culte des kami, même répudié, restait celui de la patrie elle-même ; il restait surtout la voie par laquelle on s'unissait à l'empereur dans certaines cérémonies solennelles de l'année. Ne pas le faire, n'était-ce pas s'associer, en mauvais citoyen, aux outrages dont les communistes osaient l'abreuver ? Il ne faut pas l'oublier, si les Japonais sont dévoués à leur empereur, ce n'est pas par amour de l'absolutisme : aucun empereur n'aurait d'autorité sur eux s'il ne procédait de cette lignée même qui le rattache à la fondation du pays et au premier ancêtre. Il y a eu au Japon des tyrans puissants, qui semblaient disposer des empereurs à leur guise : un Nobunaga, un Hideyoshi, qui certes ne manquaient pas d'ambition ; jamais l'idée même ne leur est venue de se substituer au souverain. Un tel acte eût scellé leur ruine. C'est dire ce qu'il y a à la fois d'unique et de profond dans le lien qui rattache le citoyen japonais au trône ; et ce lien passe par le jinja, du moins pour la grande masse du peuple.

Pour toutes ces raisons, il était fatal qu'un retour se fît vers le shinto. Celui des sectes était resté le même qu'autrefois. Privé de la protection officielle, il gardait ses temples, ses prêtres, ses rituels et ses fêtes. Il gagnait en outre une liberté d'initiative et de propagande qu'il n'avait jamais connue sous le

régime d'État. Les fidèles reprirent donc peu à peu le chemin des jinja où rien n'était changé pour eux. Les pèlerinages se firent de plus en plus importants vers les lieux de culte célèbres, vers le Yasukuni de Tokyo par exemple où étaient honorées les âmes des soldats tombés à la guerre. Rares étaient les familles qui n'y eussent quelqu'un de leurs membres; c'était de plus l'occasion d'un voyage à la capitale dans des conditions économiques. La conclusion du traité de paix ne fit qu'accélérer le mouvement qui a repris aujourd'hui son rythme normal d'avant-guerre.

V. — Comment mesurer ce renouveau

Pour apprécier le retour au shinto et en déterminer l'importance, on voudrait naturellement se reporter aux statistiques. Mais encore faut-il les interpréter et les ramener à leur juste valeur. On peut affirmer qu'une statistique compilée aux heures les plus noires de l'immédiat après-guerre aurait donné à peu de chose près le même pourcentage shintoïste qu'aujourd'hui. On est même plus scrupuleux maintenant et les chiffres ont une tendance à la déflation pour serrer de plus près la vérité. Les statistiques publiées par le gouvernement dépendent des renseignements fournis par les temples. Or ceux-ci n'ont aucun moyen rigoureux d'estimer leurs fidèles. Il n'y a pas de registres de paroissiens, pas d'actes analogues à ceux de l'état-civil, comme sont nos actes de baptême, de confirmation, de mariage, de décès. Il est vrai que depuis une quarantaine d'années la coutume s'est établie de célébrer les mariages devant les kami, mais cela se réduit à uti-

liser la salle du temple pour le repas de noces avec en plus un rite rapide, sans qu'aucun acte officiel en soit conservé au jinja. Les temples ne peuvent donc compter leurs fidèles qu'en se basant sur le chiffre de la population locale tel qu'il leur est fourni par le recensement. Ils le garderont par suite pendant cinq ans au moins sans pouvoir décompter les morts ou les convertis à d'autres religions ni ceux qui se sont transportés ailleurs ; comme aussi sans pouvoir enregistrer l'acquit des naissances. Si dans l'intervalle ils donnent un nouveau chiffre, c'est le fruit de leur imagination ou tout au plus une supposition raisonnable.

L'affaire se complique encore du fait que presque tous les Japonais sont à la fois bouddhistes et shintoïstes. De fait les deux religions sont complémentaires et ne se gênent nullement : le shinto est pour les intérêts de cette vie tandis que le bouddhisme investit pour la vie future (en ce monde ou en l'autre, car il y a des renaissances et il faut prévoir un bon numéro). Même les familles qui se déclarent shintoïstes doivent conserver au temple bouddhique de la famille les tombes des ancêtres : le jinja ne les admet pas et regarde la mort comme une des plus grandes souillures. Ces familles appartiennent donc au bouddhisme au moins sous ce rapport et le bonze se croit en droit de les compter comme paroissiens. Cela fait pas mal de comptes doubles. La plupart se déclarent bouddhistes au bonze et shintoïstes au *kannushi*. Bien plus, ceux qui étaient surtout shintoïstes dans leur jeunesse, alors que tout leur souriait, cherchent les consolations du bouddhisme lorsque vient la maladie ou la vieillesse ;

les enfants qu'on avait enregistrés d'office dans une religion, reprennent leur liberté de choix, fort jeunes ; et de là d'autres variations. On voit toute la marge d'estime qu'il faut laisser aux statistiques religieuses.

Ceci dit, on estime qu'il y aurait au Japon plus de 70 millions de shintoïstes — 56 millions environ pour le shinto des jinja et 16 millions pour le shinto des sectes —, contre 44 millions de bouddhistes. Même en donnant au Japon 85 millions d'habitants, on voit l'importance des doubles religions. En fait, elle est encore plutôt sous-estimée, même en décomptant les chrétiens, les sectateurs des nouvelles religions et les athées.

Dans nos pays, on a réalisé un système suffisamment précis de cartographie religieuse en se basant sur l'intensité de la foi et de la pratique. Il est certain que ces méthodes permettraient, au Japon également, des résultats précieux après avoir subi une certaine adaptation ; on ne peut donc que se réjouir de voir des journaux et des revues tenter en ce sens des essais encore timides et restreints. Reste que les difficultés y sont plus grandes. La pratique religieuse, par exemple, se ramène à bien peu de chose, car il n'y a ni observance dominicale, ni pascale, ni autre chose de ce genre. Cependant le fait d'avoir ou non en famille un autel, de le révérer ou non, fréquemment ou non ; le fait de se rendre ou non au temple ; les motifs qui poussent aux actes du culte, etc., sont autant d'indices à exploiter et qui l'ont été en fait, quoique sur une base trop restreinte et avec des chiffres qui ne semblent pas exacts. On a trouvé par exemple que sur

ceux qui disposent d'un autel domestique shinto, 42 % le vénèrent journellement, plus 17 % tous les mois et 37 % tous les ans une fois, ce qui ferait 93 % de dévots et 7 % d'incrédules avérés, — ces derniers tous entre vingt et vingt-cinq ans, ce qui ne laisse pas de poser un problème puisque la jeunesse est l'âge par excellence du shinto.

La situation est bien moins brillante si l'on se reporte aux motifs de culte. Un nombre élevé ne peut donner aucune raison. Sur les cinq mobiles qui interviennent, la *coutume* est de beaucoup le motif déterminant, puis vient le respect humain : on aurait honte devant soi et les autres de ne pas avoir de religion. Les autres raisons sont des faveurs à obtenir ou des maux à éviter. La conviction ne semble jouer aucun rôle.

VI. — Interrogeant l'avenir

Ce qu'il y a de tragique dans cette masse de fidèles shinto, c'est qu'ils se pressent sur les pas de guides qui reconnaissent eux-mêmes ne pas encore savoir où ils vont. Ils sont au travail, ils élaborent quelque chose, ont certains principes pour se guider dans cette élaboration ; mais qu'en sortira-t-il ? Mystère.

Ces chefs, ce sont en particulier les dirigeants du bureau central des jinja ou *Jinja Honchô* avec ses 55 millions d'adhérents. Le président est un prince du sang dont le fils a épousé la deuxième fille de l'empereur ; et il est assisté d'un certain nombre de savants auxquels incombe la partie culturelle. Détail curieux, l'un ou l'autre de ces grands conseillers appartient au christianisme.

Un des principes qui semble généralement admis au *Jinja Honchô* est que le shinto est *une religion*. On sent bien le besoin de s'excuser de cette audace, de dire qu'une institution qui ne propose ni dogme, ni morale, ni aucune considération sur l'au-delà, ne peut être qu'une religion tout à fait spéciale ; mais enfin on tient mordicus à ce titre parce que l'on vise tout de même à établir un certain contact avec des êtres suprasensibles. Comme si le spiritisme était une religion !

Un deuxième principe non moins important est que tout Japonais doit être shintoïste, indépendamment même de sa volonté et du seul fait du lieu de sa naissance. Cette année, M. Okada Yoneo, directeur du service des recherches au *Jinja Honchô*, n'hésitait pas à déclarer à un missionnaire : « *Tous les Japonais sont shintoïstes parce que notre nationalité est notre foi*[5] ». Cela veut dire, si le shinto est aussi une religion, que l'on retourne au vieux principe « *sai-sei ichi* », identification du trône et de l'autel, du pouvoir et du culte.

Enfin le troisième principe, auquel on semble croire de bonne foi, est que le shinto peut être une religion, une religion obligatoire et inévitable, et cependant ne pas constituer une atteinte à la liberté de religion et de conscience. Un manuel édité l'an dernier par le *Jinja Honchô* prétend nous expliquer cela par une comparaison. Il en est du shinto et des religions comme de l'agriculture et du dessin ; de même qu'il n'y a aucune contradiction dans le fait

5. *Missionary Bulletin*, juin 1955, p. 340. — On a emprunté à ce périodique catholique du Japon les indications sur la situation actuelle du shinto au Japon, statistiques et enquêtes.

qu'un cultivateur fasse aussi du dessin, ainsi on peut être à la fois shintoïste et chrétien ou bouddhiste ; le shinto, pour sa part, ne l'empêche pas. Mais encore faudrait-il que l'on fût libre d'embrasser le shinto comme l'agriculture ou le dessin.

Au fond, les chefs du shinto se heurtent fatalement à ces contradictions parce qu'ils suivent d'une part une théorie qu'ils croient la seule possible, et qu'ils doivent cependant agir en pratique selon la vérité des faits, plus forte que leurs théories. Ils veulent que le shinto soit une religion et se trouvent en contradiction avec eux-mêmes lorsque le shinto — qui est ce qu'il est, et non une religion — leur dicte les exigences de sa nature propre.

En faisant à tout prix du shinto un religion, ils obéissent consciemment ou non à deux mobiles. Le premier est la crainte de se trouver en contravention avec la loi au lendemain de la défaite : le shinto des jinja ne peut plus exister que comme religion. En fait, le seul but des forces d'occupation a été de couper le shinto du gouvernement pour éviter qu'une pression religieuse pût se faire pour des vues politiques ; la publication officielle du Quartier Général, *Religions in Japan,* fait au contraire une place à tout ce qu'il y a de bon dans le shinto. « Une partie de son idéologie s'est révélée une menace pour le monde. Mais on y trouve bien des éléments simples, naïfs et politiquement inoffensifs. Une bonne part de sa doctrine semblerait apte à enrichir continuellement la vie du peuple pour l'amener à un haute culture » (p. 72).

Le second mobile, le plus fort probablement, est le sentiment d'un appauvrissement, d'un déshon-

neur en quelque sorte, pour ce qui est leur caractère propre, s'il n'est promu à la dignité de religion. C'est cela et cela seul qui a motivé toutes les protestations de certains zélotes au temps du shinto d'État. Et pour grandir indûment le shinto, on le met hors d'état de remplir sa mission propre, on le lance dans des conflits de conscience dont l'issue est bien incertaine. Les dirigeants feraient bien de se souvenir de l'échec d'une tentative analogue en mai 1872, lorsque l'opposition bouddhique empêcha le shinto de devenir religion d'État. Ils auraient aujourd'hui plus forte partie à affronter et beaucoup moins d'appui derrière eux.

VII. — Vers une issue

Au fond le shinto a le sentiment de sa position mal définie au centre d'un triangle dont les pointes seraient religion, morale civique et philosophie. Il aspire vers chacune et trouve en toutes des aspects qui lui conviennent. L'erreur est dans l'assimilation. Sans dogme ni morale, sans dieux proprement dits, sans préoccupation de l'autre vie, il a plus le sentiment du besoin d'une religion qu'il n'en constitue une par lui-même. Par ailleurs, la simple morale civique est quelque chose de trop froid, de trop tranché, de trop utilitaire pour satisfaire sa forme propre de patriotisme. C'est alors une échappée vers la philosophie ; « Je travaille, déclare M. Tsuda — une autre autorité du *Jinja Honchô* —, à l'élaboration d'une philosophie du shinto ; elle montrera que l'essence du shinto n'est autre que la bonté naturelle, la voie japonaise ; c'est cela qui mettra un terme aux ajoutes non authentiques, éliminera les heurts avec

les autres religions et somme toute nous laissera proches de la vérité[6]. »

On *approche* en effet par là *de la vérité*. Toutes ces affirmations : notre nationalité est notre foi ; l'essence du shinto n'est autre que la voie japonaise, etc., nous fixent mieux sur la vraie et juste portée du shinto. Toutes les nations ont de ces âmes spécifiques et collectives qui échappent à l'analyse et au raisonnement mais n'en reposent pas moins sur une base solide, n'en répondent pas moins à un besoin profond, celui même d'une patrie. Que si un peuple est insulaire et par suite sans frontière ni porte sur le voisin, s'il a traversé deux millénaires sans connaître ni invasion ni révolution profonde, ni contact avec l'étranger sinon dans le cercle resserré de quelques rares unités de part et d'autre, on peut juger de la force et de l'originalité que prendra cette âme nationale. La culture qu'elle a produite et les vertus qu'elle a fait pratiquer sont par ailleurs un gage de sa haute valeur. Mais enfin cela ne sort pas du domaine ethnique.

Laissez le shinto chercher son expression, sa manifestation aux autres races et cultures : il se tournera d'instinct vers certaines formes esthétiques qui sont plus que des arts parce qu'elles intègrent également la vie, l'émotion, un sentiment d'épanouissement, de purification et d'évasion vers l'idéal. Les sanctuaires shinto sont devenus comme spontanément des écoles de l'art de disposer les fleurs (*ikebana*), comme aussi de ce curieux tir à l'arc qui se propose bien moins de faire mouche que de créer un

6. Cité par le R. P. Spae, C.I.C.M., dans *Missionary Bulletin*, mai 1955, p. 340.

état d'âme. Il serait facile, si l'espace le permettait, de faire voir que la poésie et l'art japonais ont comme une de leurs caractéristiques essentielles cette place qu'ils font et cet appel qu'ils lancent à la vibration en commun entre l'auteur et le spectateur.

Shinto is the essence of the Japanese way of life : le shinto est l'essence de la manière propre de vivre du Japon. Il aurait fallu s'en tenir là et, au lieu d'y chercher une religion, vivre une vraie religion dans cette belle conception. Le shinto a conscience de pouvoir s'accommoder avec une religion tout en lui laissant sa pleine liberté. La religion, le catholicisme par exemple, lui offre aussi son accueil, pourvu qu'il reste ce qu'il est en effet. « Loin de refuser ou de rejeter le génie des divers peuples, leur caractère, leurs arts et leur culture, elle les accueille au contraire avec empressement et, comme parée de cette variété même, en tire avec joie un lustre nouveau[7]. » Il en va de même des qualités morales de la race. Loin de les détruire « les vertus chrétiennes perfectionnent et affermissent les vertus naturelles[8] ». Dans son radiomessage de Pâques 1952, le Saint-Père faisait d'ailleurs un éloge direct des beaux traits de la race japonaise : « Nous apprécions grandement la nation japonaise, ses gloires passées et ses mérites remarquables. Nous estimons hautement sa gravité agrémentée d'amabilité, sa ténacité dans l'action et son courage dans la souffrance, son attachement scrupuleux au devoir et au bien commun, son admirable disposition aux

7. Lettre apostolique *Cupimus imprimis* du 18 janvier 1952, *Documentation catholique*, vol. XLIX, col. 129.
8. *Ibid.*

arts libéraux, son culte profond et délicat de la famille[9]. »

Les Japonais sont actuellement en train de scruter les ressources de leur race pour sortir le pays de l'impasse dans laquelle il se trouve engagé sous bien d'autres rapports que celui de l'économie. Puissent-ils se faire une juste idée des potentialités certes, mais aussi des limites du shinto. Ils risqueraient autrement un échec certain qui compromettrait de précieuses valeurs. Ils iraient en tout cas au-devant de conflits de conscience dont l'ampleur dépasserait encore celle qui surprit le gouvernement en 1872. Bouddhisme, nouvelles religions, sectes shinto séparées et finalement christianisme devraient se trouver réunis contre l'abus que l'on voudrait faire d'un système dont tant d'éléments sont cependant si utiles, voire indispensables à la race.

9. *Op. cit.*, vol. XLIX, col. 579.

Orientations bibliographiques

M. Revon : *Le Shintoïsme*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Leroux, Paris, 1904-1907.

W. G. Aston : *Shintô, the Way of the Gods*, Londres, 1905.

K. Florenz : *Die historischen Quellen der Shinto-Religion*, Goettingue, 1919.

G. Schurhammer : *Shintô, der Weg der Götter in Japan*, Bonn, 1923.

Genchi Katô : *Le Shintô, religion nationale du Japon*, Geuthner, Paris, 1931.

J. Buhot : *Le Japon*, in *Histoire générale des religions*, Quillet, Paris, 1947.

A. Hauchecorne : *Les religions du Japon*, in *Histoire des Religions*, t. II, Bloud et Gay, Paris, 1954.

Mouvements messianiques en Océanie

par PATRICK O'REILLY[1]

LORSQU'ILS virent apparaître les galions et les frégates des premiers navigateurs européens devant leurs îles, beaucoup d'Océaniens pensèrent voir revenir des ancêtres. Ces personnages, en qui se reconnaissaient certaines caractéristiques des « canaques », des « hommes », mais qui n'en possédaient ni la couleur, ni l'odeur, ni la parure, ni la langue, ni les mœurs, qui descendaient d'îles flottantes munis d'appareils étranges, avaient le pouvoir de tuer à distance et laissaient derrière eux maladies nouvelles et animaux inconnus, leur apparurent comme des familiers d'un autre âge de retour d'un royaume d'outre-tombe : ils pensèrent à d'illustres *revenants* et les traitèrent comme tels. Cook, après trois immenses périples dans les mers du Sud, sera assassiné aux Hawaï par des Polynésiens surpris de constater sa vulnérabilité toute humaine, in-

1. Le R. P. Patrick O'Reilly, né en 1900, religieux mariste, est secrétaire général de la Société des océanistes et publie le *Journal* de cette société. Il s'intéresse particulièrement à l'histoire de la Mélanésie et de ses populations européennes et autochtones. Il a plusieurs fois eu l'occasion d'aller étudier sur place les problèmes posés par les contacts de ces deux cultures.

compatible avec l'origine quasi divine qu'ils lui attribuaient. Aujourd'hui encore, dans certains coins restés archaïques, lorsqu'un indigène réapparaît dans son île après une longue, très longue absence, on lui demande : « Es-tu un vivant ou un mort ? » Question qui doit s'entendre au sens propre. Et songeons aux indigènes de la Nouvelle-Guinée centrale, primitifs parmi les primitifs, qui voient sortir des Blancs de quelque avion américain en détresse ou d'un hélicoptère en patrouille de la police australienne. En ces hommes rouges — parce qu'ils vivent dans la proximité du soleil —, habillés — alors qu'eux vivent nus —, descendus du monde d'en haut, ils ont tôt fait de reconnaître des ancêtres revivifiés, des esprits célestes dont les mythes locaux leur ont appris à connaître l'histoire.

Hormis quelques-unes de ces populations auxquelles nous venons de faire allusion et qu'on découvre encore de nos jours, perdues dans les hautes vallées de cette île immense qu'est la Nouvelle-Guinée, au cours du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, toute l'Océanie insulaire a été pratiquement christianisée. Sous une forme ou sous une autre l'Evangile a pénétré partout. Mais au cours de cette même période, et davantage en Mélanésie, toute cette région a été remuée par des mouvements populaires de forme plus ou moins messianique, englobés sous le nom général de *cultes du cargo*, réactions spontanées des indigènes devant la civilisation que leur apportaient missionnaires, commerçants ou administrateurs.

De quoi s'agit-il ? Tout est fonction des richesses apportées par les Blancs et de leur présence dominatrice.

L'homme blanc est arrivé avec des avantages en nature qui, des allumettes aux lampes électriques, en passant par les étoffes, les conserves, le tabac et l'alcool, ont justement impressionné les indigènes, qui en devinrent les usagers bénéficiaires. La seconde guerre mondiale viendra par là-dessus, qui, avec une invasion japonaise et une reprise américaine, mettra les Mélanésiens en contact avec les plus extraordinaires inventions de la technique moderne : immenses flottes maritimes, escadres sous-marines, armadas aériennes, radars, télévision, bombe atomique... Tout cela accompagné de cet incroyable gaspillage de richesses et de nourritures qu'amène une guerre conçue à l'américaine. Qu'on y songe : plusieurs centaines de milliers d'hommes, aux Nouvelles-Hébrides par exemple, firent soudain irruption dans des îles qui comptaient trois ou quatre mille habitants à l'âge de pierre. Devant ce déluge de miracles mécaniques et ces montagnes de rations de tous ordres débarquées par navires entiers, quelle est la réaction de l'indigène ? Cet homme mélanésien n'a aucune idée sur la fabrication des objets manufacturés, la vie industrielle et économique qu'elle suppose. Et il ne peut en avoir. Il est mentalement impossible à un être né à Vao ou à Atchim, alors même qu'il serait passé par une école de mission, de *réaliser* la construction d'un *Constellation* ou celle d'un cuirassé. Il les saisit comme un tout, un tout dont les Blancs possèdent la puissance d'émission, puissance évi-

demment magique, et qu'ils ne consentent pas à abandonner. Le fondement des *cargo cults* est à chercher de ce côté-là.

J'ai suivi de très près, en 1934, à Bougainville, un mouvement de cet ordre. Toutes les six semaines un navire venu d'Australie apportait courrier et « cargo ». Une matinée durant, ses mâts de charge sortent des cales à marchandises des caisses numérotées portant les marques et les noms des destinataires : une quinzaine de colons ; les officiels : officier de district, médecin et policier ; la mission, et aussi les quelques Asiates qui trafiquent avec les indigènes. Mais jamais rien pour les indigènes. Jamais une caisse portant leur nom ! Ils ont bien, une fois ou l'autre, essayé d'aller chez le marchand chinois et d'y commander quelques sacs de riz, une bicyclette ou la caisse à eau qui leur faisait envie, en donnant en échange, à la manière des Blancs, un bout de papier qui portait des signes d'écriture et une signature. Le Chinois, qui accepte pourtant ça des Blancs, leur a ri au nez. Des shillings sonnants et trébuchants, ou rien. Alors un leader est sorti du rang. Il a prophétisé. « Les Blancs accaparent le *cargo* que vos ancêtres vous destinent. Mais, nous aussi, nous aurons notre *cargo* ! » Et il a prêché ! Et il a été établi une sorte de rituel. En la circonstance, Pako, le leader, poussait à certaines pratiques païennes, conjointement à la pratique plus minutieusement fervente de la religion des Blancs. Il ordonnait également de construire quais et hangars pour accueillir le cargo. Jamais l'église ne connut pareille assistance. La présence aux offices est totale ; on

décore les petites chapelles de village; on chante; on processionne avec zèle; les cimetières sont merveilleusement entretenus... En même temps, sur la plage, se construisent des bâtisses destinées à recevoir les marchandises attendues. L'homme est à la fois convaincu et habile. A des dons de persuasion personnelle, selon la manière indigène, il joint une virtuosité de ventriloque et de prestidigitateur. De nuit, les esprits des ancêtres parlent, avec abondance, de la cabane à double parois qui s'est construite, sur le bord de la falaise, du côté où doit venir le cargo...

Sous des formes extrêmement variées, ces mouvements sont, pour le fond, identiques, depuis cinquante ans, de la Nouvelle-Guinée aux Nouvelles-Hébrides. Ils ont été décrits par des missionnaires et des ethnographes; ont donné bien de la tablature aux administrateurs; ont été étudiés par des spécialistes de l'acculturation. C'est le Mansren Cult des Biak, latent depuis des dizaines d'années dans la Nouvelle-Guinée hollandaise; ce sont les cinq nouvelles religions : les rites Kava-Keva, les rites Kekesi, le culte Baigona, le prophète de Milne Bay et le Wislin allemand de Saibai que P. Chinnery, alors ethnographe officiel des territoires australiens de la Nouvelle-Guinée, découvrait au cours de ses tournées pendant la première guerre mondiale; c'est la fameuse Wailala Madness, vague de fanatisme qui balaya la Papouasie; c'est aux Salomon, le Marching rule; aux Nouvelles-Hébrides le mouvement John Frum ou le Culte du nu; à Fidji, le culte Tuka...

Ici, plus d'économique; là, davantage de politi-

ue ; mais ici et là toujours la même coloration reli-
ieuse fondamentale, celle même de l'esprit méla-
ésien.

Partout, à la base, le même complexe de frus-
ration : l'ordre blanc n'a pas apporté ce que l'on
scomptait de lui. Il est avéré que le Blanc ne
onsent pas à partager ses immenses richesses,
nais qu'il les conserve jalousement. Depuis qu'il
st apparu l'indigène n'est ni plus riche, ni plus
uissant. Les missions elles-mêmes n'ont pas tenu
eurs promesses, et l'on n'a rien vu de ce bonheur
u'elles annonçaient. On pensait que les mission-
naires allaient tout apporter. La « magie » chré-
ienne, elle aussi, a fait faillite. Rien n'est venu de
e qu'on espérait d'elle.

Partout la même insatisfaction. L'homme blanc
st arrivé avec son autorité, ses conceptions politi-
ques : il s'est installé comme s'il était chez lui,
vec ses policiers et ses percepteurs de taxes, ses
èglements, sa nécessité du travail. Il a tout fait
narcher à sa guise. Inconsciemment, on attendait
uelque chose de lui en contrepartie. Or, il n'a
as sensiblement amélioré les conditions d'exis-
ence. Par contre, l'indigène sent bien qu'on lui a
ait perdre ses façons de vivre, son administration
raditionnelle, ses fêtes, ses guerres, son armature
ociale, les croyances qui lui assuraient une as-
iette religieuse sentie et vivante : il voit bien qu'on
ui a pris ses terres pour en faire des plantations,
les mines, des villes, des routes ou des ports. Et
le tout cela encore, il ressent un sourd mécon-
entement. D'où ces mouvements, réactions toutes
pontanées, devant des forces nouvelles pour lui,

et cette recherche d'un ajustement conforme à ses désirs secrets.

Cette espérance de capter des richesses élusives, jointe au regret d'une situation antérieure et au désir d'un « ajustement » à une situation actuelle, va être tentée selon des formules et grâce à des forces spécifiquement indigènes et de coloration religieuse. Et c'est ici que nous entrons en plein dans le sujet de ce numéro consacré à marquer « la vitalité religieuse des religions non chrétiennes ».

Prenons un exemple très caractéristique, là encore connu personnellement : dans une petite île des Hébrides, le mouvement John Frum, à Tanna.

Les presbytériens ont fêté le centenaire de leur présence dans l'île. Leur position paraît bien assurée. Ils ont interdit la prostitution, les danses et les réunions nocturnes où l'on buvait le kawa. Un hôpital, des écoles, plusieurs temples semblent marquer le solide établissement de la mission à Tanna.

Or, un beau dimanche, plus personne au temple. On a vu, dans la nuit, une figure blanche, elle a parlé : elle a demandé qu'on lui construise une case. C'est fait. En langage magique, traduit par des assesseurs, de cette case, la voix annonce l'âge d'or. On va se débarrasser de la présence des Blancs tout en conservant leurs richesses. Les coutumes anciennes sont bonnes, il faut les reprendre. Et sans tarder commencent des orgies de kawa. L'argent européen n'a pas de valeur : qu'on le dépense en hâte. Et voilà les plus avares qui dépensent leur or. Tanna va prendre une configuration nouvelle. Plus de mort. Plus de maladie. Plus de

travail. Faites des champs d'aviation pour permettre aux avions américains de déposer leurs marchandises : et aussitôt des équipes d'aplanir un terrain...

Un mythe païen revit sous nos yeux, pour tenter d'échapper à un état de sujétion devenu insupportable. John Frum, dont les manifestations renouvelées et multiformes font un peu perdre la tête à l'administration — dès qu'on le met en prison ou qu'on l'exile, un autre John Frum réapparaît dans un coin de l'île ! — est un héros civilisateur, autant qu'un être vivant résidant à portée de voix des humains et qu'il est possible de rencontrer tous les jours. Son influence déclenche une soudaine remontée de paganisme. Toutes les pratiques de la magie et le culte des pierres réapparaissent à Tanna, à quoi se mêlent curieusement, pour une participation symbolique, des pratiques directement prises aux Européens. A Tanna, comme en Nouvelle-Guinée, on verra des ordres donnés au travers de téléphones de ficelle ; on verra des pelotons d'indigènes manœuvrant avec des bâtons, en attendant les armes qui doivent arriver du ciel avec le premier avion et avec lesquelles on chassera les Blancs. L'image, dans je ne sais trop quel culte de Papouasie, était encore poussée plus loin. Dans cette parousie vengeresse, Jésus doit revenir. Alors les bâtons, qui ont servi à faire l'exercice et que l'on conserve soigneusement alignés dans une sorte de râtelier d'armes, deviendront des cierges avec lesquels on accompagnera Jésus au ciel. L'érection de mâts est également bien curieuse, où se mélangent les vieilles conceptions locales sur les rituels d'as-

cension et les réminiscences d'antennes de T.S.F. ou de hampes de drapeaux, signes de puissance et de communication. Au pied de ces mâts haubannés de cordages, les leaders reçoivent les messages et les indications des ancêtres, inspirateurs des mouvements. Car ce sont les ancêtres, fondements de toute la religion locale, qui mènent le jeu. Qu'on leur redevienne fidèle, qu'on reprenne leurs coutumes, qu'on leur rende hommage, et ils ne pourront moins faire que de montrer leur bienveillance en hâtant la venue du jour attendu de la libération.

On le voit, même au travers de cet exposé ultra-rapide, ces mouvements posent de bien délicats et difficiles problèmes, tant aux administrateurs civils qu'aux chefs des missions évangéliques des territoires où ils prennent naissance. S'en rendent-ils toujours assez compte ? D'autant plus que ces exubérantes poussées, malgré tout assez rares, ne sont que les manifestations collectives d'une mentalité individuelle, non perçue comme telle, bien sûr, par le « Mélanésien de la rue », mais dont il est cependant le dépositaire inconscient. Et voilà qui justifie, une fois de plus, une solide formation ethnographique chez les candidats aux postes de l'Outre-Mer, fonctionnaires ou prêtres.

Orientation bibliographique

Sur les mouvements messianiques en Océanie il existe une bonne et récente bibliographie :

Ida Leeson : *Bibliographie des « Cargo cults » et autres mouvements autochtones du Pacifique Sud.* Nouméa. Commission du Pacifique sud, 16 p., in-4° (Document technique, n° 30).

Le prosélytisme en Côte d'Ivoire

par B. HOLAS[1]

L'AFRIQUE noire moderne tout entière est la scène de mouvements spirituels provoqués par les besoins qu'on a qualifiés de messianiques ou prophétiques. Pour le Sud africain la littérature consacrée à ce sujet est déjà volumineuse et, tout récemment, des publications se sont intéressées à l'aspect est-africain de la question. Les Belges au Congo, eux aussi, s'occupent activement de ce problème et, de même, nos sociologues en A.E.F.

1. M. B. Holas, docteur ès lettres de l'Université de Paris, ingénieur diplômé des Hautes-Écoles de Prague, chef de la section d'ethnologie-sociologie à l'Institut français d'Afrique noire à Abidjan, chargé du Musée ethnographique de Côte-d'Ivoire, poursuit depuis plus de dix ans des recherches sur les populations de l'Ouest africain. M. Holas a publié de nombreux articles dans des revues scientifiques françaises, anglaises, suisses, belges, portugaises, espagnoles, et plusieurs ouvrages : *Homme noir* (Dakar, 1952); *Mission dans l'Est libérien, résultats démographiques, ethnologiques et anthropométriques* (Dakar, 1952); *Les masques kono : leur rôle dans la vie religieuse et politique* (Paris, 1952); *Le culte de Zié : éléments de la religion kono* (Dakar, 1954). M. Holas prépare actuellement une monographie sur le complexe ethnique sénoufo-minianka, et une étude analytique sur le syncrétisme en Côte d'Ivoire.

Pour la Côte d'Ivoire on ne dispose que de sources littéraires déjà vieillies, à part quelques brèves annonces de recherches en cours[2].

Tous les mouvements syncrétiques de la Basse Côte d'Ivoire, malgré un schéma de base apparemment similaire, n'ont organiquement rien de commun, jaillissant de besoins spirituels inscrits dans un cadre ethnique plus ou moins délimité; ils sont parfois l'expression d'une aspiration individuelle. Ce dernier cas se présente toujours sous l'étiquette d'une *mission apostolique,* donc d'un ordre reçu de l'au-delà par révélation surnaturelle. Mais même là où nous assistons à l'éclosion d'une organisation cultuelle nouvelle — faisant l'impression d'un produit collectif et spontané — c'est toujours autour d'une forte *personnalité* que se constitue le noyau prosélytique.

Dans la zone des lagunes et des savanes du centre éburnéen on compte déjà par dizaines de pareils courants religieux, et leur gamme, assez vaste, commence par des formes redevables, dans une large mesure, à la pensée traditionnelle typiquement africaine pour aboutir à des créations peu originales empruntant et le dogme et la liturgie à telle ou telle Eglise chrétienne.

En résumant la situation on pourrait distinguer chez le Noir de la Côte deux étapes d'évolution, plutôt deux étapes de ses réactions vis-à-vis de la spiritualité occidentale.

2. Effectuées par la section d'ethnologie-sociologie de l'Institut français d'Afrique noire, centre d'Abidjan. Voir par exemple, B. Holas : *Bref aperçu sur les principaux cultes syncrétiques de la Basse Côte d'Ivoire,* dans « Africa », vol. XXIV, n° 1, Londres, janvier 1954, pp. 55-60.

a) Après un lointain passé très peu connu où l'Africain ne vivait — en principe — que de ses propres ressources morales, suit l'avènement des premiers missionnaires. Le problème n'avait alors que deux extrémités : rester fidèle aux croyances ancestrales ou accepter le baptême... Pas de tendances innovatrices à notre connaissance.

b) Avec la prise de conscience de sa personnalité, l'Africain — dès la fin du siècle dernier, mais plus amplement encore dans les débuts du nôtre — commence à manifester des sentiments d'affranchissement spirituel, se replie sur lui-même et cherche même un chemin de recul... Comme dans le domaine des contacts sociaux, par exemple, le Noir — victime de nombreux complexes de frustration — se refuse à continuer de subir la domination spirituelle du Blanc, et va jusqu'à se montrer hostile à cet égard. L'ère des Eglises indépendantes africaines commence, et la prospérité de ces nouveaux organismes est en général étonnante.

Sans approfondir ici le problème des causes psychologiques et sociologiques, l'expérience d'une dizaine d'années nous permet de distinguer entre les courants religieux nés des aspirations autochtones et ceux qui, tout à la recherche d'un dieu africain, imitent pour plus de commodité les techniques liturgiques des grandes religions importées.

En Côte d'Ivoire l'islam est en progrès : son expansion se fait à partir du Nord, dans la direction des grands marchés du littoral. Véhiculé par les commerçants dioula, il se présente comme un phénomène religieux typiquement urbain. En général sa forme locale, bien que fortement impré-

gnée de croyances autochtones, conserve cependant une certaine orthodoxie. Les tendances dissidentes sont faibles et prennent le plus souvent naissance autour d'un imam ambitieux. A l'encontre, par exemple, de menus mouvements de la zone forestière qui peuvent rester exclusivement spirituels, l'islam constitue une religion éminemment sociale et, par conséquent, se charge volontiers de la diffusion des idées politiques. A dire vrai, peu de groupements religieux échappent à ce danger en Côte d'Ivoire où la fermentation politique est très active.

Si donc, pour obtenir de la vie religieuse une image panoramique simplifiée, nous faisons abstraction des sectes musulmanes en tant qu'élément morphologiquement stable, on peut diviser la Côte d'Ivoire en trois secteurs :

1° Le littoral forestier (y compris la zone lagunaire).

2° La savane centrale sous la domination ethnique baoulé.

3° Le Nord caractérisé par les civilisations dites sénoufo.

A. — En Basse Côte, les tendances modernes de la spiritualité éburnéenne prennent leur point de départ dans les religions missionnaires et, essayant de réaliser un compromis avec les doctrines ancestrales, aboutissent à des *formes syncrétiques*.

Ce qu'on est convenu d'appeler « harrisme » définit une des plus marquantes communautés religieuses de la Basse Côte d'Ivoire, fondée au temps de la première guerre mondiale par un ancien catéchiste protestant d'origine libérienne, William

Wade Harris. On a déjà trop souvent parlé de sa prodigieuse carrière pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici[3].

Après un début triomphal ce mouvement a cependant connu une période d'accalmie assez longue pour ressusciter en pleine vigueur assez récemment comme un épiphénomène de tout premier intérêt dans la lutte d'émancipation politique de la jeune Côte d'Ivoire. Néanmoins, tout en étant à considérer comme une réplique à l'influence européenne, le « néo-harrisme » — c'est ainsi que l'on appelle souvent le mouvement actuel — reste circonscrit sur le terrain éminemment spirituel.

Actuellement le harrisme, après cette période d'affaiblissement, prend un nouvel essor dans la zone des lagunes. Il existe aussi des régions comme la subdivision centrale du Grand Lahou, où le nombre des harristes dépasse celui des catholiques et des protestants. Partout dans les grands centres tels qu'Abidjan, Grand-Bassam, Port-Bouët, etc., il existe dès temples consacrés à ce culte ; car, pratiquement, seul des mouvements religieux de la côte, le harrisme a su franchir les strictes limites tribales.

A l'intérieur du harrisme se manifestent, depuis plusieurs années, des tendances à des innovations doctrinales ; ces discussions portent surtout sur le rôle de la Bible dans la liturgie pratique. Ainsi un prophète ébrié nommé Aké, émule dissident de Harris, a acquis une certaine influence dans les environs

3. Le lecteur qui s'intéresse plus spécialement à cette question trouvera la bibliographie traitant de ce sujet par exemple dans mon article mentionné dans la note précédente.

de sa résidence, Petit-Bassam, et en effectuant, à l'exemple d'un autre novateur harriste, John Avit de Port-Bouët, de fréquentes tournées, l'étend en particulier le long de la route Abidjan-Divo-Lakota.

Dans ce dernier secteur, pays des Dida, il se heurte cependant à deux ou trois sectes locales dont celle dite Déïma et celle de Botto Adaï.

Aux environs immédiats de la capitale du Territoire, à Bérégbo, opère avec succès un guérisseur, Atcho, ordonnant la confession publique et l'eau lustrale, mais administrant également des produits de pharmacopée du pays.

Sur le mince cordon littoral et notamment à l'est de Grand-Lahou, s'est créée une petite secte autour d'un nommé Bégbé, originaire de Toukouzou, cependant qu'un autre prophète du même nom, Bégbé, prêche une doctrine nouvelle parmi les Néyo de Sassandra.

Beaucoup de ces prophètes ne font en réalité qu'imiter leur grand protagoniste Harris, en ajoutant peu de choses à son enseignement primitif. Cependant le culte, fondé par le vieillard nzima Adaï et pratiquement circonscrit sur le groupe ethnique dida, connaît actuellement une crise[4], due en partie aux activités accrues de John Avit dans le même secteur ; la secte de Déïma semble en pleine recrudescence chez les Godié (auquel groupe appartient sa fondatrice défunte Marie Douhanon, dite *Lalou*), chez les Bété et ailleurs. Il en existe même des formes composites qui affichent sur les murs de leurs

4. Une étude analytique détaillée de ce courant religieux est en préparation.

sanctuaires le nom de « Alis-Lalou », reconnaissant ainsi leur dépendance spirituelle du harrisme ; ce mouvement prosélytique se prolonge jusqu'au pays baoulé où il est souvent appelé « Demba ».

B. — Tous les nouveaux cultes de la Basse côte, terre soumise à évangélisation depuis des siècles, ont en commun leur caractère syncrétique et trahissent, à première vue, leur dépendance à l'égard de l'une ou l'autre des religions missionnaires. Mais plus on remonte vers le Nord plus on a l'impression de voir cette dépendance s'atténuer : il y a même des cultes dont la récente éclosion semble ne rien devoir à la pensée étrangère. Ces derniers sont plutôt des reflets naturels de la religiosité du Noir réagissant contre l'état de crise morale provoqué par le contact de la société africaine traditionnelle avec la civilisation occidentale.

On assiste donc en l'occurrence à un renouveau de la substance spirituelle autochtone, bien qu'il s'y mêle toujours quelques apports extrinsèques. Ce n'est point, à vrai dire, chose facile d'en entreprendre une analyse exacte.

Dans le centre éburnéen le pays baoulé fut, de tout temps, un bastion des croyances ancestrales et, par conséquent, réfractaire aussi bien au christianisme qu'à l'islam. Il a ainsi su sauvegarder, plus longtemps que la plupart des groupes ethniques de la partie forestière du territoire, ses particularités culturelles. Dans ces conditions donc il n'est que naturel de voir la pensée religieuse renaître, si l'on ose dire, de ses propres cendres.

Actuellement, deux cultes nouveaux donnent un

cachet spécial aux villages baoulé : le *Demba* et *Ahiéré Kpli* dit aussi *Tété Kpan*.

Le premier des deux réserve une place importante sinon prépondérante à l'élément féminin, alors que le second, Tété Kpan, représente dans une certaine mesure une création masculine. Ces deux mouvements ont cependant en commun une attitude hostile vis-à-vis des cultes traditionnels.

Le Deïma-Demba a été introduit dans le Cercle de Bouaké, en 1948, par un Baoulé nommé Nguessan Kwadio de la région de Toumodi : cet homme, s'étant fait initier à Divo, a chargé à son tour une femme, Nguessan Amoué, d'aller installer le nouveau culte dans la subdivision de Tiébissou. Actuellement il est répandu également dans les subdivisions de Béaoumi et de Mbahiakro.

Par suite de son intolérance ce culte, en ordonnant une destruction impitoyable des anciens établissements religieux, entraîne d'intéressantes conséquences d'ordre démographique : les fidèles du Demba préfèrent parfois quitter leurs villages et créer de nouvelles agglomérations indépendantes. Ils y sont même parfois obligés.

Né vers 1938 de l'inspiration d'un nommé Non Kôfi, au canton d'Atoutou dans la subdivision de Tiébissou, le Tété Kpan (ou Ahiéré Kpli) a mis plus de dix ans pour arriver à son extension actuelle. Il est devenu aujourd'hui la plus grande puissance spirituelle du Baoulé et tend en outre à élargir constamment son aire d'influence (dans la direction du pays agni, Cercle d'Aboisso), sans toutefois dépasser la limite ethnique du complexe akan.

C. — Au nord de la zone soumise à l'influence de ces deux cultes s'étend le vaste pays sénoufo, politiquement délimité par le Cercle de Korhogo (avec les Subdivisions de Boundiali et de Ferkessédougou). Il peut paraître surprenant pour quiconque a connu le fort attachement du paysan sénoufo aux traditions de le voir, depuis une dizaine d'années environ, en proie à une grave crise morale résultant, selon toute vraisemblance, de ce qu'un auteur a appelé le « vide spirituel »[5]. Il a même semblé pendant quelque temps que cette crise ébranlait une institution sociale aussi importante que le *lô* ou *poro*, le système initiatique tribal. Cependant le facteur perturbateur ne s'est pas présenté comme un fait d'origine purement locale ; il est né en vérité assez loin, au Soudan, dans le Cercle de San. On donne en effet souvent le nom de « religion de San » au nouveau mouvement. Son fondateur est un homme minianka (Mpéni Dembélé, de Wolo, canton de Diélizangasso), donc un ressortissant du même stock ethnique que le Sénoufo et parlant presque la même langue : on s'explique ainsi la facilité avec laquelle la nouvelle pensée a pénétré ce dernier. Depuis 1951 on assiste dans une grande partie des villages du Cercle de Korhogo, à la destruction des installations religieuses traditionnelles. Partout on construit au *Massa* (ainsi s'appelle la nouvelle divinité) des sanctuaires abritant la Corne fécondante de Bélier, symbole

5. Marcel Cardaire : *L'islam et le terroir africain*, dans « Études soudaniennes », Institut français d'Afrique noire, Koulouba, 1954, pp. 10-29.

millénaire sous un revêtement liturgique nouveau...

La morale de la religion de Massa est en tous points excellente : elle demande notamment au fidèle de ne point faire de mal à son prochain et d'obéir aux autorités. Pourtant, après un premier succès tout à fait remarquable, le mouvement accuse un franc déclin aussi bien dans son pays d'origine que chez les Sénoufo éburnéens. Ainsi chez les Minianka l'ancien culte de *Nya* semble reprendre ses droits[6], tandis que chez les Sénoufo les croyances traditionnelles ressuscitent en s'appuyant sur une charpente solide : le système initiatique de *lô*. Pour survivre (sous un aspect sensiblement atténué) à côté des différents cultes locaux, le Massa a dû depuis abandonner la prétention trop ambitieuse du début de devenir l'organisme religieux exclusif et suprême du pays.

En somme tout le territoire de Côte d'Ivoire se trouve exposé aux tendances prosélytiques; il est au demeurant naturel que chaque ethnie interprète celles-ci à sa façon propre, et qu'elle les assimile à ses besoins spirituels particuliers. Le but reste pourtant le même : trouver une forme religieuse nouvelle qui, tout en gardant son caractère foncièrement africain, porte une étiquette de « religion supérieure ».

Ce courant se heurte cependant à une réaction des milieux traditionalistes; de sorte que dans de nombreuses régions la partie est loin d'être jouée. Il sera intéressant d'en suivre l'évolution dans le

6. Cf. B. Holas : *Le « nya », changements spirituels d'une société ouest-africaine*, dans « Acta Tropica », Bâle, 1955.

vaste cadre des aspirations intellectuelles et politiques de la jeune Afrique.

Orientations bibliographiques

Côte-d'Ivoire :

AMON D'ABY : *La Côte-d'Ivoire dans la cité africaine*, Paris, 1951 (le chapitre consacré aux religions).

R. P. MOUERY : *Le christianisme en Côte-d'Ivoire* (Cahiers Charles de Foucauld, vol. 35, 1950).

A. ROUX : *Un prophète noir : Harris* (Le monde noir, numéro spécial 8-9 de *Présence africaine*).

B. HOLAS : *Sur la position des religions traditionnelles dans l'Ouest africain* (Le monde non chrétien, n° 26, Paris, 1953).

B. HOLAS : *Bref aperçu sur les principaux cultes syncrétiques de la Basse Côte-d'Ivoire* (Africa, vol. XXIV, n° 1, Londres, 1954).

Le reste de l'Afrique :

G. BALANDIER : *Messianismes et nationalismes en Afrique noire* (Cahiers internationaux de Sociologie, vol. XIV, Paris, 1953).

G. BALANDIER : *Messianisme des Ba-Kongo* (Encyclopédie coloniale et maritime mensuelle, vol. I, fasc. 2, Paris, 1951).

B. G. M. SUNDKLER : *Bantu prophets in South Africa* (Londres, 1948).

K. SCHLOSSER : *Propheten in Afrika* (Braunschweig, 1949).

Les cultes de possession

par CHARLES PIDOUX[1]

DANS ce qui est parvenu jusqu'à nous, au travers des monuments de toutes sortes, comme renseignements sur les religions des millénaires antérieurs à notre ère, il semble qu'une part équitable n'ait pas été faite à ce que d'aucuns ont convenu d'appeler le corybantisme. A cause sans doute de la tendance naturelle à ne connaître que ce que l'on reconnaît, les historiens ont largement méconnu l'importance des cultes de possession parmi les manifestations religieuses les plus diverses des peuples établis entre le golfe Persique et Gibraltar. Ils se sont plus volontiers étendus sur ce

1. Le Dr Charles Pidoux, secrétaire général de la Société internationale d'ethno-psychologie, est assistant de la recherche à l'École Pratique des Hautes-Études et chargé des conférences de psychologie au Centre des Hautes-Études d'Administration d'Outre-Mer et au Centre de Formation à la Recherche Ethnologique de l'Université de Paris.

Le Dr Pidoux poursuit depuis 1949 des recherches dans le domaine de la psychologie ethnologique : après avoir étudié les états de possession rituelle dans le cadre du vaudou haïtien, il s'est occupé des rites de possession chez les Zerma du Niger. Il effectue actuellement, au Centre d'observation de l'Amalat de Tanger, des recherches sur l'aspect psychiatrique de la délinquance juvénile dans les zones nouvellement urbanisées d'Afrique.

qui était le moins hétérogène par rapport aux récits bibliques qui — il faut bien le dire — ne sont eux-mêmes traités par les exégètes habituels que sur les points, familiers à nos esprits, de l'holocauste et de l'oraison, en négligeant d'autres pratiques rituelles qui n'ont pas laissé de traces dans les grandes religions des temps actuels.

Peut-être faudrait-il invoquer un mécanisme de scotomisation analogue pour expliquer l'ignorance générale du monde moderne vis-à-vis de l'existence, sur une échelle impossible à négliger, de cultes auxquels les phénomènes de possession (même s'ils se présentent avec des faciès différents selon les lieux) fournissent une réelle unité ?

Quoi qu'il en soit, il nous paraît impossible, dans un volume consacré à la vitalité religieuse à la surface du globe, de ne pas traiter le problème d'un ensemble rituel auquel se réfèrent certainement plus de vingt millions d'êtres humains. Son existence est en effet attestée, soit à l'état de religion d'Etat, ou de culte populaire coexistant à la grande religion officielle, soit de pratiques générales tolérées tacitement, ou encore de rites clandestins, dans de vastes régions du monde qui vont du Chat el Arab à l'archipel Caraïbe en passant par l'Arabie, l'Egypte, l'Abyssinie, le Fezzan, le Maghreb, le Niger, le golfe de Guinée, le Brésil et les Guyanes.

Traits communs

Il serait peut-être téméraire d'affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il s'agit d'*un* même culte d'un bout à l'autre de cette bande géo-

graphique que nous venons de survoler. En tout cas il paraît tout à fait exclu qu'il faille admettre l'existence d'un lien organique *actuel* entre toutes les aires culturelles intéressées, d'un lien qui ferait de ces cultes *une* religion avec ses sectes et ses expressions multiples selon les idiotismes régionaux. De même : que le spectacle de certaines cérémonies de ces cultes s'éclaire à nos yeux de façon étonnante à la lecture des descriptions concernant des cérémonies de l'antique Orient méditerranéen, ou que réciproquement nous puissions mieux nous représenter et comprendre ces dernières grâce à l'étude des premiers, nous ne sommes pas autorisés pour autant à conclure que les contemporains soient les *héritiers* des anciens.

Néanmoins, il existe de puissants indices qui poussent à envisager comme une globalité l'ensemble des cultes de possession. Il y a plus que des similitudes superficielles entre eux. Sans parler de l'identité évidente chez les Mélano-Africains des deux rives de l'Atlantique, il existe entre la religion des vodun et des orisha, le culte des folley, celui des bori et des zar, des caractères communs en plus grand nombre que les différences que l'on peut relever. Ces dernières portent sur les noms, les attributs, les mythologies, propres à chacune des puissances à qui sont consacrés ces cultes ; mais elles ne sont ni plus importantes ni plus décisives que celles auxquelles nous sommes habitués pour les dieux et les héros de Mésopotamie, d'Egypte ou du monde phénicien ou gréco-romain.

Quant aux traits communs, ils revêtent une constance et un aspect fondamental qui sautent aux yeux.

Le premier de ces traits est constitué par l'agencement des représentations : partout on trouve des êtres surnaturels (génies, esprits, divinités) propriétaires d'une véritable identité, et qui s'intègrent dans un panthéon en fonction de spécialisations, de hiérarchies, de structures classificatoires extrêmement compliquées, mais toujours accessibles à la description exhaustive dans l'un des cadres géographico-culturels intéressés.

Ces êtres surnaturels ont à l'égard des humains des attitudes généralement favorables, parfois facétieuses, quelquefois hostiles, ni plus ni moins que dans les mythologies antiques.

Le deuxième trait commun est constitué par le type des cérémonies au cours desquelles ces êtres surnaturels se manifestent : il s'agit de cérémonies collectives, avec chants et danses qui aboutissent à des transes transformant le fidèle en son « dieu ».

Ces danses et ces chants sont rythmés par des instruments divers, mais qui comportent au minimum un instrument à percussion fournissant des sons sourds, comme le tambour ou ses équivalents, et surtout un instrument fournissant des sons secs et des fréquences très élevées en même temps qu'une bonne gamme d'ultrasons.

Dans le cadre de ce deuxième trait commun, et toujours en niveau des rites, il faut noter les pratiques relevant de la vaticination du type plus ou moins sibyllin et les sacrifices sanglants, surtout de volailles.

Le troisième caractère commun est celui relatif à l'organisation : rôle dirigeant de certains possédés ayant développé une maîtrise certaine de leurs

propres transes, en plus d'une connaissance approfondie des mythes et des rituels qui en font les chefs de petites communautés à frontières plus ou moins fixes et plus ou moins perméables. Ces communautés, dans la majorité des cas, rassemblent surtout des femmes de tous âges. Si les chefs sont souvent des hommes, on voit non moins souvent se dessiner l'apparence d'une certaine subordination de ces hommes à l'égard de quelques vieilles prêtresses à l'autorité unanimement reconnue.

Il faut ajouter à ces trois caractéristiques la notion (commune aujourd'hui à tous les spécialistes) du rôle socio-thérapeutique de ces cultes.

Provisoirement, et avec les réserves déjà formulées, il semble que l'on doive considérer ces rites de possession (abstraction faite de leur valeur et de leur signification religieuse) comme un terrain particulièrement riche pour l'étude d'un mode particulier de psychothérapie, qui ferait intervenir, selon des règles fort anciennes, des connaissances diagnostiques, pathogéniques et thérapeutiques très précises appliquées avec une rigueur comparable à celles de nos traitements psychiatriques contemporains, et en tout cas manifestant une maîtrise exceptionnelle dans des domaines où nos connaissances certaines sont beaucoup plus récentes, spécialement : conditionnement, déconditionnement, catharsis, transfert, identification, projection, etc.

Descriptions caractéristiques

Pour illustrer ce qui précède, nous allons rechercher dans la bibliographie abondante concernant

es cultes de possession quelques-unes des descrip-ions caractéristiques. Elles ne manquent pas : de-uis Tremearne, qui a étudié *The Ban of the Bori*, jusqu'à René Ribeiro et Louis Mars qui étu-ient les cultes brésiliens et haïtiens, en passant ar les travaux de Michel Leiris en Abyssinie, de ean Rouch, René Dutel et Ch. Pidoux au Niger, le Pierre Verger au Brésil et au Dahomey et d'Al-red Métraux et Roger Bastide pour Haïti et le Brésil, toute une littérature extrêmement copieuse 'est constituée avec la participation d'une quantité l'autres auteurs moins connus chez nous.

L'excellente étude de Michel Leiris en Ethiopie n 1932 fait entrer par ailleurs indûment le *zâr* lans le système chamanistique. Plus près de nous, M. Rodinson a travaillé en Egypte.

D'après lui, le *zâr* égyptien frappe par sa grande diffusion lans le peuple.

Introduit vers 1870, il semble avoir d'abord été pratiqué ar les classes supérieures, ce qui se comprend si ce sont es esclaves nègres qui l'ont répandu. Maintenant il a des-endu l'échelle sociale, mais certaines personnes des classes upérieures en sont encore des adeptes. Le groupement se ait autour des *kûdya,* en majorité des femmes, anciennes ossédées, qui ont appris auprès d'autres, qui ont fait une nise de fonds importante en vêtements d'esprits, etc. et ivent des cérémonies qu'elles organisent. Il y a plusieurs roupes de musiciens-chanteurs-danseurs, hommes et fem-nes, qui se louent aux *kûdya* pour la performance des céré-nonies. Ils jouent du tambourin, du tambour de basque, de a flûte, de la darabukka, du hochet, du sifflet, et certains nstruments considérés comme « soudanais » : lyre éthio-ienne, *'okosh* qui s'entrechoquent quand on remue le bas lu corps. Des danseurs spéciaux sont les *abu l-ghêt'*, hom-nes aux longs cheveux qui entraînent les possédées. Les sprits s'appellent *sayyid* « seigneur », *gann* « *djinn* », *'afrit* « démon » ou enfin quelquefois *zâr* comme en Éthiopie. Ils ont hiérarchisés, forment un monde à part, tiennent con-seil... On distingue une famille où trône *Sult'ân Mammâ,*

« le sultan Mâmma », qui a pour sœur ou pour mère *Musraghîta*, pour fils *Yûsêh* ou *Yasêh*, pour fille *Marûma*. On parle aussi d'*as-sitt alkabira*, « la grande dame », mère de tous les esprits. Ces esprits forment des groupes, des familles dénommées *bêt* « maison »; il y a la maison de *Mâmmâ*, la maison des Éthiopiens, la maison du Soudanais. Ils se marient parfois avec des humains. Ils les possèdent, habitant leur corps, leur cœur, leur tête, leurs yeux.

Au cours des cérémonies les musiciens jouent et dansent. Il y a des airs spéciaux à chaque esprit. Quand la possédée entend l'air d'un des esprits qui la possèdent, elle prend une mine méditative et hagarde. On s'approche alors d'elle pour faciliter la transe par un surcroît d'encens, un voile placé sur sa tête, de la musique jouée directement devant elle. Elle passe enfin à des mouvements spasmodiques rythmés, en général à deux temps, le plus souvent série de prosternations, qui semblent empruntés aux mouvements traditionnels des confréries mystiques musulmanes. Les esprits parlent tantôt par la bouche de la possédée et exigent telle et telle chose, tantôt ne parlent pas. La *kûdya* et les possédées peuvent revêtir les habits convenant aux esprits qui les possèdent, se livrer alors à des danses avec des torches enflammées, des braseros allumés, jouer du bâton, etc. Après la transe, la possédée est épuisée et on lui masse la tête. Elle délie son *'iqd* et le porte en permanence sur la poitrine.

Chaque *kûdya* a un jour par semaine où elle tient séance. L'assistance est nombreuse, beaucoup entrent en transe au son de la musique et entraînés par les danseurs.

Les descriptions du Bori chez les Haoussa, auxquelles nous pourrions faire appel maintenant, sont devenues depuis très longtemps un matériel trop classique. Nous regrettons de n'avoir pas encore pu prendre connaissance des résultats des travaux effectués récemment au Fezzan par Mme Pâques et nous nous excusons, au moment de passer à la région du moyen Niger, de préférer (pour des raisons de volume) citer notre propre description des rites de possession à la mise en place des remarquables descriptions de Rouch ou de Dutel.

Au Niger, les génies du fleuve et de la brousse s'appellent les *folley*. Ce sont, comme les humains, des descendants d'Adam et d'Eve mais le créateur les a privés de leurs corps. Cependant, bien qu'invisibles, ils sont vivants puisqu'ils ont un esprit et un souffle vital au même titre que les hommes. Au nombre de plusieurs centaines, groupés par familles, ils ont besoin pour se manifester d'emprunter les corps des êtres humains, ce qui s'opère simplement en substituant leur esprit à celui de la personne qu'ils ont choisie pour en faire leur « cheval ».

Les rites qui nous intéressent sont de deux sortes : ceux de préparation (d'initiation) et les rites de possession proprement dits.

Quand un homme ou une femme présente certains malaises ou certains troubles du comportement, c'est le signe qu'un génie veut prendre possession de son être. Il convient alors, pour faire cesser ces troubles et rendre l'intéressé à une vie normale, de le conduire chez un *zima*, prêtre et médecin à la fois, qui saura reconnaître quel est le génie en cause et pourra préparer le nouveau « cheval » à participer convenablement au culte des folley. Ce culte a lieu dans le cas le plus général au cours de cérémonies publiques appelées *folley fori*, la danse des génies.

L'initiation, phase préliminaire, débute par un stade diagnostique. Le zima va tout d'abord identifier le génie en cause. Un premier dégrossissage du diagnostic se fait au cours d'une brève cérémonie qui a lieu, en général, à l'écart, en brousse. Grâce à quelques procédés élémentaires, le zima

déclenche une crise fruste chez le sujet qui lui a été amené et trois cas peuvent alors se produire : le génie en cause, vite apaisé par le seul sacrifice d'un petit animal, n'est qu'un ordinaire génie de la brousse et tout en reste là ; ou bien il s'agit d'un mauvais génie, qui se refuse à quitter le possédé, et l'on doit se résoudre à utiliser envers le malheureux des moyens de contention ; dans le troisième cas, évidemment le plus intéressant, on identifie un folley, qui révèle dans quelles conditions il est disposé à ne plus tourmenter l'individu qu'il a choisi, en particulier les délais qu'il conviendra de respecter pour l'initiation du nouveau cheval.

Cette initiation se fait au domicile du zima, où le possédé va — à la lettre — « entrer en couveuse » pendant une période qui varie de trois à vingt et un jours. Dans une atmosphère très familiale, il va recevoir de la part de la maisonnée tout entière les marques de la plus grande sollicitude et très vite on assiste à une transformation évidente : le possédé se détend, devient très doux et très docile et manifeste à son tour pour les matrones le plus vif attachement. De son côté, le zima organise systématiquement le dressage, en dosant savamment les séances de suggestion, les moments et la durée des danses et des « leçons de maintien ». La conjonction du « climat » psychologique particulier de cette phase, de la répétition de certaines stimulations, visuelles, sonores, verbales et posturales, jointe à l'action certaine de la suggestion explicite ou implicite exercée par le zima et le milieu, tout cela constitue un véritable conditionne-

ment, qui aboutit à faire éclore chez le possédé la possibilité de présenter dans certaines conditions un comportement conventionnel, relatif à la personnalité du génie en cause.

Quand cette opération est considérée comme suffisamment parfaite, le zima procède à une nouvelle phase de l'initiation au cours de laquelle, en échange d'une série de prescriptions et d'interdits, il ordonne au génie d'éviter de se manifester intempestivement, surtout à l'occasion de traumatismes affectifs.

Les rites de possession proprement dits sont ceux qui concernent les *folley fori*. Ces cérémonies durent elles-mêmes trois jours au moins, et parfois sept jours.

Dans la cour principale de son habitation, un abri protège du soleil le zima, le *godyé* (violoniste) et les trois *gassu kari*, batteurs de calebasses. Cet orchestre joue dans un ordre déterminé les airs des génies que le violon indique d'abord par quelques modulations appelées *zinzina*; et qui sont attaquées ensuite par tous les instruments tandis que l'un ou l'autre des *gassu kari* entonne le cantique correspondant.

Du matin à la nuit les calebasses résonnent dans la cour et, à leur appel, tous ceux qui ont quelque chose à voir avec le génie dont on joue l'air particulier viennent assister au moins à cette partie du rite et y contribuent pour leur part en exécutant les danses prescrites, risquant de ce fait d'être saisis par une crise de possession. On appelle dans un certain ordre les génies, les uns après les autres et par familles, et les spectateurs viennent cha-

que jour plus nombreux se mêler aux fidèles.

Parfois se produisent des crises de possession considérées comme intempestives (soit parce que survenant chez des personnes suspectes de complaisance consciente pour la transe spectaculaire, soit parce que se produisant par l'intervention d'un génie appartenant à une autre famille que celle qu'on appelle à un moment déterminé) et qui suscitent dans l'assistance des réactions où se mêlent un scepticisme prudent et la crainte manifeste d'une sorte de possible contagion, mais qui n'interrompent en rien le déroulement de la cérémonie proprement dite. Vient un moment où les danseurs commencent à donner des signes de diminution de leur vivacité ; à certaines altérations des expressions de leur visage, les zima reconnaissent les premières manifestations de la venue imminente des génies : ils entourent alors à trois ou quatre les danseurs, aux quatre points cardinaux de l'aire de danse. Le *sorko*, héritier des tout premiers initiés, et sans la présence duquel ne pourrait avoir lieu aucun rite valable, brandit et agite la hache de Dongo (génie du tonnerre) dont la clochette résonne. Les autres zima énoncent, avec des gestes persuasifs, les litanies du génie qui commence à se manifester.

Soit du premier coup, soit après un certain nombre de tentatives, l'un des danseurs entre dans la crise de possession. Mais très fréquemment, c'est l'une ou l'autre des personnes assises provisoirement entre deux danses qui brusquement se fige dans sa mimique, puis s'agite, l'air anxieux, et brusquement pousse le cri des possédés, le même

qui a été proféré très fréquemment au cours de l'initiation. Entouré aussitôt par les zima et les sorko, qui lancent les *zamouyen* de circonstance, il gagne (debout, accroupi ou à quatre pattes) l'espace immédiatement situé devant les calebasses. Arrivé là, des gestes de reptation et de balancement se produisent, entrecoupés de cris. Des assistants du zima interviennent, dépouillent le possédé de ses vêtements, resserrent sa ceinture ou son pagne de poitrine. Tandis que le sorko agite la hache, les zima répètent au possédé, désormais au génie, les litanies déjà ressassées durant l'initiation ; les mêmes gestes se reproduisent, et l'on voit des membres de l'assistance venir prodiguer au possédé les gestes apaisants dont le zima et surtout les matrones de la maison avaient usé pendant les crises survenues au cours de la phase d'initiation. La possession entre alors dans son aspect « socialisé » : le génie solidement installé sur son cheval, celui-ci est l'objet des marques de la plus attentive déférence. On l'emmène ensuite, on le revêt des attributs qui lui appartiennent, et il fait une réapparition très majestueuse, puis commence à danser solennellement. Après de longs moments le génie, très entouré, va se reposer, assis au milieu des zima et des fidèles ; on l'interroge ; à ce moment les attitudes sont pleines de gravité, de part et d'autre.

La cérémonie se termine peu après, soit que le possédé revienne à lui, soit qu'au contraire il soit reconduit dans une case pour s'y assoupir longuement. Dans les jours qui suivent la cérémonie, le possédé reprend pour une longue période une vie

que l'on peut considérer comme normale. Il y a, en pratique, dans cette région, au moins trois *folley fori* par mois ; et ce chiffre est très inférieur à celui atteint en milieu urbain.

Nous n'aurions garde d'oublier de signaler, comme la preuve la plus marquante de la vitalité actuelle de ces cultes, l'existence d'une secte relativement récente de possédés qui s'est manifestée en Afrique occidentale depuis la fin de la première guerre mondiale : la secte des Haoukas. Etudiée au Niger par R. Dutel, puis par J. Rouch qui l'a retrouvée très active plus au sud, en territoire britannique, cette secte tend petit à petit à s'introduire et à se mêler intimement dans les rituels du type traditionnel des régions comprises entre Gao et Niamey. Ce qui la caractérise (en dehors du fait qu'elle rassemble surtout des jeunes hommes, émigrants saisonniers de race songhay ou zerma et quelques-unes des prostituées qui ont suivi leurs migrations, ou encore tirailleurs, boys, manœuvres et camionneurs) c'est la composition de ce que l'on a ici beaucoup de difficulté à continuer à appeler son panthéon : comme on vient de le voir, les membres de cette secte sont des gens qui sont sortis plus ou moins longuement de leur milieu coutumier pour vivre en contact plus journalier avec des Européens ; ils ont donc cessé de partager directement les attentes et les craintes de leurs congénères restés en brousse et les « puissances » qu'ils ont eu désormais à redouter et à se concilier, les « agresseurs » auxquels il convenait de s'identifier pour s'en défendre, étaient non plus l'éclair ou la fantôme errant dans la brousse mais le Blanc, porteur

de la force, en perpétuelle rupture d'interdit, brutal et volontiers plus mal embouché que nature. Les génies des Haoukas sont l'Adjudant, le Commandant de Cercle, la Femme du Gouverneur, le Docteur, le Secrétaire et des quantités d'autres personnages issus du même répertoire. Tout ce monde, qui s'est d'ailleurs plus ou moins apparenté avec quelques-uns des génies traditionnels, se manifeste dans des cérémonies extraordinairement brutales qui attirent toujours beaucoup de spectateurs.

Demandons maintenant à P. Verger de définir en peu de mots ce qu'est le culte rendu aux *orishas* et *vodouns*. En bordure du golfe de Guinée, l'*orisha* ou le *vodoun* est une force de la nature, une chose d'aspect surnaturel, un phénomène puissant qui a été établi, fixé par les soins d'un être humain en un lieu déterminé. Un pacte d'alliance et d'interdépendance est fait entre cette force et cet homme qui devient le premier *alashè* ou *vodounou*. Interdépendance car l'*ashè* de l'*orisha*, pour garder sa force, a besoin de recevoir les offrandes et les sacrifices faits par l'*alashè*.

L'*orisha* protège l'*alashè* dans la mesure même où celui-ci lui fait les offrandes et les sacrifices prescrits et le maintient en bonne situation pour qu'il continue à les faire. Pour signifier son choix l'*orisha* a donné en général un signe, un objet témoin, pierre de foudre s'il s'agit du tonnerre, galet de rivière s'il s'agit d'une divinité des eaux.

La divination par *ifa* confirme cette indication et fait savoir s'il s'agit d'une divinité se rattachant

à une temple déjà établi ou s'il faut en ériger un nouveau. La fixation de l'*orisha* demande des éléments très nombreux. L'*alashè* prononce des formules d'invocation qui restent connues de lui seul et de ses successeurs afin que nul autre ne puisse participer au pacte fait avec la divinité.

L'*orisha*, même après sa fixation, n'est pas matérialisé dans les pierres ou les objets qui lui sont consacrés. Ce sont de simples supports de son *alashè*. L'*orisha* reste immatériel, c'est une force, mais une force assagie, domestiquée. Le premier *alashè* s'étant lui-même lié avec la force dont il forme le complément, devient en général un *orisha*.

C'est le culte de cet ancêtre divinisé qui est établi par ses descendants. Il sert d'intermédiaire entre les vivants et la force. Au cours des cérémonies, des louanges sont prononcées et des danses exécutées. Elles réactualisent et miment les passions, les guerres, les hauts faits de cet ancêtre mythique. C'est par l'exécution même de ces actes rituels qui pourraient être qualifiés de « mots de passe » que les initiés donnent aux puissances ancestrales supérieures la preuve de leur affiliation et de leur volonté de maintenir la liaison. En réponse à ces appels, nous le verrons plus loin, celles-ci, en signe d'acceptation, prennent possession de leurs descendants.

Ces louanges « mots de passe » nous font toucher un point important des religions et de l'organisation familiale au bas et moyen Dahomey. Il s'agit de ce que les Yoroubas appellent *oriki* et que les Fons nomment *mlanmlan*. Ces actes rituels, salutations, noms, devises, louanges spéciales d'une fa-

mille ou d'une divinité, sont, à la fois, des sortes de « chansons de gestes » et d'arbres généalogiques où sont évoqués des faits en relation avec la famille ou avec la divinité. La récitation d'un *oriki* permet au membre de la famille, éloigné et perdu de vue depuis plusieurs générations de se faire reconnaître et de donner la preuve de sa parenté : c'est toute l'histoire de la famille depuis ses origines avec tous les incidents qui l'ont marquée. De même, par la récitation de l'*oriki* d'un *orisha* un adepte lui prouve sa dépendance et se montre digne de sa protection.

Au Brésil les *terreiros* ou temples d'influences *nago* sont composés de *péjis* où sont les autels des divinités, du *barracon*, grande salle pour les cérémonies publiques, souvent ornée de statues et d'images de saints catholiques. Il y a, en plus, des chambres et bâtiments divers où vivent les gens attachés au *terreiro* lorsqu'ils viennent accomplir leurs obligations auprès des *orishas*.

La responsabilité du culte repose sur les *zelador* ou *zeladora* appelés encore *Paê ou Maê de Santo*, ou encore *babalorisha* ou *iyalorisha*. Cette fonction est le plus souvent tenue par une femme, particulièrement dans les *terreiros* de « nation » *ketou*.

Les *Paê ou Maê de Santo* sont assistés de *Paê ou Maê Pequenos*, qui sont leurs remplaçants en cas de nécessité, de l'*alagbe* responsable des tambours, de l'*ashogoun* chargé des sacrifices et des *ogans*, dignitaires choisis parmi les sympathisants des *orishas*. Il y a enfin les *Filhos et filhas de Santo* (*iyaworishas* ou *iyawos*) dédiés aux divinités.

Ils font une retraite et une période d'initiation d'un an à dix-huit mois. L'initiation ne consiste pas forcément dans la révélation d'un secret, mais plutôt dans l'apprentissage du comportement presque inconscient et machinal que devront avoir les novices lorsqu'ils seront montés par les dieux au cours des cérémonies.

Au début des cérémonies publiques, dans le barracon décoré aux couleurs du dieu fêté ce jour-là, l'orchestre composé de trois tambours de tailles différentes transmet une série d'appels rythmés aux diverses divinités. Les *iyawos* chantent et dansent ensuite pour chacun des *orishas* tour à tour. Les *orishas* répondent parfois à ces appels en se manifestant au travers des *iyawos* qu'ils mettent en transe et dont ils prennent possession en s'incorporant à eux. Les *iyawos* deviennent les *orishas*.

Les dieux sont accueillis par des cris et des louanges. Montés sur les *iyawos*, ils vont se prosterner devant l'orchestre et sont emmenés dans la partie réservée du sanctuaire, on les y habille des vêtements qui caractérisent les *orishas* et ils y reçoivent leurs armes ou leurs objets symboliques. Une fois convenablement revêtus, tous ces dieux reviennent en groupe. Ils forment un panthéon très complet et dansent les uns après les autres devant la foule recueillie.

En Afrique, il n'y a pas, dans un même temple, une concentration des dieux aussi complète qu'au Brésil. Chaque temple n'est consacré qu'à une divinité principale, et la hiérarchie varie selon les localités.

La description du vaudou haïtien montrerait un

ensemble de faits absolument comparable à ce que nous venons d'emprunter à P. Verger pour caractériser les cultes de possession au Brésil.

Cette revue, forcément rapide en raison du cadre de cet article, nous a montré l'extension considérable des cultes de possession. Nous avons mentionné au passage quelques-unes des hypothèses formulées par ceux des spécialistes qui se sont consacrés à leur étude.

Mais ce que nous n'avons peut-être pas souligné avec assez de vigueur et qui risque de rester voilé derrière les descriptions de cérémonies hautes en couleur, en mouvement et en son, c'est l'attitude profondément religieuse des fidèles de ces cultes.

A l'égard du mythe, au sein duquel s'inscrit toute la vie du groupe social avec ses vivants et ses morts, il y a le même respect que l'on trouve ailleurs à l'égard des écritures sacrées.

Le rituel, s'il se déroule dans une atmosphère d'où n'est exclu aucun des comportements familiers de la vie quotidienne, est cependant toujours empreint d'une authentique sérénité qui atteint parfois à la gravité sans pour cela jamais se départir d'une souplesse naturelle.

Les *puissances*, quand elles se manifestent sous les traits des possédés, deviennent le centre d'une attention respectueuse qui se colore, selon les cas, de crainte ou d'affectueuse familiarité. Leurs propos, leurs ordres, leurs conseils, comme les préceptes moraux transmis par la tradition et répétés par les chefs des sanctuaires, sont reçus et observés à l'égal de commandements transcendants qui

contribuent à maintenir de façon durable et cohérente la stabilité interne des individus, comme celle des groupes sociaux auxquels ils appartiennent.

Orientations bibliographiques

ROUCH, J. : *Contribution à l'histoire des Songhay. Dakar*, I.F.A.N., 1953.

— *Les Songhay*, Paris, P.U.F., 1954.

VERGER, P. : *Dieux d'Afrique*. Paris, Hartmann, 1954.

LEIRIS, M. : *Le culte du Zâr à Gondar* (Éthiopie du Nord). Notes pour deux conférences prononcées à l'École nationale des Langues Orientales vivantes. Texte miméographié, Paris, 1955, Musée de l'homme.

DEREN, M. : *Divine horsemen : the living gods of Haiti*, London et New York, Thames and Hudson, 1953.

Les sectes du Sud Viet-Nam

par MICHEL-M. DUFEIL*

DEPUIS le démarrage des sciences humaines, nous sommes habitués à distinguer dans leur immense domaine quelques grands niveaux : démographique, économique, social, politique, culturel et religieux par exemple ; mais nous ne devons pas oublier que l'homme réel, indépendant de l'étude qu'on peut en faire, est un et que ces « niveaux » abstraits, commodes, sont concrètement communicants. Une nouveauté scientifique risque fort d'amener aussi une transformation industrielle, une crise sociale, peut-être une révolution ; une poussée démographique transforme la société et la vie mentale, comme de nouvelles doctrines, inversement, mènent à de nouvelles structures. Lieu commun, donc utile à redire, oui, et qu'il convient d'appliquer au cas du Sud Viet-Nam contemporain. L'impact de la colonisation européenne, en effet, n'a pas été seulement politique et économique ; cela n'a pas été simplement une occupation et une exploitation. Cela a été d'abord et surtout, passés les premiers chocs militaires bien minces à nos

* M. Michel-Marie Dufeil, agrégé d'histoire, est professeur à l'Université de Saïgon.

yeux, mais très graves par leur portée, une violente rupture religieuse. Il y avait un ordre cosmique, physiquement vécu par les villageois aux prises avec les génies des arbres, des pierres et des ruisseaux, les génies souples des cocotiers, les fiers esprits des minces aréquiers, les fantasmagoriques « chu-vi » des chaos granitiques, et ceux qui glissent imperceptibles au fil des rach balancés par les marées surréelles des deux océans contraires là-bas à la pointe au cœur de la mangrove. Cet ordre animiste et biologique s'exprimait sociologiquement dans le respect sacral des esprits des hommes, âmes sans sépulture errantes et toujours menaçantes, ou âmes multiples des ancêtres encensées sur l'autel familial ; malgré les heurts historiques que cela avait pu représenter, et plus en Chine qu'ici, il s'exprimait aussi dans la logique administration des mandarins, les « lettrés confucéens », moralistes et paternels. Il s'exprimait surtout dans la personne de l'empereur, prêtre premier de la cité, maître chaque saison du premier sillon du haut du Nam-Giao (tertre près de Hué) ; sommet de la pyramide confucéenne, roi du culte, l'empereur distribuait des héros en patrons à chaque village, il en symbolisait d'autres dans les urnes dynastiques de ses propres ancêtres, stabilisateurs de l'ordre, ou encore dans Messeigneurs les canons du palais, axes de la force profonde du Viet-Nam. Il était la clef du ciel et de la terre, le médiateur, le point d'équilibre. Et voilà qu'il est vaincu, humilié, puis protégé, que les Français le déposent et le remplacent sans vergogne s'il leur déplaît ou leur désobéit (Thanh-Thai, Duy-Tan

1916). Au Trung-Viet (en Annam), encore, la façade pouvait paraître sauve à qui voulait fermer les yeux, théoriquement l'empereur règne et officie toujours ; au Bac-Viet, un tour de passe-passe mensonger maintenait son pouvoir tout en le supprimant ; mais dans le Sud, devenu colonie française, il n'y a plus d'empereur. Traumatisme fondamental.

Voilà le sol des « sectes » : une révolution religieuse. La solution simple pour sortir de l'impasse était de passer aux vainqueurs et de conclure que leur religion était supérieure, plus juste, plus efficace en tous cas. Oui, mais les vainqueurs n'ont pas de religion et s'en vantent même, expliquent, prêchent, pontifient leur neutralité, ce qui ne laisse pas de rendre le Vietnamien perplexe parce que sa fertile imagination avait tout prévu sauf cet invraisemblable vide : pas de religion, un négatif. On sait que beaucoup soupçonnaient un secret que les vainqueurs ne voulaient pas partager et que la Franc-Maçonnerie put en paraître le fin mot... quelle ironie ! (cf. Paul Mus, *Le Viet-Nam, sociologie d'une guerre*). La fondamentale erreur de cette colonisation et qui fait que l'Angleterre et la France ne laissent presque rien à leur départ, c'est l'absence de doctrine. Jules Romains, plutôt peu suspect en la matière, l'a reconnu devant l'Afrique du Nord antifrançaise opposée au Mexique catholique qui parle espagnol, un siècle et demi après sa libération, et pour longtemps. La République s'obstinait à croire que les religions divisent les hommes et se réfugiait dans une négation d'autruche pour les réconcilier, comme si de dire « je

ne sais pas » ou « rien n'est vrai » était la base d'un contrat : je ne t'aime pas, donc je t'épouse! Les religions divisent peut-être, mais la religion unit, le tout est de savoir où est la vraie...

Le départ du colonisateur vient d'une crise profonde latente dans la société, c'est le rejet d'un corps étranger non digérable, cela se présente sous la forme d'une secousse politique et militaire de dix ans — au moins, car elle n'est pas terminée — et développe naturellement tout un jeu de fractures ethniques, démographiques, économiques que l'on connaît ou devine facilement; n'oublions pas la faille sociale, le drame d'une bourgeoisie ralliée à l'Occident et qui cherche un *modus vivendi,* désormais coupée du peuple. La laide cassure politique bée, au 17e parallèle à l'embouchure du Song Ben-Hai, déchirure d'une patrie qui rappelle aux Français des troubles de conscience et une ligne de démarcation. La schizophrénie intellectuelle ne manque pas au bilan, hélas! perte du sens du réel chez les penseurs qui doivent « surcompenser » la faiblesse actuelle par des rêves de grandeur, la misère par des programmes, la fin des autorités traditionnelles par la contrainte et la raideur. C'est le « challenge » de la situation, le défi, au sens de Toynbee auquel la *response* jusqu'à maintenant n'a guère été faite qu'en termes homériques, mais on sent monter dans l'héroïsme de cette guerre affreuse, dans le silence de la souffrance, la véritable réponse d'un peuple qui vient de donner ses preuves; qu'on lui laisse la paix, il achèvera son œuvre. En attendant, la cassure est là, gueule d'enfer. Et c'est naturellement vers Tirésias qu'il

reste à se tourner. Or, Tirésias est hésitant, double, triple, démultiplié. Oui, la religion, la vie mystique elle-même est fracturée. Voilà le triste succès de ce mot de « sectes », les « coupées ». Morceaux épars de notre bouquet désassemblé, les lauriers sont coupés.

En un certain sens, l'intrusion de l'Europe mécanique dans le magma magique de la pensée asienne a d'abord causé la reviviscence des sociétés secrètes, si florissantes en terre taoïste et animiste, sur lesquelles toute l'activité patriotique contre l'occupant d'un Phan-Bôi-Châu s'est naguère appuyée (cf. Georges Coulet, *Les Sociétés secrètes en terre d'Annam*). Puis s'est produit un puissant surgissement matérialiste qui glisse hors de notre sujet, mais n'a pas été sans troubler au passage la gravitation des sectes proprement dites. Un certain nombre de « petites sectes », très nombreuses, mais peu fournies chacune en fidèles, et très instables, ne sont justement que des sociétés secrètes à intérêt régional. La seule véritable structure de base dans les civilisations sinoïdes, c'est la famille et son groupement en village. Au delà de la région, la nation, l'empire sont toujours restés non pas vagues, mais inefficaces, cartilagineux du moins en temps ordinaire, car en temps de péril national, le Viet-Nam retrouve périodiquement son tonus patriotique. La part de l'alimentation en riz parmi les raisons de cette heureuse inaptitude à la notion d'Etat, le fameux monstre froid, mériterait d'être étudiée par un spécialiste. Sur cette fédération de villages, l'échafaudage lointain (trente jours de marche au moins

de Saigon à Hué) du pouvoir central risquait toujours d'être instable et les perpétuelles révoltes, brigandages, incursions de pirates, changements de dynasties en sont la preuve et l'illustration. Aussi, un échelon intermédiaire, un corps supra-villageois et infra-national souvent à allures régionales, se créait-il naturellement : société mutuelle d'autodéfense et d'intérêts groupés, appuyée sur la solide garantie de pratiques magiques : usage d'amulettes, envoûtements, communion, serment du sang, etc., que toute l'humanité connaît. Comme évidemment le mandarin légal existe à l'échelon régional, la société en question est secrète et généralement illégale, voire ordinairement révoltée mais ce n'est pas nécessaire. Elle peut jouer avec la légalité au chat et à la souris, chacune à son tour essayant d'être chat bien entendu. Quelquefois, c'est authentiquement une secte doctrinale comme le Nôi-Dào au XIII[e] siècle fondé sur la pérennité de Tran-Hung-Dào, grand pourfendeur de démons après l'avoir été de Mongols. Quelle différence avec la bande de pirates? Une ou plusieurs pelures d'oignon, cela dépend des cas, mais aucune opposition absolue, plutôt même des affinités de structure. Donc cela ressemble aussi à un « parti » puisque du chef de bande au chef de dynastie, il peut n'y avoir qu'un pas. Les Armagnacs, les Grandes Compagnies, Arnauld l'Archiprêtre, Duguesclin, etc., pourrions-nous penser, *mutatis mutandis*. Et si le Bâtard de Bourbon que Charles VII noya à Bar-sur-Aube avait réussi, n'aurait-il pas un peu ressemblé à Gialong qui fut d'abord Nguyen-Anh. Combien y a-t-il de ces « sectes » plus ou moins éphémères,

que nous ne connaissons pas, sans même compter celles qui s'élaborent et ne parviennent pas à maturité. On a entendu parler ou lu le nom des Phat-Dao Buu Son Ky Huong, société officiellement bouddhiste (Phat) et de quelques autres. Mais la seule bande qui ait jamais atteint la notoriété fut celle des Binh-Xuyen.

C'est un peu à tort justement que l'on comptait les Binh-Xuyen parmi les sectes, car c'était exactement une bande et seulement cela. Essentiellement régionale, son nom est celui de la partie Sud de la province de Cholon, c'est un nom topographique. Petit groupe rebelle fortement discipliné et utilisé par le Viet-Minh dès 1945, le long de la zone 7, c'est-à-dire dans la forêt de palétuviers du Delta du Song-Nhà-Be entre le Soirap et la Route Long-Thanh/Baria-Cap-Saint-Jacques, au sud de la R. P. 19[1] (Phuoc-Thanh, Phuoc-An, Long-Thanh). Leur état-major installé au « Pont en Y » n'a pas tardé à se distinguer, puis à se dissocier du chef du Nam-Bo, Nguyen-Binh, et après la mort du fondateur de la troupe Duong-Van-Duong (fév. 1946), le général Le-Van-Vien a fortement organisé à part ses quelques quinze cents combattants. Attiré dans la Plaine des Joncs au poste de commandement de Nguyen-Binh sous prétexte d'y recevoir le commandement de cette zone 7, Le-Van-Vien (dit Bay-Vien) échappe de justesse au retour à l'assassinat qu'on lui réservait (mai 1948) et menacé de perdre son fief et ses troupes, se rallie à Bao-Dai et au général de La Tour en juin pour en recevoir la garde des postes français dans le secteur

1. R. P. = Route Pavée.

où il avait été dissident avec une autonomie administrative assez large (une délégation provinciale particulière). Parfois en bonnes relations, parfois en froid avec les présidents Tran-Van-Huu et Nguyen-Van-Tam, les Binh-Xuyen n'ont évidemment jamais tenu de colloque de Poissy ou de *disputatio metaphysica* avec les Hoà-Hào et les Cao-Dai et n'ont jamais querellé personne sur ses doctrines, car eux n'avaient que des intérêts. Nationalistes extrémistes au début, anticommunistes farouches quand le Viet-Minh eut attenté à leurs affaires, les Binh-Xuyen n'ont jamais cherché à être que ce qu'ils étaient, un racket, un gang dans le plus pur style sicilo-chicagoïen. Adjudicataires de la ferme des maisons de jeux et de passe de Cholon, constructeurs de nouvelles et grandioses maisons de plaisir et cabarets, propriétaires du célèbre « Grand Monde » (Dai Kim-Do), la boîte de nuit lancée de Cholon où les Français aimaient venir perdre la guerre dans les frou-frou, leurs chefs prélevaient un droit de contrôle, un « impôt » en somme sur le trafic chinois de l'arroyo et du canal de dérivation. Grande compagnie de pirates authentiques, fidèles à une des plus solides traditions de leur patrie mais que la nôtre n'ignore pas, les Binh-Xuyen ont fini conformément à des schémas éprouvés : méprisés par le nouveau président, ils ont été par ses troupes chassés de leur fief, la capitale qu'ils rançonnaient et où ils aimaient parader, au printemps 1955. Ces combats de rues aux détails confus ont surtout abouti au pillage du lycée Pétrus-Ky dont la bibliothèque et les laboratoires ont à peu près disparu. Puis rapi-

dement enfermés dans leur repaire de mangrove, ils y ont été définitivement abattus par les forces nationales à la victoire de la forêt de Rung-Sat (région Ouest de Baria) à l'automne de la même année malgré le soutien jusqu'au bout de certain colonel du C.E.F.E.O.[2] La bourgeoisie vietnamienne éprise d'ordre officiel et les commerçants chinois qui préfèrent somme toute les impôts réguliers s'en félicitent encore. Cholon fit même un don gracieux de quelques millions de piastres au gouvernement à cette occasion, peut-être par habitude des contributions volontaires. S'il fallait absolument résumer une doctrine Binh-Xuyen, on pourrait leur prêter celle-ci : la vie de luxe est plus agréable que la misère, il n'y a aucune raison pour qu'elle soit réservée aux mandarins et aux occupants, groupons-nous pour nous en tailler une part plus large en chassant qui nous gêne, en traitant avec qui nous aide, sans avoir peur des risques, car le « jeu » en vaut la chandelle.

Les Hoà-Hào.

Les Hoà-Hào sont des gens plus sérieux, typique société secrète à demi révélée, mais restée ésotérique cependant et parcourue de courants variés, contradictoires et violents comme les brusques frissons violents des ardentes mers du Sud. A mi-chemin entre le syndicat régional d'intérêts et l'église des médiums. Leur secteur géographique, c'est le « Far-West » (Mien-Tay) du

2. C.E.F.E.O. = Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient.

Nam-Viet, et le village de Hoà-Hào (Thanh-Dia, Terre Sainte) est situé sur le Tiên-Giang (Mékong antérieur) au départ du défluent Vàm-nao dans la province de Châudôc. Il y aurait près d'un million de Dao-Xen (fidèles) au sud du Fleuve surtout entre Can-Tho et le Cambodge.

Dans le mouvement historique face au Sud qui jette les Vietnamiens vers l'équateur, ils avaient bien atteint Camau et Hatien dès les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et chassé les Cambodgiens des terres basses du delta du Mékong, mais les fonds trop bas pour le drainage restaient inoccupés et de nombreux marais dominaient en 1890 encore la péninsule au sud-ouest du fleuve. Les diverses éditions de la carte du service géographique de Dalat font foi de la très rapide avancée du front des agriculteurs pionniers vers Rach-Gia à partir de Can-Tho au cours des années de ce siècle. Terres neuves de colonisation et non vieilles terres surchargées de villages millénaires comme le delta du Nord, terre sans tradition, infestée de génies inconnus, elle effraie par la brutalité de ses étés et ses marais sournois les aventuriers miséreux qui la hantent, fermiers (tà-diên) de quelque grande dynastie bourgeoise de la ville. Zone paludéenne aux langueurs morbides, coupées d'effervescences imprévisibles et courtes, zone de peuplement lâche et instable, de travail harassant et de fabuleuses propriétés gorgées d'hectares et d'esclaves, zone où tout menace et où l'on n'est jamais sûr de sa victoire. Les génies du pays ne sont peut-être pas vraiment soumis encore... Dernières proues de la chaîne cambodgienne des Cardamomes, sept colli-

nes dominent le marais pestilentiel de deux cent vingt-cinq à sept cent seize mètres au sud de Chaûdôc, symbole mystique de la paix des hauteurs où se réfugient les ermites et d'où veillent les bons génies.

C'est dans cette région qu'un fils de notable, Huynh-Phu-So, victime d'un Ma-Qui (esprit pernicieux) c'est-à-dire probablement épileptique, fut après divers essais infructueux de guérison, converti vers vingt-deux, vingt-trois ans (1937) à la pure doctrine d'une secte bouddhique par un ermite des sept collines, ces That-Son d'où sont déjà venues d'autres dissidences-révoltes, le Maître Xom (Thây Som), disciple du Maître bouddhiste de l'Ouest (Phât Thây Tây An, de son vrai nom Nguyen-Van-Huyen, qui, au milieu du siècle dernier, prêcha la pureté bouddhique, distribua des amulettes appelées Parfum extraordinaire de la Montagne précieuse — Buu-Son Ky-Suong — et prophétisa la venue des Blancs, la fin de l'Annam et l'âge d'or du grand roi Minh-Vuong, centre de toutes les légendes consolatrices sous nos climats). Devenu médium avec ce mélange de sorcellerie et d'hypnotisme que l'Asie moderne connaît partout, So se révéla, lui, propagateur merveilleux de la doctrine Phât-Giào-Hoà-Hào et, surnommé pour son regard illuminé Dao-Khung, le bonze fou, répandit la nouvelle foi à partir de 1939, n'omettant pas dès 1940, la touche antifrançaise. Le Duc-Ong, Maître vertueux, renaît dans ses fameux oracles poétiques, Sam-Giam, car il cultivait aussi bien la littérature qu'il simulait la folie pour tromper le gouvernement. Bientôt des dizaines de milliers de

Dao-Xen le considèrent comme Phât-Song, Bouddha vivant, et chacun cherche à utiliser ou à briser cette force nouvelle. Interné par le régime Decoux dans un asile puis à Bac-lieu, il convertit autour de lui médecins et autres et s'auréole de la persécution. Des grands propriétaires de l'Ouest (par exemple Le-Cong-Bo) le fournissent et le soutiennent et donneront à la secte sa solidité économique et son nationalisme conservateur à l'égard des problèmes sociaux. A partir de 1942, la secte, protégée par la Kampetai japonaise, passe à l'action politique contre les notables fidèles à la France, et les paysans de tout le Mien-Tay suivent en masse; armés en Bao-An, sections d'autodéfense, dès 1944, puis en groupes d'attaque Dai-Doi avec Nam-Lua (Cinq feux, alias le futur général de division Tran-Van-Soai) et Hai-Ngoan (Lam-Thanh-Nguyen), les Hoà-Hào inquiètent les Japonais, échangent des massacres avec le Viet-Minh (8 sept. 1945 devant Can-Tho, rendu au début 1946 par noyades collectives), des horions avec le Corps Expéditionnaire (mai-décembre 1946). Essayant de s'appuyer sur les uns et les autres, le Maître mène ferme son double jeu, mais est attiré dans un guet-apens et fusillé par le Viet-Minh (fin avril 1947); les fidèles attendent son retour et Trân-Van-Soai se rallie alors avec le grade de général. Il se taille un fief solide dans l'Ouest et pratique un véritable échange de fidèles avec les zones Viet-Minh, armant par ailleurs un total d'une vingtaine de mille hommes. Indisposés, les politiciens civils du groupe (parti Dan-Xa) lui suscitent des rivaux, Hai-Ngoan bien entendu et surtout le

père du Maître assassiné, Nguyen-Giac-Ngo. Le jeune chef Le-Quang-Vinh dit Ba-Cut, dévoré d'ambition, fait la navette du maquis au ralliement jusqu'à devenir le principal personnage militaire. Les quatre clans se battent entre eux éventuellement et surtout avec les F.A.V.N.[3] au fur et à mesure de la passation des pouvoirs en 1953, refusant toute ingérence légale dans leur administration. Ils sont en somme un gouvernement particulier qui a ses impôts, ses fonctionnaires, sa réforme agraire, etc. Menacés par les troupes de la jeune République libérée des Binh-Xuyen, les Hoà-Hào se sont rattachés avec Ba-Cut au Viet-Minh et lui fournissent, par mer, du riz contre des armes, tandis que Tran-Van-Soai, rallié, a vu pâlir considérablement ses étoiles malgré les groupes guerriers féminins dirigés par son épouse Le-Thi-Gam. Actuellement, les G. M.[4] du Gouvernement légal patrouillent dans la zone de guérilla de l'Ouest. — Février 1956 : Au printemps tout est fini : Ba-Cut baptisé *in extremis* est exécuté, et seul un incident en octobre 1956 rappelle qu'il y a dans cette zone des passions mal éteintes.

Laissant conditions géographiques et histoire militaire récente, survolons la doctrine religieuse de la secte. Essentiellement bouddhiste d'ailleurs, elle joue à fond le jeu populaire, se prêchant en langue vulgaire et n'utilisant aucun objet coûteux, pratiquant par contre la guérison miraculeuse. La pagode Tay-An à Chaû-Dôc lui sert, si l'on veut, de centre, mais le culte réduit à sa plus simple

3. F.A.V.N. = Forces Armées Viet-Namiennes.
4. G. M. = Groupes Motorisés.

expression se fait à domicile (tai gia ai si), à condition de ne rien offrir aux génies surtout malfaisants, mais seulement aux ancêtres et à Bouddha : des fleurs, de l'encens, de l'eau pure, sur l'autel domestique avec chandeliers et étoffe rouge (rectangle de la couleur de l'universalité sur lequel sont inscrits les mots magiques Buu-Son-Ky-Huong). La morale des dix abstentions : du corps — tuer, voler, luxure ; de la bouche (ne pas dire de choses vexantes à un inférieur, ni des injures ni des paroles injustes, ni des mensonges), de l'esprit (ambition, colère, stupidité) — écarte des trois sources du mal (alcool, opium, jeux de hasard) ; et remet en vigueur l'ascèse bouddhique : obéir aux parents, s'aimer quand on est époux, être juste si on est juge ou fonctionnaire, ne pas manger de bœuf ni de buffle en général et aucune viande les premier, quatorzième, quinzième et trentième jours du mois (selon la lune). On voit ici l'adoucissement vietnamien, que le Cambodge voisin refuse, au principe absolu de ne manger aucune viande. De plus, réciter à voix basse ses prières matin et soir et réaliser les huit points de l'honnêteté, pratiquer surtout les quatre reconnaissances, envers ancêtres et parents (ân tô tiên cha me), patrie (ân dât nuoc), Bouddha, sa loi et sa communauté (ân tam bao), compatriotes et humanité (ân dông bào và nhân-loai).

Sans penser le moins du monde à prophétiser sur la politique, on peut deviner l'avenir vraisemblable des Hoà-Hào. En supposant que rien ne vienne les briser, ils s'éteindront comme tous les autres « revivals » du bouddhisme, dans l'oubli des premiers

apôtres, marqués par les profiteurs divisés qui les ont suivis, comme s'est éteint le Nôi-Dao, comme se sont éteint les Boxers et les Taipings en Chine, selon le processus même décrit par Georges Coulet dans *Les Sociétés secrètes en terre d'Annam* (pp. 380-387) : comme une société secrète qui, arrivée à l'air libre de l'activité politico-militaire y manquerait progressivement de son véritable oxygène ésotérique et s'y asphyxierait une fois atteints les premiers buts. « Elle a conçu en s'évanouissant en elles des bandes révolutionnaires indépendantes encore les unes des autres et travaillant chacune pour leur compte, mais des bandes organisées solidement » (p. 386); « rythme d'évolution décevant, mais toujours rationnel en considérant la société secrète comme cheville ouvrière de tous les mouvements sociaux » (p. 387).

Cao-Dai.

Cao-Dai est certainement la secte la plus proche de ce qu'un Occidental appelle une Eglise et sa doctrine la plus élaborée, mais elle reste construite sur les linéaments profonds de toutes les vieilles sociétés secrètes de ce pays, révélation, médiums, etc., contient d'ailleurs une société secrète ordinaire, le Pham-Mon, et s'appuie au milieu des troubles contemporains sur une féodalité armée, maîtresse d'une des régions. Autant les Binh-Xuyen étaient le delta du Song-Be au bout des plaisirs de Cholon, autant les Hoà-Hào sont les maîtres au sud du fleuve, autant les caodaïstes sont les gens du Vam-Co centrés sur Tay-Ninh, l'entre-deux-fleuves de Soctrang à Mytho étant zone d'apostolat

disputée entre ces deux derniers groupes. C'est un tout autre pays, cette file de petits villages pacifiques au milieu des bananiers et des aréquiers cachés derrière leurs cannes à sucre et leur maïs au long des routes de Tay-Ninh et de Thu-Dau-Mot avec parfois quelques imperceptibles collines où les tombes s'agglomèrent dans les broussailles au bord des premières plantations d'hévéas. Riant pays, très proche, tous tropiques égaux d'ailleurs, d'une campagne « française », gracieux pays plein d'arbres frémissants, au bord des plateaux qui, en pente douce, grimperont vers les trois frontières et Blao ; plus rien à voir avec l'austère monotonie de la rizière grandiose où tape le soleil brutal sur l'eau sournoise. Après la raideur des Hoà-Hào, voici la tolérance de Cao-Dai, respectivement au Sud et au Nord du désert de la Plaine des Joncs cher au Viet-Minh, car tous les rebelles s'y sont toujours réfugiés. Cao-Dai est la secte la plus nombreuse (un million et demi d'adeptes) et la plus étendue, ayant eu des missions à Hué, à Hanoï et à Pnom-Penh par exemple et même des accointances avec des cercles ésotériques occidentaux. C'est aussi la moins récente et son histoire étendue déjà sur une génération est assez compliquée. Déjà les Taoïstes se réunissaient par six végétariens absolument chastes de corps et d'esprit depuis sept jours pour évoquer les esprits, selon diverses méthodes Câu-Co ou Câu-Tiên.

Les lettrés se sont toujours amusés en Annam à évoquer les esprits par diverses méthodes occultives et spiritistes et depuis la pénétration de la culture occidentale les esprits invoqués ont aug-

menté en nombre, les grands « sages », prophètes et « initiés » de l'Ouest, de Moïse à Victor Hugo, en passant par Jésus-Christ et J.-J. Rousseau (Mahomet est très rare dans cette salade, trop intolérant), s'ajoutant à Bouddha, Laotseu, Confucius, etc. Universalisme par mixture selon la tendance syncrétiste et indifférente de tous les sinoïdes, le fond restant en définitive animiste tout simplement. De nombreuses sociétés secrètes ont été et sont ainsi au Viet-Nam.

L'originalité, c'est que Ngo-Van-Chiêu s'est pris au jeu et au sérieux pour une affaire de lapin blanc. Au début du siècle en 1902, mandarin, grand lecteur de Camille Flammarion, lettré frotté de scientisme radicalisant, Chiêu s'ennuyait à Phu-Quôc (la grande île méridionale — collines 603 m. — boisée et entourée d'écueils déserts, repaires de pirates) à la frontière cambodgienne et se délassait en pratiquant le spiritisme et en attendant sa mutation. Demande renouvelée sans succès, Chiêu, un jour, interroge les esprits qui répondent : « Quand le lapin blanc atteindra le toit de la maison. » Après des spéculations sans résultat sur la lune qui est symbolisée dans la poésie par un lapin blanc, Chiêu perd sa mère et l'affiche de l'enterrement pleine d'inscriptions atteint le toit où, au sommet, en symbole était un lapin blanc : Chiêu alors fut nommé à Saigon et, retourné par cette affaire, devint le zélé propagandiste de sa « religion ». Il mourra isolé, ayant par désintéressement refusé de se mêler aux avatars de la secte, mais persuadé qu'il a apporté l'amour universel à ses contemporains.

Ce visionnaire inoffensif fut rapidement débordé par un affairiste audacieux, Le-Van-Trung, ancien secrétaire du gouvernement et opiomane brusquement guéri, miracle frappant, aidé par un secrétaire des Douanes madré et tenace, Pham-Cong-Tac. Le-Van-Trung s'assure des appuis dans les milieux politiques français de type libéral humanitaire et fait reconnaître sa secte le 7 octobre 1926 (avant la grande révélation de l'esprit suprême Cao-Dai) par le gouverneur de la Cochinchine et se fait nommer pape. On signale parmi les premiers apôtres Tu-Mat (le juge secret), redoutable repris de justice et chef de pègre. « Ce saint Paul retour de Damas du Caodaisme apportait à la combinaison Le-Van-Trung l'appui des bas-fonds Saigon-Cholon » (Documents du gouvernement général, vol. VII, cité par L. Chochod, p. 790). D'où la couleur antifrançaise et parfois les désordres qui seront constatés. Par contre la collusion bolchevique et la participation aux troubles de Yenbay et de 1930 est plus que douteuse (malgré Chochod, pp. 389-390). Trung, initialement converti sincère, est en fait revenu à l'opium, aux femmes et à ses intérêts, et comme la pagode Tu-Lam de Go-Kèm est en cours de remplacement par le grand temple de Long-Thanh, il trempe lourdement dans des ventes de terrain, allant même jusqu'à faire payer par ses coreligionnaires les terrains collectifs. Il vendait aussi une eau miraculeuse trente centimes le flacon et s'appuyait sur « des dames mûres, sentimentales et fortunées » (Chochod, p. 391), comme Mme Lam-Thi-Thanh qui fit don de 30.000 piastres (environ dix millions de francs 1956). Le Don Phat ou

temple central — sans compter la multiplication des oratoires dans chaque village — fut astucieusement placé, par révélation de l'esprit divin, sur le bord d'une route, peu loin du pied de la Nui-Ba-Den (986 m.), colline granitique isolée qui surgit au milieu de la plaine buissonnante au contact des dernières rizières et des premières plantations. La Nui-Ba-Den, couverte de savane, apparaît nette et vert sombre le matin, mais s'estompe en bleuâtre et en brume neigeuse pour disparaître sous l'ardent soleil de la pleine journée et son active évaporation qui bouche l'horizon sans qu'on s'en doute. Vraie montagne de rêve et de magie, elle a toujours été lieu de pèlerinage à une Vierge noire. Ce temple est aéré, sorte de cathédrale catholique sur une esplanade qui rappellerait Lourdes en plus sec et en plus mince, habillée en pagode avec deux toits débordants de chacune de ses deux tours de façade et sa flèche du chœur semblable aux clochetons de Thien-Mu à Hué. Une seule nef sans transept. Les places des statues sont occupées par des génies de la tradition sino-bouddhique, gardiens des pagodes et pourvues de couronnes, armes et pendentifs tarabiscotés. L'œil de Cao-Dai dans le triangle de « Jéhovah » entouré de rayons apparaît au balcon, et à l'entrée vous accueille sous le narthex un tableau en roses et bleus voyants du type « Maurice Denis — mauvais goût 1925 », sur lequel apparaissent Sun-Yat-Sen, Trang-Trinh (le Nostradamus du Viet-Nam) et Victor Hugo en tricorne d'académicien qui achève d'écrire sur des tables de la Loi entourées de rayons : « Dieu et Humanité, amour et justice » (doublés en caractères chinois). L'inté-

rieur dépourvu de tout mystère, très clair, très ouvert et de couleurs très voyantes, est flagrant de recherche d'un merveilleux puéril qui tient un peu du palais des Mille et une Nuits vu à travers la mentalité 1900 : deux rangées de colonnes sur chacune desquelles en haut relief se torsade un serpent-dragon accompagné de dessins et de signes plus ou moins « cabalistiques ». Voûte plate sans intérêt, peinte d'étoiles, fenêtres ajourées, aérant agréablement l'ensemble ; le sol de carrelages nouveau riche, en gradins minces et longs, divisé en trois parties, le « dai » des huit cycles de la genèse, sert au culte et les adeptes s'y rassemblent, pieux et disciplinés, chacun selon un uniforme de catégorie ; le « dai » suivant, celui des neuf spires de l'évolution, contient les sièges lourds, dorés et à degrés inégaux des dignitaires de la hiérarchie (cardinaux, archevêques, évêques...), dominés par l'œil du très haut empereur du palais de jade des taoïstes ; enfin le « dai » de l'alliance divine, avec toute la batterie de cuisine du spiritisme dont nous allons reparler, sert aux relations des initiés avec les esprits. Cet ensemble, qui se veut fantasmagorique, amuse ou navre les catholiques, mais impressionne sans aucun doute le paysan courant. Et c'est à son propos que furent découvertes les malversations du « Pape » Le-Van-Trung. Pham-Cong-Tac avait même fait dissidence en 1928 avec les Pham-Mon, société secrète, liée par le serment du sang, passivement dévouée, et en 1933 fit accuser son ancien complice qui eut l'intelligence de mourir en 1934, ce qui permit à Tac de refaire l'unité des 300.000 adeptes. Avec la guerre, les messagers spiri-

tes devinrent nettement nationalistes, et l'amiral Decoux fit fermer le Don-Phat et déporta Tac à Madagascar. Le Giao-su (évêque) Tran-Quang-Vinh, ancien secrétaire aux Arts cambodgiens et chef de la « mission » de Pnom-Penh, relança le mouvement avec l'appui nippon et arma environ 3.000 hommes qui participèrent au coup du 9 mars 1945. Puis alliance avec le Viet-Minh et lutte contre le C.E.F.E.O. en 1946, puis brouille et ralliement à Bao-Dai, surtout après le coup de main Viet-Minh sur le « Saint-Siège » (janvier 1947). Divers groupes, en tout 15.000 combattants plus ou moins alliés aux Hoà-Hào (le pacte de 1947 resta verbal) firent alors la chasse au Viet-Minh passant par des phases de neutralité plus ou moins malveillante aux troupes françaises, mais rejetées vers la collaboration par les menaces et l'intransigeance des chefs communistes du Nam-Bo. Signalons les rivalités internes des clans militaires (Tran-Quang-Vinh, Nguyen-Van-Thanh, Nguyen-Thanh-Phuong, colonel Duong-Van-Dang, colonel Trinh-Minh-Thé, dissident sans succès mort en 1955 sur le front Binh-Xuyen, et surtout Cao-Trieu-Phat, de la secte de Bentre, chef des « caodaïstes » du salut national passés au Viet-Minh) en plus des sectes proprement schismatiques (celles de Mytho, de Bac-lieu de l'Ouest, etc., dont certaines branches créées en provocation par la Sûreté..., une union des petites sectes caodaïstes par Nguyen-Phan-Long a toujours été repoussée par le « Saint-Siège »). Pham-Cong-Tac réussit cependant à concentrer en ses mains tous les pouvoirs du groupe le plus nombreux : « Thuong-Ton-Quan-Thé »,

Maître suprême de l'Univers. Genève et l'avènement d'un régime fort au Sud Viet-Nam sonna le glas du drapeau jaune-bleu-rouge (couleurs des trois antiques sagesses d'Asie, Tao, Confucianisme, Bouddhisme, orné parfois de la swastika, roue solaire de l'évolution, sorte de croix gammée allant jusqu'à neuf flammes ou pans). Les F.A.V.N. ont désarmé les Co-Thanh-Ve, troupe choisie qui gardait le Don-Phat, et àssurent directement la sécurité et la garde des postes à Tay Ninh comme dans n'importe quelle autre province. Cao-Dai est libre de continuer sa propagande de religion d'amour universel, mais non d'être un Etat dans l'Etat. Ceci ne faisant pas l'affaire de certains chefs, leur collusion avec le Viet-Minh semble passer par une recrudescence.

Le dogme caodaïste, mystérieux à souhait pour séduire la crédulité sous les tropiques, est un magma syncrétiste des vieilles religions d'Asie, dans lequel on fait entrer de force Jésus-Christ, le tout basé sur les révélations des esprits par voie médiumnique. Dans le « dai » de l'Alliance divine, après la panoplie de lances et autres attirails de pagode (mais rangés dans l'ordre chrétien), on rencontre divers objets spirites. Un des accessoires essentiels du culte est la lampe Thai-Cuc Dang qui symbolise la forme non manifestée de Dieu et contient sa présence même, lampe et présence réelle qui visiblement sont réminiscences catholiques. C'est une sphère de verre en théorie, en fait une montgolfière de trois mètres cinquante de diamètre sur laquelle est peint sur fond bleu l'œil de Dieu et ses rayons dans les nuages au-dessus d'une

grosse étoile polaire avec grande et petite Ourses, sphère creuse et transparente dont une lampe occupe l'intérieur et doit toujours être allumée, on trouve dans le commerce pour les temples secondaires et les oratoires privés des réductions de treize centimètres de diamètre. Mais c'est un plateau de cuivre (autrefois de bambou tressé), balayé au-dessus par une branche de filao (autrefois une sorte de louche au manche en forme de phénix — loan — un des quatre animaux sacrés avec le dragon, la licorne et la tortue que la décoration des temples reproduit à moult exemplaires), c'est donc ce plateau de cuivre dénommé crible-co ou corbeille à bec qui est l'instrument, à peine transformé par rapport à ceux des anciens lettrés, de toute révélation. Deux jeunes enfants touchent légèrement ce manche et se laissent aller au frémissement des esprits; ceux-ci alors le font marcher comme un pinceau qui trace des caractères qu'un médium initié lit et que transcrit un scribe. La tradition des spirites veut qu'on se réunisse à minuit en un lieu élevé et loin de tout pour n'entendre ni chien ni coq dont les cris mettent en fuite les esprits (ce que notre sorcellerie médiévale, au souvenir de saint Pierre, disait aussi). La prière d'appel avant la séance de spiritisme contient d'abord des invocations poétiques aux génies de la nature : dragon, licorne, phénix, tortue; puis une perle de contradiction : dans le même paragraphe, on cite Bouddha dont la prédication, rappelons-le, poussait à anéantir l'existence qui n'est que douleur, et on affirme que le bien sur la terre l'emporte neuf fois sur dix sur le mal. Pessimisme optimiste! Pour

lutter contre les mauvais esprits qui poussent à la grossièreté et mènent à la supercherie, les médiums sont soumis à l'isolement méditatif et, au moins en principe, totalement privés de femmes, d'alcool et de viande. Issus de ce labeur, les textes spirites sont en langue vulgaire, en patois locaux même, avec des passages scatologiques et des détours alambiqués selon la rhétorique chinoise, pour aboutir à des idées simplistes. Victor Hugo et toute sa famille et Jeanne d'Arc, entre autres, s'en donnent à cœur joie de faire des vers français peu dignes de leurs réputations respectives : « A mes chers frères bonjour — je vous offre mon ardent amour... en bravant les règles pour m'occuper mieux, — des intérêts du Sacerdoce — sans m'éviter les clauses qui me faussent, — une réelle ligne de conduite » (Chochod, pp. 400-401). Bouddha, Moïse, Manès, saint François d'Assise, saint Vincent de Paul, Plotin, Empédocle, Lao-tseu, Confucius et quelques autres moins fréquents sont toujours susceptibles de se mêler à la conversation auprès de Khuong-Thai-Cong, de la déesse traditionnelle Quan-am bo tat, du guerrier Quan-vu et du « pape spirituel » Ly-Thai-Bach, ces trois derniers n'étant autres que les assesseurs principaux (tam-quan) du dieu suprême taoïste, devenus ceux de Cao-Dai par la grâce du mélange ; Ly-Thai-Bach, le Li-Tai-Pe chinois est un ssetchevanais de la cour Tang au VIII[e] siècle, délicieux poète et célèbre ivrogne. Parfois, Cao-Dai intervient lui-même comme pour la révélation fondamentale du treizième jour du douzième mois de l'année Foudre-Tigre (Binh-Dan), soit le 14 novembre 1926, peu

après que Le-Van-Trung eut pris l'affaire en mains : « Le souverain suprême, c'est moi ; le plus ancien Bouddha, c'est moi ; Cakya-Muni, c'est moi ; Jésus-Christ, c'est moi, je m'appellerai désormais Cao-Dai pour répandre une nouvelle religion. »

Cao-Dai signifie Haut-Palais (parfois Haute Eglise, Haute Tour, Tribune élevée) ou Supérieur suprême, et évoque à la fois le dieu taoïste, l'Auguste de Jade (qu'une lancinante insistance a fini par faire confondre avec l'Empereur Très Haut du culte impérial chinois, rejoignant donc le culte administratif confucéiste) et le Très Haut, Dieu, judéo-chrétien ou musulman et ce syncrétisme est ici nettement monothéiste. N'a-t-il pas les mêmes trois assesseurs que Ngoc-Hoang, l'Empereur de Jade du Très Haut Palais ? Ne dit-il pas « Je suis bien Jéhovah... le vrai père de Jésus-Christ » (*La constitution religieuse du caodaïsme*, p. 14). Simplement ce dieu unique a des côtés amusants : « Réponse de Dieu (en riant) : c'était une erreur de ma part... » (*Constitution religieuse du caodaïsme*, p. 35). Voilà qui est moins conforme à l'Infinité et à l'Inerrance du simple Dieu de la Théodicée ! Il faut se souvenir de l'inaptitude de certains esprits de civilisation sinoïde à concevoir la transcendance... La religion unique ou Grande Voie de Dai-Dao a en effet eu jusqu'à maintenant cinq branches selon les us des principales « races » (*sic*).

— *Nhon dao* : doctrine des sages, religion des hommes ou branche de Confucius (Ngoc) ; comprenant les théories de Socrate, Esope, Platon, Confucius, Mencius, frères Trinh, etc., qui englobent les belles mœurs et coutumes des dynasties

Han et Tân et la belle littérature de la dynastie Duong depuis l'antiquité de la Chine ; cette branche est symbolisée par la couleur rouge (*Constitution religieuse du caodaïsme*, p. 172, discours du Ho-Phap-Pham Cong-Tac).

— *Than Dao* : religion des génies, qui comprend les mythologies chinoises, grecques et égyptiennes.

— *Thanh-Dao ou religion des Saints,* qui comprend le christianisme (*sic*), le catholicisme, le protestantisme, le mahométanisme (p. 173). « Jésus-Christ, pour la Rédemption de l'humanité, a glorifié la Passion. Enfin, les saints et les sages pour guider l'humanité ont enduré la souffrance » (p. 169). « L'enseignement de Moïse c'est le bouton ; celui du Christ, la fleur, celui de Cao-Dai le fruit » (p. 13, préface de Cao-Tiep-Dac, seigneur zodiacal — *resic*).

— *Tien-Dao,* la religion des esprits ou « Doctrine des Séraphins », qui comprend le taoïsme, les théories de Yang-Tchou et de Meléti, les exorcismes, l'idolâtrie (*sic*) et les sciences occultes (p. 173, toujours discours de Pham-Cong-Tac). « Laotseu par amour de l'humanité a triomphé de la mort et de la souffrance » (*Id.*, p. 169).

— *Phat-Dao,* « la doctrine des bouddhas, qui comprend le brahmanisme, le védisme, le bouddhisme, la philosophie de Pythagore » (p. 173). Çakya-Muni par amour de l'humanité a trouvé le chemin de la Délivrance (p. 169).

On reconnaît des traces, comme le chimiste voit des corps par leurs raies dans le spectre, des traces de Flammarion et on ne sait trop quel mau-

vais manuel d'histoire des religions sur un fond de catéchisme subjectif (Tac avait été baptisé). On comprend que les catholiques de ce pays appellent cela une salade. « Nous sommes actuellement dans le Cycle d'airain » (préface Cao-Tiep-Dao, p. 16), déjà « engagés dans le chemin de la souffrance » (*Id.*), « ce monde est... dans les ténèbres ; l'ère de destruction approche » (*id.*, p. 11), mais la synthèse de la religion unique primordiale réalisera la paix universelle, épargnera disette et paupérisme causés par le lucre capitaliste, disait Le-Van-Trung (Chochod, p. 396). Il y a sur cette route vers la fraternité universelle trois cycles, celui de la Création et de l'Innocence (Mantatare, Tao-Hao et Thinh-Duc) ; celui du Progrès et de la lutte destructrice (Tan-Hoà) ; celui de la conservation et reproduction ou rénovation (Bao-Ton, Tai-Tao, Qui-co) (p. 39). La première amnistie de Dieu est celle d'un Bouddha original perdu dans la nuit des temps (thème de la Révélation primitive et du Bouddha passé), puis il y eut celle de Çakya-Muni (ou Jésus-Christ, cela peut dépendre de l'interlocuteur), et en 1926 commence la troisième Tam-Ky Pho-Do (« trois — époque — jeûne — délivrer » ou troisième époque du jeûne qui délivre, troisième « amnistie »). Cette « délivrance » n'est pas le salut chrétien mais a plutôt une consonance bouddhique car l'âme est soumise à la réincarnation et à la culpabilité posthume selon le Karma traditionnel du Samsara. Il y a d'ailleurs 36 cieux, 3.000 mondes, 67 planètes et 10 tribunaux de l'Enfer (p. 36) et un Conseil des dieux (p. 37) et viendra un roi de justice qui rétablira l'âge d'or disparu, le sempiternel Minh-Vuong des

lendemains qui chantent. Ajoutons avec le Ho-Phap que le caodaïsme, comme toutes les religions, a son exotérisme et son ésotérisme. Or l'exotérisme ne réalise pas les trois dixièmes de son programme et l'ésotérisme, personne ne le comprend (p. 176). Cette fois voilà qui est clair! Résumons enfin le symbole de l'œil, « moteur du cœur et maître souverain de la perception visuelle », symbole de Dieu et de la conscience — ô Caïn de Hugo; cachet qui scelle l'investiture des élus, souvent enfermé dans un triangle rayonnant sur les nuages (judéo-catholique et franc-maçon) au-dessus de l'étoile, de la lune, du soleil (In et Yang, p. 101). Nous rencontrons en effet incontestablement la franc-maçonnerie, soit copie, soit influence, soit opportunisme pour être soutenu par l'administration dans les premières années entre les deux guerres. Exemples : l'appel au positivisme et à la prière comtiste (p. 20) : « Voici des signes fraternels et circulaires » (p. 24). « Rien ne peut être plus simple que l'Unité : du point, du triangle et du cercle » (p. 186), sous la plume de Tran-Quang-Vinh. Et l'esprit de libéralisme qui fait qu'on ne déserte jamais, qu'on accepte et qu'on attend la conversion universelle. Tout cela va assez bien avec Camille Flammarion et Victor Hugo...

La morale caodaïste enseigne l'amour universel envers les hommes, envers les animaux, les végétaux même qui, candidats à l'animalité, ne doivent pas être mutilés inutilement. Le corps sacerdotal est végétarien, ce qui n'est que recommandé aux fidèles (6, 8 ou 10 jours par mois). On proscrit la cupidité, la luxure, la bonne chère, les

péchés de parole, toute jouissance matérielle étant nuage qui passe, « notre corps n'est que poussière » (p. 16), mais il faut désirer le ravissement de la béatitude, ce qui nous éloigne du pur bouddhisme extincteur de tout désir (tout le reste en était issu). Les offrandes aux ancêtres doivent être réduites au rang d'un symbole, seul l'Etre suprême mérite adoration et le respect des morts ne doit pas masquer que les familles se groupent en familles générales, en familles de peuples et en famille universelle. A 0 heure, 6 heures, 12 heures, 18 heures le culte privé consiste en prières et offrandes (fruits, fleurs, thé, riz, eau, alcool, bâtonnets d'encens), sur l'autel domestique; le calendrier des fêtes liturgiques mélange Noël et Illumination de Bouddha. (Trad. d'après Chochod (p. 397) d'une prière d'offrande de fleurs : « Voici des fleurs qui, de leur nature, présentent les cinq couleurs. Nous inclinons la tête et nous demandons à Cao-Dai la permission de les lui offrir selon les rites et avec un profond respect. Et nous remercions Cao-Dai de ce que son cœur, ému de compassion, garde le souvenir des hommes et parce que dans son aménité secourable, il vient au secours de l'univers en s'éloignant du séjour des Immortels »). Comme en toute religion sinoïde, la morale, c'est-à-dire le côté commercial pratique, est beaucoup plus pure, simple et claire, que le ramassis métaphysique. Mais ce qui est le plus particulier à la secte et somme toute très nouveau dans cette partie du monde, c'est la hiérarchie décrite avec plus de minutie dans la précision des titres et uniformes que de clarté sur les fonctions. Le manuel *Constitution*

religieuse du caodaïsme a 52 pages (quatre discours ou préfaces séparés) consacrées, — un peu — à la doctrine, et 140 aux attributions, pouvoirs et degrés dont 26 aux uniformes ; la transcendance en effet est le cadet de leurs soucis ! Deux catégories : simples adhérents Ha-Thua, et ceux qui abandonnent le siècle et se vouent à l'apostolat Thuong-Thua classés en trois corps : Cuu Trung-Dai (temples des neuf degrés de la hiérarchie épiscopale) au corps exécutif créé par le Giao-Tong (pape) Le-Van-Trung «désincarné » en 1934 et non remplacé, calqué sur l'Eglise catholique (cardinaux, archevêques, évêques, prêtres, élèves) et sur un Etat avec neuf viên ou ministères. Cette hiérarchie fondamentale est même basée sur des administrateurs de village ; elle date de la grande fête du 14 novembre 1926, de la création du sacerdoce. Tac, vers la crise de 1932, inventa le corps législatif ou pouvoir mystique Hiêp-Thien-Dai, temple de l'alliance divine entre Dieu et l'humanité ; le chef du pouvoir spirituel, le Hô-Phap (gardien de la loi) était Tac lui-même qui, au concile de 1935 (conseil populaire et conseil sacerdotal), s'est fait délivrer aussi le pouvoir temporel. Les difficultés matérielles de la secte le menèrent à créer enfin le corps de charité, « co-quan phuoc-thiên », sur une échelle semblable ; les équivalences de grade sont soigneusement mentionnées entre les trois corps ; un ordre féminin parvient au grade de cardinale, mais la papauté est réservée au collège masculin.

On a pu parler d'ambitions groupées sur un fond taoïste (animisme, magie, spiritisme) à articulations bouddhiques et réminiscences chrétien-

nes. Quel avenir prédire à Cao-Dai ? Malgré sa velléité de religion universelle et son correspondant à Paris, c'est une secte confinée dans un secteur. Pas sectaire ? Cela tient à la légèreté de sa « théologie ». On n'y croit guère qu'aux génies et à la participation universelle. Sa hiérarchie, ses allures « modernes », ses appuis la rendront plus lente que les Hoà-Hào à rentrer dans le fonds vietnamien latent, taoïsme animiste bouddhisant, et elle y laissera quelques traces de son originalité, comme le noi-dào a laissé une fête et un nouveau génie.

La stabilité de conscience des catholiques vietnamiens, dont près d'un million a abandonné le village ancestral pour sa foi, forme avec cela un heureux contraste et quel qu'ait été le rôle militaire particulier des U.M.D.C.[5] du colonel Leroy, au recrutement non strictement confessionnel d'ailleurs, il ne peut être question de les traiter de secte pas plus que les musulmans malais, afgans, chams ou malabars du Sud Viet-Nam, ni les Cambodgiens, vrais bouddhistes, pas plus qu'aucun membre authentique d'une grande religion. L'indécision naturelle de l'âme vietnamienne liée à la sous-alimentation et à l'usure nerveuse du climat fait place de nos jours à une énergie manifeste. Le destin (Sô) a tourné et le Viet-Nam abandonne l'ancien idéal du mandarin émacié à la voix fluette et aux gestes lents qui ne vivait que par l'intelligence des yeux (Durand, article cité, conclusion) et opte pour l'action.

5. U.M.D.C. = Unité Mobile de Défense des Chrétientés.

Certains avaient rêvé d'une sorte de fédération des sectes, vers une Église patriotique : fonder l'union sur la désunion. Non, il n'y a pas de belle fée qui d'un coup de baguette magique refera la gerbe des lauriers coupés. Mais déjà les sectes, dont nos bras découragés ont jonché le sol du delta, fanent et du fond du peuple au sol fertile jaillit une nouvelle tige verdoyante. Il lui faudra les huit mètres de long du riz flottant pour vivre et respirer au-dessus de l'inondation, pour passer l'ère des catastrophes... Plaise à Dieu qu'elle fleurisse et qu'il en croisse tout un arbre de Jessé tressé en échelle de Jacob, et que de toutes façons son Nom soit béni.

Orientations bibliographiques

G. Coulet : *Les Sociétés secrètes en terre d'Annam,* Saigon, 1926.

Éducation, 2e année, janvier 1949, n° 14 (article de l'ex-président Nguyen-Van-Tam sur Cao-Dai et Hoà-Hào).

Climats, nos de fin 1949.

Bulletin de la Société des Études Indochinoises, XVIIe année, 1952.

M. Durand : *Quelques éléments de l'univers moral des Vietnamiens,* in *Bulletin Soc. Étud. Indoch.,* nouvelle série, t. 27, n. 4, 4e trim. 1952, pp. 389-402. Précis et solide.

L. Chochod : *Occultisme et magies en Extrême-Orient.* Payot 1949.

Ho-Phap : *La constitution religieuse du Caodaïsme,* éd. Dervy 1953. Sorte de catéchisme officiel tristement amusant. Des photos en tenue de cérémonie de nombreux dignitaires, à remarquer surtout Le-Van-Trung, Cholonais gras avec des idées derrière ses grosses lunettes.

A. M. Savani : *Visages et Images du sud Viet-Nam,* Imprimerie d'Outre-Mer, Saigon, 1955. (IV, « Des féodalités... et autres groupements armés », pp. 69-105).

Église et chrétienté

La presse et les revues catholiques dans la République fédérale

Le 25 avril 1945 paraissait, sur petit format, la dernière édition du *Völkischer Beobachter*. Avec elle, la presse dirigée, tout entière entre les mains d'un parti et d'un appareil étatique tels que l'Histoire n'en avait pas encore connus, sombrait dans la catastrophe. Elle était née en 1933 et devait, avec l'effondrement du pays et du régime, disparaître complètement du marché. (Du moins pendant quelques années. Aujourd'hui, elle renaît de ses cendres encore chaudes, redevient agressive, retrouve un public. On ne peut plus la passer sous silence; aussi bien lui consacrerons-nous un prochain article.)

Onze années se sont écoulées depuis les premières heures de la tragédie allemande. Il y a aujourd'hui dans la République fédérale 1.400 journaux. Ce chiffre correspond à peu près à celui de 1937; à cette époque, il y avait en Allemagne 1.306 journaux. En 1932, par con-

tre, le lecteur allemand avait le choix entre 4.700 journaux.

La presse allemande actuelle, née des conséquences de la guerre, a passé par deux étapes. La première fut déterminée par l'occupation alliée. De 1945 à 1949, tous les journaux allemands étaient soumis à l'obtention d'une licence. Ils furent au nombre de 169, et constituèrent ce que l'on a appelé la presse sous licence. La seconde étape marque l'indépendance retrouvée de l'Allemagne, indépendance économique d'abord, puis politique. Des journaux de tendance virent le jour dès 1949. Leur répartition aujourd'hui est la suivante (pour la République fédérale et Berlin-Ouest) :

Quotidiens	Nombre	Tirage
Principales éditions	680	10.124.088 exemplaires
Éditions complémentaires ...	723	4.413.064 —
Total	1.403	14.537.152 —

Il y a donc actuellement en Allemagne pour un journal 3,2 lecteurs. En 1932, un journal comptait 2,6 lecteurs.

Le journal d'affaires, dont le type était avant la guerre le *General-Anzeiger,* réapparaît et a retrouvé une clientèle solide. Mais, si avant 1933 la presse allemande pouvait à juste titre s'enorgueillir de feuilles aussi célèbres que la *Frankfurter Zeitung,* le *Hamburger Fremdenblatt,* la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, le *Berliner Tageblatt*, il n'en va plus de même aujourd'hui. Tout au plus, peut-on citer pour l'Allemagne du sud la *Süddeutsche Zeitung*, pour l'Allemagne du Nord *Die Welt* et, rayonnant sur tout le pays, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* et la *Deutsche Zeitung und Wirtschaftszeitung.*

Sur les 1.403 journaux existant dans la République fédérale, 141 (soit 10 %) sont des journaux édités par des partis, 149 (soit 10,6 %) ont une tendance fondamentale, chrétienne, libérale, socialiste, 899 (soit 64,1 %) se déclarent indépendants, 214 (soit 14,3 %) ne se définissent ni par rapport à un parti ni par rapport à une tendance particulière.

La répartition de la presse allemande selon ces tendances les plus diverses est la suivante :

TENDANCES	NOMBRE DE JOURNAUX	POURCENTAGE SUR L'ENSEMBLE	TIRAGE EN 1.000 EXEMPLAIRES
Chrétiens-démocrates	70	4,9	613
Socialistes	50	3,5	582
Libéraux	1	0,1	?
Communistes (avant l'interdiction du parti)	20	1,4	82
Bourgeois, libéraux	35	2,5	552
Chrétiens	92	6,5	1.009
Catholiques	*16*	*1,2*	*284*
Journaux locaux	192	13,7	853
« Au-dessus des partis »	178	12,7	2.339
Indépendants	367	26,2	3.951
Apolitiques	22	1,5	234
Divers	2	0,2	
Sans tendances définies.	214	15,3	819

Le tirage global de ces quotidiens atteint 16 millions d'exemplaires. La vente de ces journaux s'effectue essentiellement par abonnements (85 % environ de l'édition). La vente à la criée ou dans les kiosques n'atteint que 6,7 % de l'édition.

Cette presse a un tirage relativement faible. 41,7 % des journaux allemands ont un tirage de 5.000 exem-

plaires, 28,4 % un tirage entre 5.000 et 10.000 exemplaires, 25,6 % un tirage inférieur à 50.000 exemplaires, 4,3 % un tirage supérieur à 50.000 exemplaires, 1,5 % (soit environ 20 journaux) un tirage supérieur à 100.000 exemplaires.

Il ressort de ces statistiques que le petit journal avec un tirage de quelques milliers d'exemplaires est le type de la presse allemande actuelle (à l'exception de la *Bild-Zeitung*, vendue 10 francs et qui tire à 1.500.000 exemplaires). Un peu plus de la moitié de ces journaux paraissent dans des villes de 50.000 habitants, un quart dans des localités de plus de 50.000 habitants, un peu plus d'un dixième dans des gros bourgs.

La presse catholique

Sur 1.403 journaux paraissant en Allemagne occidentale, la presse catholique dispose de 70 journaux influencés par le parti chrétien-démocrate et de 16 journaux affichant cette confession. Leur tirage global atteint environ un million d'exemplaires. A cette presse quotidienne, il faut ajouter la presse hebdomadaire, les mensuels et les feuilles diocésaines.

Avant 1933, on peut dire que la presse catholique était pratiquement entre les mains du parti du Centre (*Zentrum*). Aujourd'hui elle est politiquement indépendante, « au-dessus des partis » (mais elle ne cache pas ses sympathies pour la politique du chancelier Adenauer et de la C.D.U.).

Bismarck est indirectement le fondateur de la presse catholique allemande, pratiquement inexistante avant le *Kulturkampf*. Un publiciste allemand écrivait en 1881

qu'une religieuse pratiquant la charité avait une influence plus grande que dix journalistes. Pour lutter contre le *Kulturkampf,* les catholiques s'organisèrent et fondèrent des journaux. Le Pape Pie IX, lui-même, déclarera à des pèlerins allemands : « Autrefois, il y avait en Allemagne à peine quatre feuilles catholiques. Depuis que le fouet s'est abattu sur vous, vous en avez des centaines. Ainsi les coups reçus ont-ils servi à quelque chose. » Et Pie X déclarait à son tour à des représentants de l'Église allemande : « C'est en vain que vous bâtirez des églises, que vous entretiendrez des missions, que vous fonderez des écoles. Toutes ces bonnes œuvres seront détruites si vous ne savez en même temps utiliser l'arme défensive et offensive qu'est la presse chrétienne. » Aussi bien la presse catholique allemande prend-elle rapidement de l'importance comme en témoigne le tableau suivant :

Année	Nombre de journaux	Tirage
1851	53	?
1861	74	?
1871	126	322.000
1881	221	626.000
1890	288	804.900
1903	378	1.654.000
1912	446	2.624.900

L'arrivée au pouvoir des nazis va mettre obstacle au développement de la presse allemande, malgré le Concordat. On comptait en 1935, 420 revues catholiques avec un tirage de 11,5 millions d'exemplaires. De 1933 à 1935, leur tirage avait augmenté de près de 2 millions. Vers la même époque paraissaient plus de 90 feuilles diocésaines, dont le tirage global atteignait 1,5 million

d'exemplaires. Mais, tour à tour, les journaux, les revues, les feuilles diocésaines sont interdits par les nazis, passent dans la clandestinité ou se sabordent. Leurs directeurs et rédacteurs sont envoyés dans les camps de concentration ou obligés de s'exiler. La guerre met pratiquement fin à l'existence de la presse catholique allemande, du moins à celle qui refuse de pactiser ou de se compromettre avec le régime national-socialiste.

La presse catholique allemande renaîtra de ses cendres dès 1945. Mais le parti du Centre ne réussira pas à reconquérir les positions perdues en 1933. Les catholiques allemands recréeront une presse non affiliée à un parti, mais soutenant largement la politique des chrétiens-démocrates du chancelier Adenauer. Dix ans après la capitulation, les 22 diocèses allemands publient à nouveau 25 feuilles diocésaines, dont le tirage global atteint 2,5 millions d'exemplaires. Dix d'entre elles ont plus de 100.000 abonnés chacune. (Celle du diocèse de Cologne tire à 230.000 exemplaires, celle du diocèse de Münster à 220.000 exemplaires). Leur périodicité est hebdomadaire. Elles sont complétées par des revues spécialisées destinées au clergé (*Klerusblätter*) et d'organes de mouvements catholiques divers (revues de théologie, de pastorale, de musique sacrée, de liturgie, etc...). La nomenclature de tous ces périodiques serait fastidieuse et trop longue. Nous nous contenterons de signaler les hebdomadaires et les mensuels catholiques les plus importants.

a) *Les hebdomadaires.*

Les hebdomadaires catholiques sont actuellement au nombre d'une dizaine. Leur format et leur présentation

sont celles du quotidien, mais ils accordent au texte davantage d'importance qu'à l'image et préfèrent le commentaire à l'information. Ce sont : le *Rheinischer Merkur* (qui paraît à Cologne depuis 1946, tirage 70.000 exemplaires), proche des milieux chrétiens-démocrates, européen, parfois considéré comme l'organe du cardinal Frings et de la Chancellerie... — *Echo der Zeit* (qui paraît à Recklinghausen depuis 1948, tirage 30.000 exemplaires), suit les directives des évêchés de Münster et de Paderborn. — L'*Allgemeine Sonntagszeitung* (qui paraît à Würzburg, tirage 30.000 exemplaires), est né de la fusion de *Michael* et de *Die Wacht* et a connu des fortunes diverses. Ce journal qui devait correspondre au *Témoignage chrétien* a énormément déçu depuis quelques années. — *Gong* (qui paraît à Nuremberg depuis 1948, tirage 295.000 exemplaires), illustré d'informations sur les programmes de la radio et de la télévision. — *Filmdienst* (qui paraît à Düsseldorf depuis 1947, tirage 15.000 exemplaires), revue de fiches cinématographiques. — *Neue Bildpost* (qui paraît en Westphalie depuis 1955, tirage 62.000 exemplaires). Sa présentation est du genre « du sang à la une ». — *Mann in der Zeit* (qui paraît à Augsbourg depuis 1948, tirage 471.000 exemplaires), est l'organe officiel des mouvements d'action de la Ligue catholique pour les hommes, il est fortement conservateur. — *Frau und Mutter* (qui paraît à Dusseldorf depuis 1948, après avoir été interdit en 1936, tirage 576.000 exemplaires), est l'organe des mouvements d'action de la Ligue catholique pour les femmes. — *Der Feuerreiter* (qui paraît à Cologne depuis 1948, après avoir été interdit en 1941, tirage 281.000 exemplaires) est une revue illustrée de large information.

b) *Les mensuels.*

Les mensuels catholiques sont actuellement au nombre d'une dizaine, tout comme les hebdomadaires. Leur rôle et leur influence sont limités à une clientèle devenue rare en Allemagne, ou que les circonstances ont appauvri. A l'exception du *Katholischer Digest* dont le tirage est de 60.000 exemplaires et qui correspond à peu près quant à sa présentation et à son contenu à *Ecclésia*. — Parmi les revues les plus importantes signalons *Hochland* qui est éditée par le Kösel Verlag à Munich. Elle fut fondée en 1901, interdite en 1941 et reparaît depuis 1946. Son tirage est de 13.000 exemplaires. Elle est considérée comme la revue catholique allemande la plus importante. Ses tendances sont assez conservatrices. — *Stimmen der Zeit,* fondée en 1871, reparaît depuis 1941. C'est une revue de la Compagnie de Jésus. Son tirage est de 11.000 exemplaires. Elle étudie essentiellement les questions d'ordre religieux et culturel. — *Herder-Korrespondenz,* est éditée par la grande maison catholique Herder à Fribourg-en-Brisgau. Son tirage est de 11.000 exemplaires. Revue d'information générale sur tous les problèmes religieux. — Les *Frankfurter Hefte*, paraissent à Francfort depuis 1946. Leurs directeurs sont les écrivains et publicistes Eugen Kogon et Walter Dirks. Leur tirage approche les 10.000 exemplaires. On considère cette revue comme l'organe de la gauche catholique et du socialisme chrétien. — *Wort und Wahrheit*, revue également éditée par le Herder-Verlag depuis 1946, tirage 5.000 exemplaires. Est assez proche dans sa présentation et dans son contenu de *Hochland*. — *Dokumente,* paraît à Cologne depuis 1955, mais existe depuis 1945. Elle est donc l'une des premiè-

res revues allemandes de l'après-guerre. Son rôle d'information et de documentation, comme le veut son titre, a été considérable au lendemain de la guerre. C'est grâce à elle que les grands mouvements de la pensée religieuse française ont pu pénétrer en Allemagne. Elle a aujourd'hui élargi son champ d'information, l'étendant à tous les domaines (politique, économique, social et culturel) et à tous les pays d'Europe. — *Die neue Ordnung,* paraît à Paderborn depuis 1946. Revue des Dominicains de Walberberg, dont on connaît le rayonnement. Leurs travaux en matière de réforme sociale ont fait date, au lendemain de la réforme monétaire. — *Werkhefte katholischer Laien.* Cette revue paraît à Munich depuis 1947. Franchement opposée à la politique de la C.D.U., elle est ouverte à toutes les formes modernes de l'apostolat et en particulier à celles qui viennent de France.

René Wintzen.

LÉON BLOY, de *JEAN STEINMANN*. [Paris], Éditions du Cerf, 1956, in-8, 461 pp.

Le livre de l'abbé Steinmann est une vie de Léon Bloy l'auteur le déclare dès l'entrée, en même temps qu'il indique la direction spéciale donnée à son travail. Deux buts en effet sont poursuivis. L'un est avoué : à côté de l'œuvre de Joseph Bollery, *Essai de biographie de Léon Bloy*, œuvre d'érudition en trois volumes, il s'agit « de situer Bloy au milieu de ses amis et de ses contemporains, de faire revivre son temps, d'utiliser les œuvres de l'écrivain et l'immense correspondance déjà publiée ». L'autre reste implicite : l'abbé Steinmann veut garder un certain recul par rapport à Léon Bloy, ne pas fermer les yeux sur « ses défauts, ses injustices, ses haines et ses violences » que le biographe juge graves, si graves que, déclare-t-il, ils « m'eussent de son vivant très probablement éloigné de lui ».

Dans le sens de la première direction, l'abbé Steinmann a écrit une vie de Léon Bloy extrêmement intéressante. Elle est racontée, détail par détail, sans unité organique. Le lecteur est d'abord séduit par le caractère parcellaire du récit. Un fait minime succède à un autre fait non moins minime, mais, à travers des événements négligeables, un milieu se dessine, une personnalité se définit. On a l'impression d'être devant un étalage de documents que l'auteur livre en tranches quasi égales, et sans que leur portée soit valorisée ou dépréciée. Chemin faisant, quelques rencontres inopinées arrêtent l'attention : on se prend alors à réfléchir sur leur signification que l'auteur se garde bien d'indiquer, si peu que ce soit, dans sa hâte de passer à d'autres faits qu'il livre aussi bruts, et aussi peu significatifs. Mais, dans ce chantier de matériaux, le lecteur se plaît à butiner, à se poser des questions d'une portée plus générale. Par exemple, il se demande pourquoi et comment Léon Bloy se situe à la rencontre de courants d'idées qui, logiquement, sont destinés à ne jamais se rencontrer : Bloy est à la fois un chrétien qui attend la manifestation terrestre du Royaume et cependant il sait très bien que le Royaume est, et ne peut être, que spirituel; parfait intégriste en ce qui concerne l'Écriture sainte, il a un sens et du péché et du Corps mystique qui, en précurseur de la spiritualité du XX^e^ siècle, l'incite à chercher le Dieu vivant au fond des

ténèbres du désespoir. Ce même sens, qui le fait vivre « *en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde* », ne l'empêche nullement de brandir les foudres de l'Inquisition, de jeter quasi à l'aveuglette anathèmes et excommunications aux protestants, aux francs-maçons, aux bourgeois, aux évêques et même à Léon XIII. L'abbé Steinmann ne s'arrête pas. S'il juge parfois, c'est seulement détail par détail. Il ne se livre à aucune confrontation un peu profonde. Il écrit une biographie, en d'autres termes raconte l'histoire d'une vie. Que cette histoire soulève des problèmes importants, l'abbé Steinmann en conviendrait sans doute, mais les poser, et encore plus essayer d'y apporter une solution, n'est pas de son ressort.

Aussi, le récit, dans sa volonté implacable d'objectivité, majore-t-il des faits insignifiants pour l'unique raison qu'ils se déploient dans le temps et l'espace, et peuvent donc se raconter de l'extérieur. En revanche des événements d'une importance extrême sont passés sous silence; c'est que ceux-ci sont de nature spirituelle et entrent plus malaisément dans une histoire. Le lecteur le moins averti s'en aperçoit. Très vite, il est las des interminables détails donnés avec complaisance sur Barbey d'Aurevilly. Ces détails ne sont pas dépourvus de pittoresque, mais quelle est leur portée pour la signification de la vie et de l'œuvre de Léon Bloy? Ils ne contribuent même pas à faire revivre et à définir le milieu franchement réactionnaire dans lequel s'est produite la conversion de Léon Bloy. Par contre, on chercherait en vain une explication, ou une tentative d'explication, sur la situation existentielle de Bloy, lorsque, en 1880, il ne peut plus prier et persévère cependant dans la prière, au moment où Anne-Marie Roulé, son ancienne maîtresse, est sur le point de sombrer dans une crise de folie mystique. Cependant ce moment sombre, ce tunnel du désespoir, est d'une importance extrême, comme l'est, d'ailleurs, le tempérament sensuel, et même franchement porté à la luxure de Bloy dont l'abbé Steinmann se contente de condamner de haut les excès, sans voir qu'ils sont le terrain, fangeux bien sûr, et nauséabond autant qu'on voudra, mais le terrain précis, celui-là, et non un autre, en bref le terrain providentiel, sur lequel se développe le message original de Léon Bloy.

Qui parle de message, toujours, plus ou moins, parle de mystique, c'est-à-dire de quelque chose de profond, intimement mêlé à la vie, inséparable de la vie, qu'on ne peut juger du dehors : il faut, au contraire, le faire sien de quelque manière, si l'on veut en dessiner les contours ou en inventorier les richesses, sans risquer de le trahir lamentablement. Or, c'est sur ce point précis qu'éclatent les limites de la biographie écrite par l'abbé Steinmann. L'auteur tient loin de lui la vie de Bloy, C'est qu'il est très résolu à la juger, à la juger selon les critères qui lui sont personnels, et même, faisant un pas de plus, à démythifier Bloy si l'on peut dire. Sans doute, dans la première démarche, l'abbé Steinmann ne fait qu'user du droit le plus strict de n'importe quel critique. Quant à la seconde démarche, l'entreprise de démythification, elle n'est pas inutile, il faut l'avouer, à une époque où les esprits, dans leur soif du sacré, ne tendraient que trop à majorer n'importe quelle démarche sous le pavillon devenu sacro-saint de « mystique ». Le *Léon Bloy* de l'abbé Steinmann, on ne peut le nier, balaie certaines légendes, met au point certaines admirations délirantes, montre les faiblesses et les petits côtés de l'homme que fut Bloy. En ce sens, c'est une œuvre *salubre*; elle rappelle, parfois étrangement, les travaux d'Etiemble qui instaurent une hygiène des lettres ou ramènent à leur juste mesure les exagérations et sottises diverses qui ont tissé le mythe Rimbaud.

Mais, peut-être, est-ce le propre des mystiques spécifiquement chrétiennes de ne pas se laisser entamer par ces procédés, qu'il faut bien appeler procédés de nettoyage. Elles ont le secret pour assimiler leurs propres déchets, leurs faiblesses, leurs limites et jusqu'aux préjugés d'une époque ou d'un milieu déterminés. Elles recréent l'unité de l'homme au delà de ce qui est trop humain, bien que cet humain ne soit pas détruit dans la synthèse nouvelle où événements, personnes et valeurs acquièrent une dimension surnaturelle. En ce cas, si la première tâche du critique reste la distinction du vrai et du faux, du toc et du solide, du superficiel et du profond, un second travail doit immédiatement doubler le premier, et il est beaucoup plus important : il s'agit, par une participation quasi existentielle, de retrouver le sens général de la mystique à étudier, celui qui explique, si l'on

peut expliquer en ces matières, les aspects particuliers de la doctrine, le point précis d'où ces aspects rayonnent.

Ce second travail, l'abbé Steinmann ne le fait pas pour Léon Bloy. Il ne montre pas comment les pires sottises, aveuglements, préjugés, parti-pris, et même les erreurs volontaires et délibérées, se rattachent à l'angle sous lequel Bloy voit le monde. Cet angle, on le sait, c'est celui de la Passion du Christ continuée dans et par les malheurs, dans et par les péchés des hommes : le Christ est en agonie : il faut hâter la Fin des Temps, la Consommation où la Rédemption portera, enfin, ses fruits au grand jour : il faut pleurer, crier, puisque l'heure présente est celle de la déréliction et du désespoir, en attendant la venue du Saint-Esprit qui inaugurera le triomphe du Royaume de Dieu. Bloy, en somme, vit intensément la doctrine du Corps mystique, l'identification du Christ et de l'humanité.

L'abbé Steinmann, à aucun moment, ne s'arrête à cet arrière-fond sur lequel se détachent les différentes idées ou démarches de Bloy. Il préfère présenter ces idées, ces démarches isolées les unes des autres, sans aucun lien qui expliquerait et leur divergence et leur exagération parfois scandaleuse. Il en fait des espèces de cellules cancéreuses dont la multiplication engendre des monstruosités. Or, rien n'est plus éloigné de la réalité. L'abbé Steinmann, en coupant de leurs racines vivantes les pensées ou sentiments de Bloy, s'acculе à les priver de leur portée véritable. C'est ainsi que dans la conclusion de l'ouvrage, il ne peut dire avec netteté si Bloy est un chrétien du Moyen-Age, ou, au contraire, un homme qui a compris et vécu ce que pouvait être le christianisme à l'époque de la « mort de Dieu ». La signification générale de l'ouvrage semble aller dans le premier sens. Mais l'abbé Steinmann sait vaguement qu'il y a là une erreur. Il essaie de se corriger : la France chrétienne du XX^e^ siècle est la France de Bloy, affirme-t-il, une France aux antipodes de celle de Voltaire, « grave au contraire, passionnée, sérieuse, avide de sainteté et de certitude ». C'est très vrai : ce n'est pas suffisant. En vain, on attend le saut décisif, celui qui montrerait en Bloy un chrétien dont l'espérance prend racine dans la déréliction et le désespoir.

Marie-Josèphe Rustan.

Travail et politique

Notre dernière chance

Ce n'est pas se détourner de la tragique situation e
Algérie, au Moyen-Orient et en Hongrie que d
signaler le livre publié cette année par Léon Noël sou
le titre *Notre dernière chance*[1]. Est-il besoin de ra
peler les événements qui viennent de nous contraind
à prendre ce titre comme un suprême avertissement
Quelque divers que soient les jugements que nous po
tions, dans notre pays encore libre, sur la politique
gouvernement en Afrique du Nord et sur l'interventi
franco-britannique au canal de Suez, il est au moi
deux faits qui ont, en cette première quinzaine de n
vembre, rallié la majorité de l'opinion française : 1°
peuple hongrois s'est soulevé contre la tyrannie rus
en champion et en martyr de la liberté ; 2° l'O.N.
a deux poids et deux mesures, selon qu'il s'agit
sauver la Hongrie du génocide ou d'empêcher l'impé
lisme soviétique de s'étendre au Moyen-Orient. S
avoir une mentalité obsidionale, comment ne pas co
tater que l'Occident européen est encerclé de Budap
à la Méditerranée ? Nous savions bien que l'Occid
européen n'était plus le centre de gravité politique
monde. Mais il garde assez de richesses pour être

1. *Notre dernière Chance*, par Léon Noël, chez Gedalge, 195

objet de ruées, plus terribles et plus insidieuses qu'à l'époque de Mathias Corvin.

Ne désespérons pas de l'aide éventuelle de l'O.N.U., mais commençons par nous aider nous-mêmes. Cela ne signifie pas que nous devions nous réfugier dans un nationalisme dérisoire, qui ne serait qu'une résignation à la médiocrité et une forme d'égoïsme rodomont. Prenons au contraire conscience de nous-mêmes, de notre état, de nos limites, afin de nous réformer et d'agir. Dans cet esprit lisons Léon Noël.

Il fait le procès de notre régime, qui ne fonctionne plus, de l'aveu même de ses représentants. Notre auteur ne cède pas à la nostalgie de « la belle époque ». Citant le P. Teilhard de Chardin : « Il faut maintenant nous rendre à l'évidence que l'humanité vient d'entrer dans ce qui est probablement la plus grande période de transformation qu'elle ait connue », il constate que notre régime ne correspond plus aux nécessités nationales et internationales.

Analysant la législature de 1951 à 1955 qu'il considère comme une faillite dont les conséquences pèsent sur nous en 1956, Léon Noël se livre à la critique du travail parlementaire : 1.041 séances, 3.376 scrutins, 4.071 questions écrites et 908 questions « orales », 1.549 demandes d'interpellation — n'est-ce pas du travail ? Pour quels résultats ? L'Assemblée Nationale n'a pu dégager aucune majorité cohérente, la France n'a pu avoir qu'une cascade de ministères de coalition. Léon Noël en rejette la faute sur le système de représentation proportionnelle et sur l'immoral apparentement qui a présidé aux élections de 1951.

Tiré de la pressante actualité qui nous étreint, un exemple très concret nous administre la preuve que notre

régime politique manque à sa mission et n'est pas à la mesure de notre temps : 80 % de notre ravitaillement en pétrole provenaient du Moyen-Orient, la motorisation de notre armée, de notre agriculture, de nos transports et toutes les industries connexes à cette motorisation, dépendaient de l'Arabie pétrolière. Qu'avons-nous fait pour changer cela, depuis dix ans ? D'autre part, les conditions économiques d'une politique de progrès social en Algérie sont peut-être subordonnées à la prospection du sous-sol saharien que nous avons longtemps négligée. On saisit là sur le vif l'inadaptation du régime politique français aux grandes entreprises de prévision qui sont liées aux problèmes majeurs du destin national.

Qui nous gouverne ? — demande Léon Noël. Les partis, et aussi ces groupes qu'on appelle pudiquement les « groupes de pression ». Si l'Arabie du pétrole a ses « royalties », les groupes de pression de la République française n'auraient-ils pas quelque chose qui ressemble à des « royalties » ? Faut-il résumer le procédé des « royalties » ? La compagnie pétrolière s'engage à remettre la moitié de ses bénéfices (qui vont de 30 à 40 % du prix de vente) à l'Etat arabe où sont situés les puits. Il serait indiscret de suivre l'emploi de ces royalties. Telles procurent à certain Etat du Moyen-Orient 60 milliards sur lesquels on prélève 20 milliards pour la famille du souverain — c'est la part du lion — et il ne reste guère que 500 millions au budget de l'Agriculture. (L'Etat en question brille à l'O.N.U., il y est évidemment anticolonialiste, il se fâcherait si on lui démontrait qu'il courbe son peuple sous le pire des colonialismes, le colonialisme des compagnies à charte.) Il est de mauvais esprits pour penser que nos groupes de pression tendent à se comporter

comme des compagnies à charte — compagnie des bouilleurs de cru, compagnie de betteraviers, de routiers — et qu'ils disposeraient de royalties en faveur de quiconque s'inféode à leurs intérêts. Léon Noël conte à ce sujet des traits édifiants.

Dans l'Etat en ruines, subsiste-t-il une intègre administration ? Paradoxalement oui. Léon Noël a été au Conseil d'Etat et dans de hautes préfectures avant d'être ambassadeur. Il parle des fonctionnaires en connaissance de cause. Il évoque ceux qui suivirent le général de Gaulle, et dont les partis « craignaient la concurrence possible sur le marché des ministres ». Il se borne à indiquer, par une simple allusion, ces hommes qui « avaient mis leur fierté à ne servir que l'Etat, et que l'appel du libérateur n'avait décidés à se mêler aux luttes politiques que parce qu'il leur avait demandé leur concours en dehors et au-dessus des partis ».

Que faire ? Parmi les réformes que Léon Noël recommande : réforme électorale, réforme du législatif et de l'exécutif, et avant tout réforme constitutionnelle, il en est une sur laquelle il insiste : *interdiction de cumuler un portefeuille et un mandat parlementaire*. Cela suffirait-il ? On pourrait toujours essayer.

La partie du livre qui prête le plus à la critique touche aux rapports entre le Capital et le Travail. C'était également le point faible, à mon avis, dans la doctrine du Rassemblement du Peuple français, cette formation inspirée par le général de Gaulle et en laquelle Léon Noël a placé des espoirs qu'il ne dissimule pas. Les intentions généreuses en ce qui concerne l'association Capital-Travail ne sont pas suspectes quand elles sont exprimées par de Gaulle et par Léon Noël, mais elles n'ont pas encore, à ma connaissance, donné lieu à

un programme précis de nature à susciter l'adhésion de la classe ouvrière et l'enthousiasme de la jeunesse.

Dans la gravité des heures que nous vivons, le livre de Léon Noël provoque d'utiles discussions et il est salutaire. Nourri de témoignages et d'idées, il n'est pas pessimiste. Vous n'y trouverez aucune mise en scène personnelle, aucune enflure, mais la probité d'un grand commis qui à elle seule est déjà un réconfort, et la sagacité d'un écrivain politique qui, elle aussi, nous délivre du doute et nous invite à l'action. Léon Noël n'ignore pas que la France métropolitaine d'aujourd'hui compte sur 42 millions d'habitants, 8.500.000 écoliers et étudiants (proportion plus satisfaisante que celle qui permit à un député sur quatre d'avoir été ou d'être ministre) et c'est en songeant à ne pas gâcher cette jeunesse qu'il conclut : « Les Français sont maîtres de leur destin, mais selon toute probabilité pour peu de temps encore. Bientôt, s'ils n'y prennent garde, il sera trop tard et ils n'éviteront plus le sort funeste auquel aucun Etat, de même qu'aucune civilisation, fût-elle la plus florissante et la plus noble, ne peut se flatter d'échapper à jamais. »

Notre dernière chance! A nous de la mériter, en la cherchant au-dedans de nous.

En septembre dernier, des danseurs hongrois défilaient à Gevrey-Chambertin devant la maison d'un historien que Léon Noël a connu : Gaston Roupnel. Je les revois, jeunes filles et jeunes gens dans leur costume magyar, qui jetait ses coloris sur les rues jaseuses et vineuses du petit bourg au grand cru. Où sont-ils maintenant, sur quelles barricades sont-ils tombés pour notre commune liberté, pour notre dernière chance ? Il est temps!

ROBERT DELAVIGNETTE.

Le totalitarisme soviétique face à la Révolution

La révolution hongroise marque une étape nouvelle de la grande révolution qui couve dans le bloc soviétique. Cette fois-ci les événements parlaient un langage assez clair pour être entendu sur les rives de la Seine, mais il suffit de lire ce qui s'écrit dans les journaux[1] ou ce qui se dit dans les meetings pour s'apercevoir que ce langage n'est pas encore tout à fait compris. On réagit par l'indignation morale qui cache mal l'indigence de pensée, on essaie d'exploiter électoralement le sang des victimes de Hongrie tout en organisant une sorte d'enterrement gigantesque avec discours funèbres, couronnes mortuaires et l'extravagante liturgie laïque aux monuments aux morts.

1. Il y a quelques exceptions qu'il faut signaler : les articles de Manès Sperber et de François Bondy dans *Demain*, de Charles Ronsac dans *Franc-Tireur*, les discours d'André Philip. Il faut d'ailleurs signaler une évolution remarquable dans l'opinion française. Au mois de juillet, le parti socialiste hésita beaucoup avant d'organiser un meeting. On craignait que personne ne vienne. Le 13 novembre, à l'appel de David Rousset, 15.000 personnes remplissaient le Vel' d'Hiv'. Et il n'y eut pas un seul interrupteur stalinien dans cette foule où la jeunesse dominait.

Dans la période qui va du procès de Poznan à la crise polonaise et à la révolution hongroise, les concepts opérationnels de la presse française se bornaient essentiellement à distinguer les *mous* des *durs* et à réduire de la sorte le conflit à un schéma manichéen. Malheureusement, cette manière de voir masquait la réalité au lieu de la révéler. Il est sans doute regrettable que la réalité politique, sociale et économique ne se laisse plus réduire aux dimensions d'une tragédie de Racine et que le talent littéraire ne suffise pas pour entreprendre les travaux d'approche pénibles et souvent décevants qui seuls permettent de rendre compte de cette réalité dans une certaine mesure. Il est curieux de voir que si le marxisme prophétique et religieux a fortement imprégné l'intelligence française depuis quinze ou vingt ans, la méthode phénoménologique de Marx, sa description des situations économiques et politiques n'a pas eu une influence notable. Des équipes d'avant-garde comme celles des *Temps modernes*, de *L'Express*, de *France-Observateur* ou certains collaborateurs d'*Esprit* n'ont cessé d'avoir en face des réalités nouvelles du monde soviétique de bien faibles réactions intellectuelles. Ils n'ont pas seulement fait confiance à un Isaac Deutscher par exemple, mais ils ont accepté certains mythes, voire certains slogans de propagande (pays de justice sociale et de progrès, provisoirement privé de liberté ; le prolétariat est au pouvoir ; le sens de l'histoire ; la coexistence ; la déstalinisation ; etc.) qui rendaient d'avance toute analyse impossible. A droite, nous avons eu un phénomène parallèle : une indignation morale tenait lieu d'effort critique. La condamnation sentimentale de la droite suffisait à la gauche comme justification de sa propre position.

Il n'est d'ailleurs pas certain que la situation actuelle, où la crise du Proche-Orient masque celle du régime soviétique, permette aux intellectuels français de changer de méthode, et leurs lecteurs se contenteront peut-être encore pendant un certain temps de vivre d'options affectives. La secte temporelle qu'est le parti communiste ne semble pas plus touchée par la crise actuelle qu'elle n'a été atteinte hier par la « déstalinisation ». Ses milliers de fonctionnaires permanents[2], qui assument face aux militants une fonction pseudo-sacerdotale, tiennent les cellules bien en main. Et les militants, avec une mentalité infantile, s'accrochent au principe d'infaillibilité avec le courage du désespoir. Leur situation ne deviendrait difficile qu'à partir du moment où on ne leur dirait plus *ce qu'il faut penser*. Les attaques de la droite les obligent à serrer les rangs[3].

Ce qui précède paraît à première vue sans rapports avec la crise soviétique. Et cependant ces brèves remarques expliquent l'absence de la France dans l'évolution révolutionnaire qui se manifeste dans les colonies soviétiques de l'Europe centrale et en Union soviétique. Or, cette absence est grave pour deux raisons. Premièrement parce que la France reste une référence, un exemple pour les pays d'Europe centrale rejetés en plein XIX^e^ siècle par le colonialisme soviétique. Et deuxièmement parce que les problèmes qui se posent à ces pays en 1956 ne peuvent quand même pas être affrontés avec les instruments conceptuels valables il y a un siècle.

2. Leur nombre est d'environ 10.000; leur traitement mensuel de 40.000 francs.

3. La mise à sac du siège du Comité central du Parti communiste a été qualifiée par l'*Humanité* d'agression fasciste. C'est une erreur d'optique. Il n'y avait pas seulement des paras rue de Châteaudun, mais aussi des étudiants socialistes et des ouvriers.

On attend donc des intellectuels français une contribution effective à la solution des questions actuelles. Des écrivains, des médecins, des professeurs polonais ont eu récemment la possibilité de se plaindre de ce qu'ils appellent eux-mêmes *une étrange et inexplicable stérilité qui les condamne à une terrible solitude dans leurs propres recherches.*

Des grèves insurrectionnelles a la Révolution

Quand on examine le déroulement des grèves insurrectionnelles du 17 juin 1953 à Berlin-Est, de juillet-août 1953 dans les camps polaires de l'U.R.S.S., du 28 juin 1956 à Poznan et enfin la révolution hongroise qui a duré du 24 octobre au 17 novembre 1956, on s'aperçoit que ces mouvements de masse ont suivi les mêmes phases. A l'origine, il y a un conflit d'ordre syndical ou politique et ceux qui ont des revendications à présenter cherchent un interlocuteur valable. Cette première phase où l'on cherche à qui parler se heurte à l'instrument de répression et de terreur du régime — la police de sécurité ou, à son défaut, aux chars soviétiques. A partir de ce moment commence la deuxième phase qui transforme la manifestation en émeute parce que la foule est spontanément solidaire et se mobilise immédiatement pour soutenir les revendications primitives auxquelles viennent s'ajouter d'autres revendications.

A Berlin-Est et à Poznan, l'émeute fut noyée dans le sang. Elle n'atteint pas comme à Vorkouta et à Budapest la phase de l'organisation révolutionnaire en vue de la lutte pour imposer, par la violence si c'est nécessaire, les revendications.

Avant d'examiner de plus près les causes et le pro-

essus d'évolution de ces mouvements révolutionnaires, il aut se demander s'ils sont effectivement liés au phénonène de déstalinisation et si, sous la terreur de Staline, ls n'auraient pas pu se produire. Le fait est qu'avant 953, l'Union soviétique n'a connu que des révoltes aysannes ou la guerre de partisans ukrainiens et polonais de 1945 à 1950. C'est que sous la terreur staliienne, l'opposition a été obligée de prendre d'autres ormes. Ainsi les présidents des kolkhozes n'étaient pas apables de s'opposer de 1946 à 1950 à la « redistribuion spontanée » des terres. Pour les combattre, Staline ccepta le plan qui rendit Khrouchtchev célèbre, celui les *agrovilles,* d'ailleurs jamais construites. Mais les olkhozes furent « rassemblés » de telle manière que des olidarités familiales dans un travail d'équipe ne pouaient plus s'établir. Sur le front ouvrier, les sabotages, es grèves perlées prenaient une telle extension que taline décida d'y répliquer par une vague de terreur ationaliste et antisémite dont le premier acte fut le complot des assassins en blouse blanche » du 13 janier 1953. Sans en avoir la preuve formelle, on peut résumer que les victimes désignées s'entendirent pour iquider Staline. Sa mort les laissa d'ailleurs assez déemparées. Pour la première fois on a pu mesurer clairenent l'importance de l'opposition révolutionnaire en J.R.S.S. et de ces différents courants. Les successeurs le Staline mirent rapidement fin à la russification à outrance des peuples non russes, ils promirent la sécurité ersonnelle à la classe des *natchalniki,* amnistièrent un ertain nombre de concentrationnaires, promirent un niveau de vie plus élevé aux ouvriers et firent des conessions notables aux kolkhoziens.

Cette pression révolutionnaire qui s'exerce contre le

régime en U.R.S.S. ne doit jamais être perdue de vue. C'est elle qui conditionne les explosions révolutionnaires dans les colonies soviétiques en Europe centrale. Peut-être Staline par une « purge » du type de celle de 1936 aurait-il pu prolonger un temps la suprématie absolue du parti. Personnellement, j'en doute. En U.R.S.S., le parti est profondément compromis aux yeux des masses et la structure économique du pays aurait été gravement affaiblie par une extension du système concentrationnaire. Il s'ensuit que tout est lié, que la déstalinisation ne s'explique pas par un accès de générosité de Malenkov, ni le discours de Khrouchtchev par une brusque soif de vérité. A l'origine sont les revendications révolutionnaires des ouvriers, des paysans et de la *natchalstvo,* c'est-à-dire de la classe dirigeante dans son ensemble, y compris le corps des officiers et les intellectuels privilégiés.

Aux capitulations du parti soviétique sur le plan intérieur font écho les grèves insurrectionnelles de la révolution hongroise. C'est que les sujets du Kremlin en Allemagne, en Pologne et en Hongrie sentent très nettement la faiblesse des colonisateurs et de leurs instruments nationaux.

C'est un fait d'expérience qui se laisse difficilement expliquer, mais qui sera confirmé par tous ceux qui ont vécu dans l'ambiance soviétique. Je me souviens moi-même comment, un jour, au camp 1022 à Makeevka, j'ai pu organiser la grève de l'équipe de jour du puits 9. Le trust Kaganovitch nous devait nos salaires depuis une semaine. Nous n'avions plus de quoi payer notre nourriture et l'on nous demandait d'aller travailler. C'est une situation qui se produisait assez régulièrement en raison d'un invraisemblable désordre à la comptabilité

où l'argent n'arrivait pas à temps. A l'appel pour le travail, le jour où notre équipe avait décidé de faire grève, je disais à l'officier : « Lénine a dit : qui travaille mange. Or, nous travaillons et ne mangeons pas. Donc, nous n'irons plus travailler aussi longtemps que nos salaires ne nous seront pas payés. »

Cette histoire aurait dû nous valoir, selon la norme habituelle, vingt-cinq ans de travaux forcés en Sibérie. En fait, l'officier fit cause commune avec nous et accepta d'accompagner une délégation qui alla protester à la direction des mines. J'appris plus tard que les officiers n'avaient pas non plus reçu leur traitement de la part du trust et que nos intérêts étaient liés.

C'est un exemple en apparence insignifiant, mais il faut insister sur le fait que sous un régime de pression policière constante, le comportement psychologique des hommes subit certaines transformations. Ainsi, on constate que les opprimés tendent à faire un seul bloc, à réagir collectivement de manière automatique, sans aucune communication préalable. Les problèmes, les difficultés, les souffrances sont les mêmes pour tous et la manière de répondre également. Jeanne Hersch a très bien décrit ce phénomène au procès de Poznan dans son reportage publié par *Franc-Tireur*. Elle voit dans la haine de l'occupant et de ses instruments, le ciment qui soude les hommes les uns aux autres et provoque chez tous les mêmes réflexes. A vrai dire, je parlerais plutôt d'un sentiment général qui imprègne toute l'existence et où la haine joue un grand rôle, mais pas le plus important. On ne peut pas haïr à chaque instant de sa vie, mais on peut adopter une attitude constante de défense et de lutte, attitude sans laquelle la vie ne serait même plus possible. Il faut chaque jour saboter, voler,

porter un coup quelconque à l'ennemi ou simplement dans des jurons le vouer à tous les diables. Or, il arrive que dans cette lutte constante on s'aperçoive brusquement que l'adversaire peut être attaqué ouvertement parce qu'il a fait une faute manifeste. C'est ainsi que naquit l'insurrection de Berlin sur un chantier de la Stalinallee. Un délégué syndical, avec la morgue qui caractérise ce genre de fonctionnaire à l'Est, essayait de justifier un relèvement de la norme qui entraînait automatiquement une réduction de salaire. L'un des ouvriers lui répliqua vertement. Ses camarades le soutinrent. Le fonctionnaire, capable de répéter des slogans, était incapable de répondre à une question et refusa d'enregistrer la protestation de l'équipe. Là-dessus celle-ci arrêta le travail, jeta ses outils et s'en alla chercher un interlocuteur valable, c'est-à-dire le premier ministre Grotewohl. Il ne fallut pas une minute de discussion. L'équipe était unanime. Son départ du chantier déclencha le réflexe de grève sur tous les autres chantiers et au bout de quelques minutes plusieurs centaines de gars du bâtiment s'en allaient vers le palais du gouvernement suivis d'une foule qui grossissait à vue d'œil.

A ce moment la police aurait pu intervenir et tout arrêter. Mais en voyant la manifestation, les policiers se contentaient de la saluer et de régler la circulation. A aucun moment l'idée ne leur serait venue qu'une manifestation « illégale » puisse avoir lieu puisque tout était toujours commandé par le sommet. La surprise était totale.

A Poznan, on retrouve les mêmes éléments. Mécontentement ouvrier à cause d'une réduction de salaire, envoi d'une délégation à Varsovie pour chercher à qui parler. La délégation revient les mains vides. Il n'y a

pas d'interlocuteur. La grève est déclarée, elle se généralise, aboutit à une manifestation. La police de sécurité tire. La manifestation se transforme en émeute. Les soldats font cause commune avec les grévistes qui deviennent de la sorte des insurgés. La prison est prise d'assaut, la tour de brouillage des radios étrangères est détruite. Tous ces mouvements sont spontanés. Toute organisation préalable est exclue et d'abord parce qu'elle ne pourrait pas passer inaperçue aux yeux de la police toute-puissante et omniprésente.

Voilà pourquoi il est faux de parler de complot étranger, d'influence étrangère, etc. Le contexte du monde soviétique est si différent du nôtre que même les postes de radio étrangers ne présentent pas un moyen de communication en raison du fait que tout accent de propagande est proprement insupportable à l'homme opprimé. La seule radio que l'on puisse écouter et je le sais d'expérience, c'est la radio anglaise qui dans la présentation de ses nouvelles use de l'*understatement*. Si les Américains croient que *Radio Free Europe* ou la *Voix de l'Amérique* ont eu la moindre influence sur le déclenchement des événements en Pologne ou en Hongrie [4], ils se trompent lourdement. Ce qui frappe douloureusement celui qui dans le monde soviétique écoute les postes émetteurs occidentaux, c'est de constater à quel point il est seul et incompris, de sorte qu'il ne peut compter que sur ses propres forces. Certes, il y a des

4. Pendant la seconde phase de la Révolution hongroise, où la grève insurrectionnelle était combattue par 2.000 chars soviétiques, les combattants de la liberté paraissent avoir fait fond sur les déclarations d'Europe libre qui étaient en complète contradiction avec le *neutralisme* américain. Ce mensonge est tragiquement coupable. Washington aurait dû clairement signifier aux Hongrois qu'il les laissait tomber. Leur lutte n'eût été que plus violente.

exceptions à cette règle générale. Le comité de grève de Berlin-Est avait envoyé des délégués au poste de radio de Berlin-Ouest. Ce comité s'était constitué spontanément lors de la manifestation devant le palais du gouvernement parce que, pour répliquer au discours d'un ministre, des hommes s'étaient en cet instant-là découvert une vocation de porte-parole de leurs camarades. Or, le directeur américain du poste émetteur, d'accord avec le général commandant les troupes américaines en Allemagne qui lui-même avait interrogé Washington, refusa de prêter le micro. Il alla plus loin. Sur l'ordre de son gouvernement, il interdit à ses collaborateurs de prononcer les mots *grève générale*. Washington craignait qu'une grève générale en Allemagne de l'Est provoquât l'invasion de l'Occident par les chars soviétiques.

Cette erreur profonde, née d'une coupable ignorance, empêcha la classe ouvrière allemande de passer à l'offensive au moment même où le gouvernement soviétique était occupé à « liquider » Beria. Les chars de la garnison de Moscou occupaient les points stratégiques de la capitale russe ce jour-là.

Mais il suffit que la radio de Berlin-Ouest diffuse le reportage des événements de Berlin-Est pour que le réflexe joue et que des grèves insurrectionnelles éclatent dans toute la zone soviétique. Et spontanément, dans chaque ville, on enregistre à peu près les mêmes phénomènes : la prison, les locaux de l'association Allemagne-U.R.S.S., du parti, sont pris d'assaut.

La cristallisation des revendications suit partout la même courbe : les ouvriers de la Stalinallee voulaient d'abord obtenir l'abolition des normes et le maintien des anciens salaires. Mais déjà le troisième orateur impro-

visé demande *la démission du gouvernement, des élections libres* et *la réunification.* La manifestation agit comme un révélateur photographique. Les revendications essentielles apparaissent tout de suite en toute clarté. Il y a toujours des hommes qui tout à coup disent tout haut ce que tous sentent obscurément. La formulation de revendications va de pair avec la fraternisation. A Berlin des policiers populaires jetèrent leur uniforme, des membres du parti leur insigne. A Poznan, à Budapest, c'est la troupe, appelée à l'aide par la police, qui arme les manifestants.

La révolution hongroise

Ce processus proprement révolutionnaire se retrouve dans le contexte hongrois. Le régime a signifié sur le plan économique la misère la plus forte que le pays ait connu depuis l'invasion des Turcs, il y a cinq siècles. Face à cette misère, le luxe provoquant de la classe privilégiée, séparée du peuple par un véritable abîme au point que des fils de fer barbelés et des sentinelles, arme au bras, protègent les villas des bonzes à Buda[5].

Le traité de Trianon avait signifié pour ce peuple un choc traumatique. *Nem, nem, soha!* (non, non, jamais!) fut le slogan inscrit partout de 1920 à 1945. Aussi, à l'inverse de la Roumanie, qui procéda à un renversement des alliances, les troupes hongroises retardèrent pendant de longues semaines l'avance de l'armée soviétique à travers leur pays. Le nouveau

5. Il faut remarquer en passant que nul voyageur progressiste n'a été capable de voir ces choses.

régime fut impitoyable pour les fascistes, les croix fléchées, dont bien peu survécurent. La noblesse, la bourgeoisie furent liquidées en grande partie. En 1950, Budapest fut « nettoyé », c'est-à-dire tous les éléments suspects furent obligés de quitter la ville. Après avoir organisé la comédie des gouvernements de coalition et la fusion forcée avec la social-démocratie, le régime installa la terreur policière la plus stalinienne. En vérité, il ne s'appuya que sur une police secrète d'une rare cruauté et sur les blindés soviétiques. Pour subsister face à un peuple unanimement hostile, Rakosi appliqua la méthode de la purge continue. Dans les postes-clés, il y avait des Russes portant des noms hongrois. L'accès aux études supérieures était strictement interdit aux fils et aux filles des ci-devant bourgeois. Avoir eu un grand-père artisan était une tare aussi grande que d'avoir une goutte de sang juif sous Hitler en Allemagne. Les mêmes principes furent appliqués à l'armée, contrôlée par des policiers et des techniciens soviétiques.

La situation était cependant éminemment explosive. Tito le savait et c'est à cette fin qu'il préconisa à Moscou un changement et le départ de Rakosi. Mais il est coupable d'avoir accepté de blanchir ce pur tchékiste que fut Geroe, incapable de concevoir le régime sur une autre base que celle de ses policiers et des permanents du parti. (En ce qui concerne les permanents, il se trompait d'ailleurs car nombre d'entre eux se mirent à la tête de la lutte.) Geroe fit une faute après l'autre. Quand il organisa les funérailles nationales pour les martyrs du parti, il s'attendit à une manifestation restreinte. Or, toute la jeunesse y participa. Les trois cent mille Budapestois et leur haine inspirèrent une telle peur

à la police de sécurité qu'elle s'attendait selon un témoin « à ce que cela éclate ce jour-là! ». En effet, ce jour-là, les Budapestois s'étaient recensés. Les communistes conscients savaient qu'il fallait faire vite pour réformer le régime afin qu'il puisse se survivre. L'exemple de Gomulka était un stimulant. Et c'est probablement en pensant à lui que dans la soirée du 22 octobre, un colonel, membre éminent du parti, instructeur militaire à l'Ecole polytechnique, réunit les polytechniciens, tous internes, à l'école même et leur proposa de manifester le lendemain leur sympathie à la Pologne devant la statue de Joseph Bem, le général polonais qui avait commandé les révolutionnaires hongrois en 1848.

La réunion des polytechniciens se prolongea jusqu'à une heure de la nuit. On assista au processus de la *révélation des revendications*. Très modestes au début, il y eut à la fin six revendications de base : 1° Réunion d'un congrès du parti en vue d'élire un nouveau comité central. 2° Nagy, premier ministre. 3° Amitié avec l'U.R.S.S. sur une base nouvelle. 4° Retrait des troupes soviétiques de Hongrie. 5° Elections libres. 6° Autonomie et liberté pour les universités. A cela s'ajoutaient des revendications surtout économiques. Pendant la nuit, on imprima à l'école un tract destiné à la manifestation du lendemain. Celle-ci commença à midi. Environ quinze cents étudiants y participèrent. Les élèves-officiers de l'Académie militaire allaient se joindre aux polytechniciens. Leurs uniformes firent une grande impression sur les Budapestois qui, d'abord spectateurs, prirent part de plus en plus nombreux à la manifestation. Les étudiants en médecine, en droit, l'école d'agriculture et même des délégations des usines des environs de Buda participèrent également à la manifestation. C'est le

colonel de l'Ecole polytechnique qui présidait. Il était entouré par d'autres professeurs et par des délégués des étudiants. Pour commencer, il déclara que le ministère de l'Intérieur ayant refusé l'autorisation de manifester, il fallait d'abord la lui redemander. Un groupe, composé de professeurs, d'étudiants et d'ouvriers, alla au ministère de l'Intérieur la chercher. Au bout d'une demi-heure, il revint sans l'avoir obtenue. Mais le vice-ministre de l'Intérieur l'accompagna et s'adressa à la foule. Un témoin raconte qu'il dit *des mots, vides comme d'habitude*. . . .

Dans de telles circonstances, la foule ne supporte pas le mensonge. Elle siffla, hua l'orateur. Un vote intervint. On décida de manifester de toute façon vers trois heures le long des quais du Danube.

A partir de ce moment, la manifestation échappa aux organisateurs. Un autre témoin déclare : « Je suis sûr qu'ils désiraient nous voir manifester pour des réformes du régime et non pour son abolition. A partir du moment où nous mettions le régime lui-même en question, on nous traita de contre-révolutionnaires. Mais le mouvement qui avait commencé ne s'arrêta plus. »

Le nom d'Imre Nagy devint le cri de ralliement. Et les manifestants allèrent à sa recherche. Il apparut au bout d'un temps sur les marches du Parlement, mais n'adressa que des exhortations au calme à cette foule en pleine effervescence. Les manifestants étaient déçus. Certains s'expliquaient la réserve de Nagy par le fait qu'il n'était qu'un simple particulier et qu'il craignait de prendre ouvertement position.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, les revendications des étudiants furent acceptées par l'ensemble des manifestants qui, dans un suprême besoin

de communiquer, allaient à Radio-Budapest[6]. Là, ils furent reçus par la police de sécurité A.V.O., la tchéka hongroise. La densité de la foule, son ardeur ne put être calmée ni par des bombes lacrymogènes, ni par la tentative de la rejeter à la baïonnette.

Vers vingt heures les policiers prirent peur et tiraient au hasard dans la foule compacte. Des hommes et des femmes tombaient, mais le bloc des manifestants ne se disloqua pas. Ils passèrent à la contre-offensive grâce aux carabines dont disposaient les membres des unités sportives de la *Fédération communiste des volontaires pour la Défense*. Puis arrivèrent des soldats appelés pour dégager les policiers. Leurs officiers hésitaient un temps. Il s'agissait d'une unité d'élite — des communistes à toute épreuve. Les manifestants les entourent, tendent les mains. Et les soldats passent leurs armes. Puis fraternisent.

Ce qui avait commencé sous la forme d'une manifestation d'étudiants se transforma en quelques heures en insurrection. Exactement comme à Poznan.

Le lendemain, mercredi 24 octobre, les usines de la capitale passèrent spontanément à la grève insurrectionnelle. Pas de mot d'ordre, pas d'organisation. Une nouvelle avait suffi. Partout, ce sont les jeunes qui prennent la tête. Les vieux suivent.

A onze heures du matin, le mercredi 24, la station de radio est conquise. Dans la lutte, elle est malheureusement détruite.

Parallèlement, des conseils d'ouvriers et de soldats (les soviets de 1905) naissent un peu partout au cours

6. Entre temps, Geroe avait à la radio traité les manifestants de *canailles contrerévolutionnaires*. C'est aussi pour réfuter cette accusation que les étudiants voulaient diffuser « leur programme ».

de cette journée de mercredi et c'est l'annonce par la radio gouvernementale de « troubles » qui donne le signal à la province.

Jeudi, les chars soviétiques entrent à Budapest. La lutte commence et s'organise à partir des hommes qui prennent des initiatives, donnent des ordres. Dans les conseils et surtout dans le conseil central de la Révolution, les ouvriers et les soldats remplacent peu à peu les professeurs et les étudiants.

Dès le samedi 27, il existe un pouvoir révolutionnaire qui poursuit la lutte contre l'armée soviétique à Budapest et contre la police de sécurité dans tout le pays.

Au moment où Imre Nagy prend le pouvoir, il ne saisit en fait qu'une ombre. Un peuple unanime est maître de la rue. En bon marxiste, mais freiné par la crainte de Geroe d'abord, de l'occupant soviétique ensuite, Nagy ne se résout que peu à peu à se rapprocher du pouvoir populaire. S'il avait pu le faire dès jeudi, il aurait pu affronter les Soviétiques à partir d'une situation de force. Mais il n'était pas à même de comprendre tout de suite la portée du pouvoir populaire qui venait de naître. A vrai dire, Nagy n'a jamais eu l'initiative des opérations, il a suivi le mouvement. Lui aussi était coupé du peuple, bien qu'il n'habitât pas une villa à Buda. Au moment où finalement il accepta de se solidariser avec la situation réelle, les concepts communistes étaient dépassés. Mais ici quelques remarques s'imposent.

Il semble bien que la force irrésistible autant que spontanée de la Révolution populaire ne s'explique pas seulement par la haine, mais par l'intense désir d'affirmer la vérité, alors que pendant longtemps toute vérité

tait dangereuse au point qu'il fallait y renoncer si l'on enait à sa vie. Il s'ensuit un sentiment de frustration ui prend des proportions que nous ne soupçonnons pas.

Sans doute, la manifestation de la vérité ne disparaît jamais tout à fait. Elle se manifeste par un geste, n regard, un sourire, un certain accent. Et c'est la écessité de communiquer sur un plan autre que celui u langage qui crée peut-être cette unité indissoluble es opprimés, leur communion constante. Voilà mieux ue le ciment de la haine, un lien vivant qui ne soude as seulement les individus les uns aux autres dans un hénomène de masse, mais les unit dans une communauté qui reste organiquement vivante de sorte que des roupes séparés agissent d'emblée dans le même sens, nimés par le même esprit, les mêmes aspirations. L'ordre, la direction deviennent inutiles.

La propagande mensongère a privé les mots de leur ens et contribué à une détérioration du langage dont on eut difficilement se faire une idée quand on n'a pas écu du dedans ce processus. Cela commence dès l'école rimaire. Le catéchisme exigeait que les enfants apprennent par exemple que Staline, qui sait tout, voit tout, tc., est le plus grand et le seul ami du peuple hongrois. Que grâce à lui la Hongrie est un pays engagé sur a voie du communisme qui signifie justice sociale, proès constant et bonheur. On sait à quel point ces menonges étaient efficaces à Paris. Mais à Budapest, à Bucarest, à Varsovie, à Moscou, ils ont eu pour conséquence le priver les mots de leur sens. Pour les intellectuels du cercle Petoefi, il existait encore une possibilité toute théorique, il est vrai, de sauver l'idée du socialisme. Mais pour les jeunes ouvriers qui avaient subi les innombrables séances de catéchisme, le décalage entre la

réalité et la théorie était insupportable. Et ils ne pouvaient pas inventer des projets politiques. Ils partaient de leurs besoins et avaient à peu près comme but la situation qui existe en Autriche. Personne ne prétendait que la justice, le progrès, le bonheur régnaient en Autriche, mais tout le monde en Hongrie savait que les Autrichiens avaient obtenu le départ des Soviétiques, qu'ils étaient bien habillés, bien nourris et se déplaçaient librement. Des dizaines de milliers d'Autrichiens étaient venus depuis un an en Hongrie en voiture, en moto, en vélomoteur. Et en Autriche les catholiques et les socialistes se partageaient le pouvoir depuis onze ans. Faisons comme eux! se disait-on.

M. Sartre peut encore écrire que l'U.R.S.S. a réalisé le socialisme en un seul pays, M. Sartre est philosophe et touriste, il ignore tout de la réalité économique et n'a jamais tenté de la déchiffrer. Un tel essai le rendrait un peu plus humble et il cesserait d'agiter comme un mouchoir le mythe du socialisme soviétique. L'idéologie ici camoufle d'autant plus la réalité que l'on a effectivement essayé d'inscrire dans la réalité une conception pseudo-religieuse de l'économie. L'établissement d'une industrie lourde a permis de créer une industrie d'armement aux dépens du niveau de vie de la population et au prix de la contrainte concentrationnaire. Une maigre couche de dirigeants en profite, elle se maintient grâce à la police. Si l'on peut appeler cette situation *socialisme,* il faut reconnaître que pour Sartre aussi le sens des mots importe peu. Somme toute, l'U.R.S.S. a créé une industrie de guerre et elle a exploité d'une façon inimaginable ses colonies d'Europe centrale. Économiquement, c'est un échec[7]. Ce qui est

7. On ne saurait mieux décrire la misère économique dans les

grave en l'occurrence, c'est que l'incapacité du système à résoudre ses contradictions intérieures le poussera à chercher très vite une autre guerre de Corée. La situation du régime est aujourd'hui pire que celle du tzarisme en 1905. Il est menacé à l'intérieur par une opposition révolutionnaire grandissante. Sa tentative de la décourager en s'alliant aux Etats-Unis a échoué. Les voyages spectaculaires de Khrouchtchev n'avaient d'autre but que de désarmer l'opposition intérieure à laquelle on jetait également le cadavre de Staline en pâture. Une guerre localisée pourrait-elle être aujourd'hui contrôlée comme dans le cas de la Corée du Nord ? Ce *processus d'observation* a d'ailleurs commencé par l'intervention diplomatique de l'U.R.S.S. dans l'affaire de Suez. On sait avec quel succès.

La révolution hongroise aura des conséquences non seulement dans le monde des colonies soviétiques d'Europe centrale, mais en U.R.S.S. même. Le processus de maturation révolutionnaire dépendra dans une

républiques populaires qu'en soulignant le fait incroyable que le standard de vie, après neuf ans de planification soviétique est aujourd'hui plus bas qu'à la fin de la guerre en 1945 et 1946. Il faut admirer l'efficacité d'une propagande qui a su cacher cette situation à l'immense majorité de l'opinion française. Mais la toile de fond de tout ce qui est arrivé depuis quelque temps dans l'empire des Soviets s'explique aussi par l'immense déception que les peuples ont ressenti en voyant que l'édification du socialisme aboutissait au désordre économique et à la misère. « *Ça ne peut pas continuer ainsi* », cette constatation du cercle Petœfi a eu le plus vif écho dans les masses ouvrières hongroises. Au fond, c'était le mot d'ordre essentiel. Personne ne voyait le moyen de s'en sortir tant que le désordre et l'inefficacité, appelés *socialisme*, continuaient. N'importe quoi, sauf ce que nous avons vécu depuis dix ans. Voilà le sentiment qui explique la faveur populaire pour les partis d'hier, mais aussi la continuation d'une grève générale totale. Au sujet de l'échec économique de l'U.R.S.S., cf. mes articles dans *La Vie Intellectuelle* depuis le 1er avril 1953.

large mesure d'une politique claire de l'Occident qui doit s'allier aux forces qui s'apprêtent à prendre en U.R.S.S. la succession d'un régime condamné pour incapacité.

Il ne faut pas oublier que sur le plan politique, le gouvernement fantoche de Kadar, mis en place après l'attaque de Budapest par mille chars soviétiques le 4 novembre, a dû faire siennes les revendications imposées par la révolution, à l'exception, il est vrai, de la neutralité hongroise et des élections libres. C'est incontestablement une victoire. Mais si, malgré cela, Kadar est complètement isolé, c'est parce que rien de ce qu'il dira ne sera pris au sérieux aussi longtemps que les blindés soviétiques occupent le pays. Tout ce qu'il dira sera mensonge. Et s'il est prêt à réintroduire la croix de Lorraine de Kossuth Lajos et les anciens uniformes hongrois, cela signifie pour la révolution qu'elle devra se chercher d'autres symboles puisque ceux sous le signe desquels le peuple est mort serviront dorénavant à couvrir l'atroce travail des survivants de la police secrète. Il est vrai que celle-ci a été dissoute et qu'elle a été reconstituée sous le nom de *police démocratique*. Eh bien, le mot démocratique aura lui aussi perdu son sens. Cette manière de tuer les mots rend la lutte révolutionnaire compliquée. Ainsi quand les Soviétiques ont colonisé la Hongrie, le journal du parti reçut le titre de *Szabad Nép* (Peuple libre). Au moment où le peuple s'est réellement libéré, il a changé ce nom à la demande du conseil révolutionnaire en *Népszabadság* (Liberté du Peuple). On ne peut pas inventer un mot nouveau pour dire *liberté*. Alors, on change quelque chose à l'ordonnance des mots, au contexte. Cette lutte pour rendre aux mots leur sens a quelque chose de tragique. Et il faut dire que c'est sur ce plan précis que la faute des

intellectuels occidentaux, qui ont contribué à donner une consistance aux mensonges soviétiques, est beaucoup plus grave qu'il ne paraît encore aujourd'hui à Paris.

Chose digne de remarque, c'est dans les hymnes religieux que les insurgés de Poznan comme de Budapest ont trouvé les références essentielles, les mots qui dans ce seul contexte avaient pu préserver leur sens. Ainsi dans le monde soviétique, les chrétiens ont retrouvé pour la première fois depuis bien longtemps leur mission révolutionnaire. Et ces chrétiens étaient, à Poznan, les ouvriers de l'usine des locomotives et, à Budapest, les ouvriers des grands combinats industriels construits sur l'ordre de Moscou.

JEAN ROUNAULT.

P.-S. — Pourquoi la révolution en Hongrie et pas dans les autres républiques populaires? Beaucoup d'éléments entrent en jeu dont il faut citer au moins celui qui est constitué par la *situation de solitude* que les Magyars, peuple asiatique, ont toujours éprouvée au centre de l'Europe, entourés de Slaves, d'Allemands et de Roumains. Il est étrange de voir que les peuples de Bandoung n'ont pas manifesté leur solidarité à ces frères perdus en Europe, qu'ils ne se sont même pas aperçus qu'il s'agissait de frères.

Y a-t-il des risques d'un fascisme en France

Nous nous excuserons d'abord de ce titre. Le fascisme en tant que tel appartient au passé et, par conséquent, il ne peut appartenir à l'avenir. Par ailleurs l'étiquette de fascisme est une simplification abusive de type polémique, elle met dans le même sac et confond des phénomènes qui en réalité ont été aussi variés que le fascisme italien des premières années, le national-socialisme allemand, le fascisme italien de l'éphémère république italienne, et des phénomènes tout à fait différents tels que le régime de Vichy ou le franquisme espagnol. En somme, nous sommes forcé de retomber dans un péché dont nous avons déjà souvent accusé les autres : celui qui consiste à appeler du nom de « fascisme » bien des choses qui ne le méritent pas. Pourtant c'est le seul terme que nous ayons trouvé dans l'indigence de la langue politique pour désigner la possibilité d'une évolution vers un régime autoritaire de droite de base « petite bourgeoise » au sens strict du terme appuyé d'une crise de nationalisme sentimental et utilisant des méthodes policières, ce qui représente peut-être une définition commune à tous les États qui ont été désignés de ce nom. Un fascisme en ce sens a-t-il actuellement des chances dans notre pays? Si l'on nous demande une prophétie, nous n'en savons rien; si l'on veut bien se contenter d'une analyse nous pensons que ces chances, pour *la première fois,* existent et qu'elles sont très sérieusement méconnues par l'ensemble de l'opinion politique et notamment des partis

e gauche, peut-être parce qu'ils commirent l'erreur ue nous dénonçâmes ici autrefois, de crier trop tôt a fascisme devant de simples manifestations normales e partis parlementaires de droite. Ils crièrent « au »up » trop tôt, peut-être maintenant ne le voient-ils pas enir. Il nous semble que pour la première fois depuis ort longtemps, et en tout cas depuis la guerre, se trou- ent réalisées trois conditions favorables à l'évolution de otre pays dans ce sens.

D'abord des conditions *sociologiques*. Nous les avons nalysées autrefois à propos du succès poujadiste aux lections : l'existence d'une masse française dont le iveau de vie se place, non pas comme elle le dit au iveau du prolétariat, mais certainement à égalité avec es éléments les moins favorisés de la classe ouvrière ui travaille ; et cette masse, contrairement aux ana- yses des marxistes même modérés, est bien décidée à e pas laisser confondre son statut et son sort avec elui de la classe ouvrière. Pour des raisons d'ailleurs nultiples et qui varient certainement d'un cas à l'autre, ette clientèle se sent mentalement bourgeoise, hostile au node mental collectif de l'ouvrier des villes. Elle s'est etrouvée, peut-être transitoirement, dans le domaine oujadiste, mais constitue une clientèle qui n'a jamais essé d'être importante ; qui ne cesse de grandir et qui, eut-être, est en train dans certaines régions de France e découvrir sa force, de sentir qu'elle est aussi capable e faire reculer les pouvoirs publics que le syndicalisme uvrier, même avec ses méthodes d'inorganisation et en puant de sa localisation géographique.

La clientèle existe donc, mais la clientèle ne peut se nettre en marche que si des *conditions idéologiques* ont aussi remplies. Ces conditions idéologiques me araissent doublement remplies actuellement : positive- ent et négativement. Positivement il s'agit en effet 'une poussée de nationalisme sentimental à base de ustration ; cet état d'esprit existe incontestablement

dans notre pays, et peut-être est-il plus proche qu'on ne le croit de la frustration du sentiment national qu'a connue l'Allemagne de Weimar ou l'Italie prémussolinienne. Notre pays, écrasé en 1940, faussement vainqueur en 1945, n'a jamais voulu prendre conscience ni des limites de sa défaite, ni de celles de sa victoire. Il est passé de la délectation morose de sa défaite, qui ne fut pas seulement pétainiste, mais vraiment l'expression d'une opinion de la grande majorité des citoyens de l'époque, à une exaltation un peu hystérique de sa victoire, de la place qu'il gardait dans le monde, du rôle qu'il avait joué dans les résultats finaux de la guerre. Ces deux sentiments inexacts ont abouti à une surévaluation de sa place et de ses forces auxquelles tous les jours de cruels démentis viennent d'être apportés.

Sur la mappemonde que nous consultions étant enfant, certaines zones dans le monde étaient (plus ou moins justement) colorées aux mêmes couleurs que l'hexagone français. La tache colorée se rétrécit tous les jours. Je ne sais si ces cartes géographiques sont encore utilisées dans les écoles; même si elles ne le sont plus, elles existent encore dans l'inconscient collectif de la foule. Cette diminution, ce rétrécissement du champ d'action apparaît très exactement quoique confusément pour ce qu'il est d'ailleurs, pour une défaite; et vaguement remonte dans l'inconscient collectif le souvenir des jugements définitifs que les historiens républicains qui bercèrent notre jeunesse firent sur le roi Louis XV auquel on reprochait d'avoir perdu le premier empire français.

Ce nationalisme frustré, cette sensation de dépendance est certainement le ciment sentimental qui peut permettre les sursauts de type autoritaire de droite. Mais ces sursauts ne sont possibles que si en face il y a une absence complète d'idéologie qui puisse s'y opposer. Or, rarement on a vu plus clairement que c'était le cas. Certes, lorsque la Troisième République

mourut (mais elle mourut en partie de cela), il y avait déjà une crise de la pensée politique. Somme toute, plus personne n'était plus réellement républicain. A cette époque il y avait encore des socialistes et des communistes. Actuellement à la crise persistante de la pensée républicaine[1] qui ne s'est absolument pas renouvelée depuis le néant qu'étaient les dernières années de la Troisième République, s'ajoute un incontestable trouble dans la pensée socialiste et dans la pensée communiste depuis la mort de Staline. Ce qui est plus grave, c'est que l'unanimité des hommes politiques restés républicains participe au néant de cette pensée politique ; les espoirs même de la gauche française insistent ou font insister leurs amis sur la crise profonde des institutions, le plus paradoxal étant qu'ils ne trouvent absolument aucune idéologie de rechange et quand ils en proposent, ne vont pas beaucoup plus loin que vers des solutions qui jamais n'ont été acceptées par un Parlement français comme le régime présidentiel ou qui ont fait leurs preuves pendant des décades, comme le scrutin d'arrondissement. On ne peut croire que la masse française trouvera dans ces maigres aliments intellectuels la nourriture idéologique dont elle pourrait avoir besoin pour résister à un nouveau fascisme.

En définitive nous croyons réunies les conditions sociologiques et de climat idéologique. Cela ne suffit pas, il faut encore un *chef* et des *cadres*. Le chef, jusqu'à présent, fort heureusement a manqué. Les espoirs mis en un homme comme le général de Gaulle ne se sont heureusement pas réalisés, car l'homme lui-même

1. Il n'y a actuellement pas plus de pensée politique cohérente à droite qu'à gauche. Toutefois une lecture successive du numéro des *Temps Modernes* de 1955 sur la gauche et du numéro de la *Parisienne* (octobre 1956) sur la droite ne peut laisser de doute sur le côté dans lequel s'exerce la plus incisive auto-critique. On peut au moins se demander si n'en sortira pas une pensée politique de droite un peu rénovée.

avait une valeur politique, intellectuelle et morale trop grande pour s'abaisser à des solutions de ce genre. Le chef manquera-t-il toujours, c'est ce que peuvent souhaiter ceux qui, comme nous, croient que tout fascisme est une aventure qui se termine le plus souvent fort mal, mais c'est ce que l'on ne peut affirmer.

Néanmoins il faut noter que déjà les cadres existent. Non seulement ils existent, mais on en fabrique tous les jours et de plus en plus. En ce domaine il serait peut-être nécessaire d'attirer l'attention, s'il en est temps encore. Il y a en effet, depuis une dizaine d'années une catégorie particulière d'individus. Ce sont eux qui ont été employés, en général outre-mer d'ailleurs, à des tâches qui ont pu légitimement leur paraître des tâches nationales. Pour certains d'entre eux elles l'étaient incontestablement, c'étaient des soldats qui, obéissant aux ordres, se battaient, c'étaient des administrateurs qui, obéissant aux ordres, essayaient de se maintenir dans des zones dans lesquelles ils devaient garder le contrôle politique et persuader ceux qu'ils pouvaient persuader que notre volonté était de rester. Pour d'autres il est possible que la mission nationale dont ils se sentaient investis se confondait avec le maintien d'une situation personnelle, tantôt légitime, parfois même peut-être illégitime. Qu'importe d'ailleurs, il ne s'agit pas peut-être actuellement de les juger moralement, mais de les comprendre psychologiquement : avec une bonne foi plus ou moins totale ces hommes ont cru qu'ils étaient au premier rang du combat et de fait, effectivement, ils y étaient, beaucoup étaient soumis à des dangers incontestables, beaucoup ont risqué leur vie. Rentrés et reprenant contact avec leurs compatriotes, ils découvrent qu'ils ont été par une portion importante du pays, pendant la même période, exclus de l'axe des préoccupations nationales et même quelquefois attaqués et utilisés comme de véritables boucs émissaires. Ils sont enkystés par une certaine propagande de presse

dehors de la communauté nationale qu'ils ont peut-re mal servie, qu'ils ont servie dans des directions i n'étaient peut-être pas les plus favorables à l'in-rêt national, ceci est un autre problème, mais qu'ils t cru servir et qu'ils ont dangereusement servie. état d'esprit qui se développe de plus en plus dans ces oupes d'hommes de plus en plus nombreux est ut-être comparable à celui des demi-soldes de la Res-uration ou à ceux des survivants des compagnies baltes ns l'Allemagne de 1920. De toute façon les cadres nt là pour une réaction qui reprendra le thème, qui a jà été mis en circulation, du « coup de poignard dans dos ». Il n'est peut-être pas trop tard pour que la mmunauté nationale comprenne qu'il y a une soli-rité de fait avec ceux qui ont été utilisés à des tâches i ont mal tourné. Ce serait plus habile, permet-ait d'en réintégrer le plus grand nombre et évite-it de les retrouver un jour dans des organisations qui euvent peser dangereusement sur l'avenir politique du ays [2].

HENRI MULLER.

Défis et ripostes économiques

DEPUIS 1952, l'activité européenne et, en son sein, l'activité française ont connu une expansion à peu rès régulière. Un équilibre des forces politiques et conomiques a permis de concentrer l'attention sur cette roissance dont une expression statistique moyenne ca-

2. Cet article a été remis à la rédaction au début d'octobre. Il fait aucune allusion à des événements plus récents et n'a pas é inspiré par eux.

chait d'ailleurs les irrégularités. Après avoir, pendant de nombreuses décades, porté leur attention sur les cycles, c'est-à-dire sur les incidents, les économistes prenaient du champ et ne s'intéressaient qu'à la perspective d'une belle progression. A l'Est, les plans quinquennaux occupaient le devant de la scène. A l'Ouest, la pratique de la croissance équilibrée se muait petit à petit en religion économique. Le spectre de la crise repoussé laissait le champ libre au dogme du progrès technique continu qui devait résoudre toutes les difficultés. L'Europe se voulait rassurée par cette fuite en avant. La bonne conscience de l'Allemagne, toujours la première à suivre les idées américaines, en est actuellement une manifestation. Les réformes de structure nécessaires gardaient une forme vague et l'on croyait — sans trop chercher à préciser — que le progrès technique les entraînerait dans son char.

Aussi, l'année 1956 avait-elle débuté sous d'excellents auspices et les inconnues ne portaient plus que sur le rythme auquel cette croissance pourrait continuer : doublement en dix ans, selon les plus optimistes, en quinze ou vingt selon les docteurs « tant pis », qui arguaient du ralentissement constaté en Angleterre, puis dans le Benelux, enfin en Allemagne.

Cependant la santé d'une économie ne se mesure pas qu'à sa croissance : celle-ci apporte avec elle des avantages et des inconvénients comme les deux faces d'une médaille. Passé le stade de la faim, les premiers ne les emportent pas fatalement sur les derniers, mais le mouvement en avant lui-même est nécessaire à l'ordre social, comme à l'ordre international : telle semble être la loi de la civilisation actuelle.

Dans ce développement se rencontrent des obstacles. Pour nous limiter à l'économie française, l'année 1956 a commencé avec des ennuis en ressources alimentaires et en population active et elle finit avec des désagréments dans le domaine de l'énergie. Les uns et

ès autres ne paraissent pas majeurs. Mais à ces défis ne économie doit riposter, pour prendre les termes ont Toynbee se servait à une échelle plus large. La iposte elle-même peut être non seulement l'occasion 'un redressement mais encore celle d'un progrès qui n'aurait pas eu lieu sans elle.

En 1932, la crise mondiale avait laissé la France relativement indifférente. « Ile heureuse », disait-on dans es pays qui connaissaient le chômage ou les faillites pectaculaires. Cette activité cachait, en réalité, le mal lont souffrait la France, empêtrée dans sa stagnation lémographique et les palliatifs protectionnistes que cette lernière entraînait ; la décade suivante fut une des plus catastrophiques de notre histoire économique : rien ne ut entretenu, rien ne fut amélioré dans aucun des domaines majeurs (population, équipement, recherche et nstruction, gestion de l'outre-mer).

Le gel de l'hiver, le rappel des disponibles, l'assèchement des « pipes » à l'automne ne sont pas, en eux-mêmes, des phénomènes aussi graves. Mais, pour être plus bénins, de tels défis ont appelé ou vont appeler des ripostes, qui doivent permettre de mesurer la santé de notre économie.

L'atteinte à la production agricole a été caractérisée par le gel qui en fut la manifestation la plus spectaculaire. Mais la stagnation de la production de viande coûta plus au consommateur et au producteur.

Le cheptel bovin, comme une population humaine, connaît une évolution dont les incidents restent inscrits dans la répartition par âge. Malheureusement, devant l'insuffisance des statistiques, les lois de cette évolution et son état actuel sont mal connus. Il semble, cependant, que l'abondance de 1955 ne représentait pas un excédent normal mais un prélèvement excessif sur le capital. D'où le retournement de tendance de 1956 qui persistera peut-être en 1957, selon les renseignements les plus récents.

Moins de viande, moins de légumes, moins de blé, tel fut le bilan des perspectives agricoles au printemps. La première réaction fut d'accroître les importations, simple réflexe de défense. La seconde fut celle des cultures de remplacement.

Les bonnes récoltes de maïs et d'orge compensèrent en quantité l'effet des mauvaises récoltes de blé. Pour le maïs, on peut espérer qu'il s'agit d'une acquisition définitive. L'écoulement de l'excédent d'orge — qui atteint la moitié des quantités commercialisables à l''échelle mondiale — pose, par contre, un problème encore non résolu. Mais, au total, des progrès techniques accrus en agriculture devraient résulter de tous ces troubles.

Le rappel d'une classe semblait aussi grave au printemps. Le bilan de la main-d'œuvre paraissait alors nettement déficitaire et des cris d'alarme furent poussés à juste titre. Mais, en septembre, la croissance industrielle avait continué ; mieux, elle s'était précisée. Les premiers renseignements regroupés, force fut de se rendre à l'évidence : la main-d'œuvre industrielle avait augmenté et les besoins avaient été satisfaits : l'âge de cessation du travail avait reculé, les femmes avaient fourni un appoint accru. Enfin, l'exode — non point rural, mais agricole — s'était accentué, précisément du fait des mauvaises récoltes. Si bien qu'au total l'économie se trouvait renforcée.

La crise du pétrole est autrement grave. Elle risque d'entraver la croissance industrielle sur laquelle repose tout notre équilibre social. Il est impossible de faire encore le point, faute de pouvoir dresser le moindre bilan énergétique. Mais elle serait bénéfique si elle permettait de mettre au point deux aspects de notre développement : notre politique énergétique et le développement de notre consommation.

Le premier plan Monnet avait été basé sur la répartition nécessaire d'une énergie rare. Passé le péril, on ne prie plus le saint. Aussi, l'atmosphère de satiété

en calories avait fait oublier la nécessité du plan et souligner tous les défauts de la décision autoritaire.

Le troisième plan est basé sur le développement de la population active considérée comme l'élément rare, les besoins en énergie correspondants devant être satisfaits par nos importations sur lesquelles ne se posait aucun point d'interrogation. Or, un plan — même si ses auteurs affectent un certain libéralisme — a précisément pour but de rechercher ce qui sera rare et d'ordonner autour de sa mise en œuvre l'ensemble des autres ressources. Obtenir le maximum de chaque homme ou le maximum de chaque calorie ne conduit pas aux mêmes aménagements. Il est certain que la production étant aussi une consommation, cette dernière sera maximum si l'on peut esquisser un développement à partir d'un bilan humain. Mais à plus long terme que le plan actuel, la situation risque d'être renversée : relâchement de la pénurie de main-d'œuvre et renforcement des besoins énergétiques.

Par ailleurs cette prise de position suppose réglés les autres approvisionnements. Les besoins d'énergie exprimés par un plan aussi justement ambitieux supposent une libre disponibilité de charbon et de pétrole. Ceux-ci sont dispensés par un monde, dans lequel sont opposés deux blocs non pas seulement militaires mais aussi économiques. Ne pas donner aux économies d'énergie la priorité sur la productivité humaine suppose qu'on se sait assuré des calories nécessaires ou à tout le moins suppose un pari sur l'approvisionnement en charbon et en pétrole. Ainsi, un plan tendant à développer au maximum la productivité se place-t-il dans un plan économique mondial ou occidental plus large. Il peut être désagréable de dépendre de l'accélération de la production pétrolière du Texas ou des houillères américaines, mais il ne faut pas s'en scandaliser. Cette dépendance est à la base du développement que nous avons voulu. Certes, l'Afrique française recèle des quantités considé-

rables de pétrole, mais leurs exploitations reposera la question de cette dépendance par d'autres aspects : pression politique pendant la période préparatoire, ampleur des capitaux à mettre en œuvre, etc.

La seconde série de réflexions a peut-être moins d'envolée ; elle n'en est pas moins importante. L'économétrie de la consommation est encore dans l'enfance. Elle a néanmoins apporté sa contribution au déterminisme majeur de l'économie occidentale : le consommateur est roi ; cherchons donc quelles sont ses volontés et quelles seront ses volontés dans l'avenir. Et, sur cette pierre, basons également notre plan.

Il est sain d'essayer de prévoir l'avenir des consommations et d'y adapter une production croissante. Mais il ne faut pas pour autant croire à une loi de développement trop absolue. Les prix et les réglementations plombent les dés et les incidents historiques laissent longtemps leurs traces.

Ainsi, en France, apparaissent faussées les consommations relatives de l'automobile et de la construction. Tout dilemme nettement affirmé contient certes une part de stylisation excessive. Cependant, ces deux industries sont des chefs de file incontestables. L'une amène aux dépenses de déplacement, la seconde aux dépenses à domicile. Or, le consommateur français a été petit à petit amené à réduire les secondes pour augmenter les premières. La taxation des loyers, la disparition de la main-d'œuvre après la crise, l'abandon du progrès technique en construction et le rôle juridique de l'architecte ont mené le bâtiment bien bas. Le plan Monnet lui-même a tardé — non d'ailleurs sans raisons valables — à l'aider.

Au contraire, une protection assurée, des hommes d'élite aux postes de commandes, une localisation de choix de l'industrie ont donné à l'automobile le rôle de leader dans la reprise. Les réussites entraînant les réussites, les larges salaires de l'industrie automobile apparaissent

omme l'avant-garde d'une victoire ouvrière, alors u'ils n'étaient en partie que le résultat d'une protection ermettant des prix élevés.

Le moraliste peut déplorer le déséquilibre entre ces eux branches et en souligner les conséquences sociales. économiste se contente de constater que l'optimisme béral a tort. L'équilibre ne se rétablit pas : les excès e renforcent eux-mêmes. Cloîtré dans sa chambre d'hôel, l'ouvrier prend sa pétrolette ; le chef de famille bourgeois, concentré dans un nombre insuffisant de pièces, chète l'auto qui lui permet l'aération au lieu du neuble dont il n'a pas la place.

Or, en 1956, la rareté de la main-d'œuvre a joué en aveur de l'automobile : les ouvriers — souvent à des rix fort élevés — ont rejoint l'usine et abandonné le hantier. Le déséquilibre s'accentue encore en faveur le l'automobile. Cette évolution rencontre l'optimisme le la politique énergétique : on use plus de calories à uivre les files dans les rentrées de Paris qu'à profiter l'une maison spacieuse et bien arrangée.

Et c'est là que le défi lancé par les quelques charges le plastic qui ont détruit les pipe-lines peut révéler une iposte profitable à long terme. Il n'est pas question le se réjouir du ralentissement éventuel de la production automobile : trop d'industries en sont les fournisseurs et l'Etat lui-même en tire un bénéfice fort substantiel. Mais si cette épreuve nous était imposée, il audrait profiter d'un ralentissement, même momentané, le cette activité pour accélérer la construction et reporer sur elle les disponibilités en main-d'œuvre qui ne 'orientent pas dans le bâtiment.

L'année 1956 — à la différence de ses devancières — ura incontestablement une histoire : il n'est pas prouvé u'elle ne sera pas considérée comme à l'origine d'un edressement.

JACQUES DUMONTIER.

BILAN DE SUEZ

Les tumultueux événements qui se sont déroulés sur sol égyptien, depuis le 29 octobre, date du franchiss ment par l'armée israélienne de la ligne de démarca tion, jusqu'à la nuit du 6 au 7 novembre, durant laquel est entré en vigueur le « cessez le feu » sur le cana ont relégué dans un passé indistinct et très lointai les longues semaines de conférences, de tergiversation de consultations juridiques et de demi-mesures qui s' taient écoulées depuis la nationalisation du canal. D cet été fiévreux et vain, presque rien désormais n paraît digne de mémoire : goûtée après quelques heure d'extrême tension, qui avaient paru préluder à de vaste bouleversements, la saveur douce-amère d'une « pai sans victoire » aura paru délicieuse à certains, étourd de crainte et de lassitude.

Une sorte de match nul, ouvrant la voie à un com promis modeste et solide, a pu paraître ainsi, voici que ques jours, la moins mauvaise solution possible à un affaire difficile et complexe, où l'Occident désuni s'éta lentement enlisé, pour ne se reprendre que tard et pa tiellement. Mais il semble déjà que cet espoir infinimen modeste était encore excessif ; les rares éléments clair et fermes auxquels il s'accrochait s'estompent dan de nouveaux brouillards.

Pour tout observateur impartial, la défaite militair de l'Egypte était hier encore évidente. Mais il appara désormais que pareille évidence ne vaut ni pour le masses de l'Orient ni même, sauf exceptions, pou les populations de l'Afrique du Nord. Si les Israéliens puis les Franco-Britanniques se sont arrêtés, expliquer les propagandes, c'est qu'ils ont eu affaire à plus for

u'eux : Port-Saïd et Gaza sont de nouveaux Stalinrad ; el Kantara, en tout cas, un nouvel el Alamein. On peut même se demander si les Russes n'auraient as le droit d'être quelque peu vexés : pour l'opinion rientale c'est moins, désormais, leur intervention qui a auvé l'Egypte que les forces militaires du général bdelhakim Amer.

Parallèlement, on peut redouter que ne s'efface peu à eu du bilan le seul poste positif que l'Occident croyait avoir marqué. En cédant à la police internationale de O.N.U. la tête de pont qu'elles avaient saisie à Portaïd, les forces franco-anglaises pouvaient penser qu'elles auraient du moins inscrit dans les faits une première squisse de l'internationalisation du canal. Mais quels u'aient été l'esprit, et même la lettre, des résolutions e l'O.N.U., l'Egypte considère qu'en se substituant ux Anglo-Français les soldats de l'O.N.U. devront se orner à tendre un écran, provisoire d'ailleurs, entre ses roupes et celles d'Israël. Si ce malentendu n'est pas apidement éliminé par un raffermissement de l'attitude e l'O.N.U., il est susceptible d'inquiétants développeents, qui peuvent tout remettre en question.

Reste, en tout cas, un élément de fait : le canal et les pe-lines de l'Iraq Petroleum sont coupés pour de ngs mois. Français et Britanniques qui, pour des raons souvent sages et honorables, ont répugné à appliuer à l'Egypte des sanctions économiques massives, se ient durement frappés dans ce même domaine, et ès lors rejetés vers leur instable allié américain seul état de leur fournir, à prix fort, le pétrole dont ils nt ainsi privés.

Iraq, Syrie, Liban se trouvent de façon paradoxale appés, en même temps que l'Occident, par la diminuon ou la disparition de leurs royalties. L'initiative des ules enfiévrées par la propagande, l'action de quelques tivistes exaltés, a mis devant le fait accompli des gouernements qui auraient peut-être préféré se montrer

plus circonspects. Baisse du revenu national, déficit accru de la balance des comptes, ralentissement ou arrêt des plans de développement, misère et mécontentement croissants, vont de Beyrouth à Bagdad constituer, pour les dirigeants locaux de graves soucis, pour les agitateurs soviétiques de nouveaux atouts.

Mais les yeux de tous sont désormais ouverts sur la gravité et l'imminence du danger russe en Orient. C'est peut-être, en fin de compte, le seul résultat heureux de la récente crise. Sur le plan psychologique, ce résultat est sans doute considérable ; cependant il eût suffi d'un peu de clairvoyance plus précoce pour qu'il fût obtenu à moindres frais. La France n'avait cessé d'appeler l'attention de ses alliés sur les dangers du pacte de Bagdad, et l'événement a justifié ses inquiétudes ; ce rempart illusoire n'a fait que préparer les voies à Moscou, dans ce « glacis arabe » qu'il devait couper de l'U.R.S.S. et garantir.

Le danger russe, réel depuis de longs mois, mais aujourd'hui manifeste, devrait balayer les illusions et les hésitations des Etats-Unis. Mais les problèmes désormais ouverts, comme des plaies vives, en Orient, sont si graves et si complexes qu'on voit mal comment la diplomatie américaine en maîtrisera les éléments. Le tracé des frontières israéliennes est à régler, non seulement au Sud (sort de Gaza et de ses réfugiés arabes ? démilitarisation du Sinaï ? déblocage du port israélien d'Eilat ?) mais à l'Est (régime des eaux du Jourdain, si nécessaire à la vie d'Israël ? destin de la Jordanie et, si cet Etat est dépecé, sort des Lieux Saints de Jérusalem, que l'O.N.U. en 1949 avait décidé d'internationaliser ?). La question du « Croissant fertile » peut se poser d'un moment à l'autre (ambitions de l'Iraq, qui pourrait à la fois se poser en « soldat de l'ordre » en présence des pipe-lines sabotés et saisir toute occasion d'assumer un effectif « leadership » arabe ; incertitude de la Jordanie, qui a voté pro-égyptien mais dont

le souverain est hachémite ; divisions chroniques et instabilité de l'opinion syrienne, auprès de qui la gauche ne cesse de marquer des points).

Toutes les difficultés accumulées et aggravées par de longues tergiversations se présentent ainsi d'un seul bloc : elles exigent de la part des hommes d'Etat, dans une atmosphère dangereusement alourdie, infiniment d'information, de sang-froid et d'habileté.

PIERRE RONDOT.

EISENHOWER ET LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Les résultats des élections américaines n'ont pas détrompé les pronostics. On donnait Eisenhower vainqueur depuis longtemps. L'ampleur seule de sa victoire a surpris, réduisant son concurrent au minimum — sept États — qui de toute manière lui paraissait assuré, annexant tous ceux sur lesquels planait un doute; et d'autre part on a pu s'étonner que ce raz de marée n'ait pas agi sur la composition des Chambres : les démocrates y gardent la majorité, et même, à la Chambre des représentants, gagnent quatre sièges. C'est la victoire d'un homme, non d'un parti.

Les électeurs avaient leur siège fait. De là sans doute leur apathie dans la campagne. Il ne semble pas que les événements extérieurs les aient ébranlés. Ils se jugeaient incompétents, et se prononçaient sur des considérations locales, ou, quant au choix du président, en vertu d'un élan sentimental. En vain, M. Stevenson essayait d'introduire dans le débat la question des expériences atomiques : l'appui du maréchal Boulganine pouvait le desservir, et les avis contradictoires des savants laissaient perplexe; sa prise de position contre le service militaire, à cette heure grave, lui a fait plus de mal que de bien. Mais la crise présente, plutôt que de sembler la preuve d'un échec, renforçait le désir de

maintenir celui en qui les uns voyaient le champion de la paix, et les autres le soldat prestigieux et tutélaire.

Les préoccupations électorales ne pouvaient donc exercer une influence déterminante sur la diplomatie de Washington. Ni les intérêts sordides, encore qu'ils aient joué leur rôle (certaines affaires se préparaient à prendre la place vide en Égypte, comme au Vietnam). Ni même, uniquement, le réflexe anticolonialiste, si trompeur fût-il. Il faut tenir compte de considérations plus valables.

La réaction officielle à l'initiative franco-britannique a d'ailleurs été beaucoup plus modérée que celle des travaillistes anglais. Tout en s'irritant de n'avoir pas été consulté, le département d'État sentait vaguement que ses tergiversations lui interdisaient de trop se plaindre. Il ne contestait pas que les Franco-Britanniques aient eu le droit d'agir, et se bornait à mettre en doute l'opportunité de cette action; il s'est aussi gardé de confondre les recommandations de l'Assemblée générale avec une décision obligatoire, et le ton des journaux contrastait singulièrement avec celui de juillet : à ce moment ils avaient donné l'impression de jouer Nasser gagnant, maintenant ils le condamnaient jusqu'à souhaiter une prompte décision par les armes, du moment qu'était écartée la méthode plus lente qu'ils préconisaient.

Ils regrettaient, pourtant, le coup porté aux Nations Unies, et les arguments offerts à la propagande russe. Ce n'est d'ailleurs pas sans gêne qu'ils se voyaient du même côté de la barrière et qu'ils suivaient, faute de pouvoir le contrôler, le bloc arabo-asiatique, si tiède lorsqu'il s'agissait de l'Est européen.

Ils auraient voulu éviter une surenchère où les Soviets auront toujours le dernier mot. Après avoir cajolé les nationalistes asiatiques, aidé les affamés d'Orient, ils s'aperçoivent avec effroi que Moscou exerce un attrait plus grand. Ils comptaient sur l'exemple hongrois pour faire réfléchir, et déplorent qu'une expédition occidentale en terre d'Islam, justifiée ou non, en détruise l'effet en touchant au point sensible. Ils redoutent l'étincelle qui pourrait allumer un incendie général. Si les menaces ouvertes du Kremlin les mettent en garde contre l'imprudence, elles ont d'ailleurs pour effet de les faire réfléchir sur Nasser : jugé désormais complice, il cesse de passer pour un interlocuteur à ménager.

Alors qu'en France on agite quelquefois le spectre d'une collusion russo-américaine pour arbitrer la planète, il est curieux de voir qu'ils constatent l'inverse : la rébellion des satellites, coïncidant avec le geste indépendant de la France et de l'Angleterre, leur paraît marquer la fin d'une ère; les deux Grands, estiment-ils, devront compter désormais beaucoup plus avec les autres; et les nations d'Europe, à l'Est et à l'Ouest, reprennent voix au chapitre.

C'est sur ces bases qu'ils entreprennent ce qu'on appellerait une « révision déchirante » de leur politique, si M. Dulles n'avait abusé du mot. Le petit groupe isolationniste, M. Knowland en tête, aimerait en tirer parti, et se brouiller tout à fait avec les Alliés, ces gêneurs. Les personnalités responsables, avec la grande majorité de l'opinion, raisonnent autrement. Elles soulignent que la première fissure grave et publique de l'alliance a immédiatement ressuscité le péril russe, ajouté au drame de la Hongrie, introduit les hommes de Moscou au Proche-Orient, répandu la psychose de guerre; elles déclarent leur intention de rétablir l'unité brisée; elles semblent conscientes de l'effort que cela suppose de leur part. Si elles y parviennent, le drame de ces dernières semaines, le sursaut de Paris et de Londres, nos déceptions même et nos déboires, n'auront pas été sans porter fruit.

Auguste Viatte.

ILOTS INSALUBRES

L'Association Paritaire d'action sociale du Bâtiment et des Travaux publics de la région parisienne a publié voici quelques années une brochure dont le titre, en un raccourci saisissant, définissait bien l'objet : *Le taudis, article de luxe*. Quelques exemples choisis dans la vérité et les témoignages quotidiens précisaient le coût effectif des taudis, destructeurs de santé et d'équilibre

des familles, et les conclusions apparaissaient avec évidence ; en quelques années, le coût de chacun des taudis, en prestations diverses de sécurité sociale et d'assistance, dépassait souvent le coût de construction d'un logement neuf.

Dix années sont passées depuis la publication de cette brochure ; le problème du taudis n'a depuis lors cessé de s'aggraver car, en un temps où se sont activement poursuivis l'accroissement de la population et sa concentration sur les centres urbains, le nombre total des logements construits dans le pays est resté très insuffisant. Le Bulletin trimestriel de statistiques, que la Commission des Nations Unies pour l'Europe vient de consacrer au problème global du logement, rappelle qu'au cours de 1955 il a été construit en Allemagne fédérale 505.000 logements, 320.000 en Grande-Bretagne et 210.000 seulement en France. Si l'on examine le nombre des logements terminés par 1.000 habitants et le nombre d'autorisations de mise en chantier accordées durant la même année, on est bien obligé de constater que la France est à cet égard au niveau de la Suède — dont la situation de départ était bien entendu de beaucoup meilleure — et qu'on ne trouve guère à un rang inférieur que la Suisse, elle aussi déjà convenablement pourvue, l'Italie et l'Espagne. Au surplus, l'année 1956 n'apportera pas, pour la France, de résultats plus rassurants.

Et cependant, dans ce domaine des taudis et des îlots insalubres — ou, pour employer le terme désormais plus actuel des « îlots urbains à rénover » — dont nous voulons aujourd'hui nous préoccuper, un progrès décisif a été accompli durant ces derniers mois. Le 20 mai 1955 a été publié un décret classant dans la catégorie des opérations d'utilité publique l'aménagement de tels îlots ; en janvier 1956 a paru une circulaire du Ministère de la reconstruction et du logement qui rappelle les problèmes de tous ordres, — dont bien entendu le reloge-

ient des habitants, — qui sont à résoudre à l'occasion e telles opérations ; enfin, et bien davantage encore 'est affermie l'orientation dans cette voie des réflexions t assurément très prochainement des activités de quelues très importants organismes de construction dont la ocation est véritablement de servir l'intérêt général.

Certes, nous savons bien que l'existence, au sein des randes villes, de quartiers insalubres était depuis longemps, pour des cœurs généreux et pour des collectiités publiques, une préoccupation grave, il faudrait eut-être dire un remords. L'inventaire des taudis a été ntrepris, à Paris par exemple, voici quelque cinquante nnées, par l'Administration préfectorale, suivant un ritère qui aurait d'ailleurs actuellement beaucoup perdu e sa valeur : la mortalité par tuberculose dans le quarier ou le périmètre considéré. Dix-sept îlots avaient insi été dénombrés, couvrant au total plus de 250 hecares et abritant, selon les estimations de 1954, une opulation de quelque 175.000 habitants. Depuis cet nventaire qui, à l'époque même où il a été établi, ne omportait pas tous les taudis de la ville, bien d'autres arties de quartiers, bien d'autres groupes d'immeubles nériteraient un tel classement.

Mais les préoccupations de personnes privées ou d'auorités publiques n'allaient jusqu'ici guère au delà du ouci d'information ou de l'octroi de secours, dans la nesure de leurs possibilités, à telle ou telle famille en ituation plus grande de détresse.

Sans doute avait-il manqué durant ces années, dans n domaine inévitablement si complexe, d'abord un rganisme qui puisse prendre ses distances par rapport ux problèmes quotidiens et qui puisse définir une docrine d'abord, une législation ensuite, en un mot qui uisse équiper d'armes et de moyens à la mesure des roblèmes les sociétés de construction qui accepteraient 'entreprendre ce que M. Sudreau, commissaire à la onstruction pour la région parisienne, a récemment

dénommé d'un mot peut-être ambitieux — mais pourquoi ne pas l'être à cette occasion — la reconquête de Paris.

Le Ministère de la reconstruction a été cet organisme indispensable qui devait préparer les textes et les armes; on a volontiers porté, depuis quelques années, des critiques sur l'action du Ministère en matière d'urbanisme, car les entraves apportées à quelques-uns sont souvent plus apparentes dans l'immédiat que le bénéfice du plus grand nombre. On oubliait, en formulant ces réserves ou ces attaques, que la préoccupation du pouvoir central en matière d'ordonnancement architectural et d'urbanisme avait été constante sous l'ancien régime; Colbert annotait lui-même longuement les rapports qu'il exigeait de ses intendants des bâtiments : Montpellier, Nancy, Bordeaux, tout le Paris du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles portent la trace éclatante de ce souci de l'État; on oubliait que la suppression de toute direction et de toute structure administrative centralisée, dans ce domaine pourtant si important, datait après tout de 1789 et que, durant le XIX^e^ siècle, si le corps des Ponts et Chaussées avait donné au pays ses ouvrages superbes et ses routes, nulle direction au niveau de l'État n'avait gardé le souci et les pouvoirs de veiller aux bâtiments privés, livrés désormais à la liberté, c'est-à-dire dans ce domaine au désordre, à l'enchevêtrement des intérêts, à l'entassement, aux taudis.

Aussi était-il temps désormais, aussi était-il grand temps de préparer et d'entreprendre les vastes opérations de destruction de quartiers insalubres qui avaient été reconnues nécessaires voici tant d'années. De grands organismes seuls pourront d'ailleurs faire front aux problèmes administratifs et financiers qui leur sont posés. Car il faudra agir à larges coups de cognée, et cependant respecter autant que faire se pourra les droits de propriété, souvent si morcelés, et répondre à toutes les obligations et toutes les garanties qu'imposera la

structure des parcelles. Il faudra, maniant des instruments d'économie totalitaires, veiller à ne point trop heurter les structures libérales. Il faudra, aux sociétés déterminées à détruire pour rebâtir, beaucoup d'attention pour éviter les prétentions excessives des uns, les appétits des autres. Il faudra enfin à ces sociétés de larges ressources, au moins de trésorerie, en attendant les subventions de l'État et des collectivités publiques que les textes légaux prévoient, mais qui ne viendront que lentement et seront toujours insuffisants ; c'est dire que bien peu de sociétés de construction, même de vaste importance, seront à même d'entreprendre de tels programmes. Raison de plus pour qu'elles aillent vite et s'attaquent à de larges îlots.

Dès à présent, les Régies immobilières de la ville de Paris, la ville de Paris elle-même, la Caisse des dépôts et consignations surtout, qu'elle agisse seule ou en participation avec d'autres sociétés, ont accepté, pour Paris, de rénover des îlots importants qui sont déjà, pour partie en cours de démolition et pour partie en cours de reconstruction, et qui le seront beaucoup plus largement dans les mois qui viennent.

Ainsi s'entreprend dans notre pays une action décisive trop longtemps différée. Ignorée de tous et délibérément silencieuse, la rénovation des îlots défectueux, si elle peut être menée à la cadence que souhaitent ceux qui se sont déterminés à l'engager, peut être, dans les années à venir, avec d'autres signes de lucidité et de santé du pays, eux aussi insuffisamment connus, une source de confiance et d'équilibre des esprits.

R. Parès.

Science et poésie

Georges de la Tour ou le vide spirituel

Il n'est pas rare que la postérité donne à un artiste une place que ses contemporains lui ont refusée ; ce qui est plus rare — et George de La Tour partage ce sort avec Louis Le Nain — c'est que, célèbre de son vivant, il tombe brusquement dans l'oubli et revienne en faveur après plus de deux siècles. Pour Georges de La Tour, sa disparition fut si complète que son premier biographe, en 1863, ne connaissait aucune de ses œuvres. On savait cependant qu'il avait été *peintre ordinaire* du roi Louis XIII et que l'admiration de celui-ci était telle qu'il fit ôter de sa chambre tous les autres tableaux pour n'y laisser qu'une toile de La Tour, « un Saint Sébastien dans une nuit ». Saint Sébastien était invoqué contre la peste qui avait plusieurs fois sévi en Lorraine, patrie du peintre, à la suite de la guerre contre les Impériaux. Guerre, misère et famine, les temps troublés que vécut Georges de La Tour n'apparaissent guère dans son œuvre, sinon sous la forme d'une supplication discrète et de l'attente d'un miracle toujours possible.

Parmi les versions de saint Sébastien que nous connaissons, celle de Berlin, avant l'identification du peintre, était attribuée à Vermeer qui sortait lui aussi à peine de l'oubli. C'est donc le premier des *faux Ver-*

eer et on ne peut manquer de s'en étonner. Les ta-leaux religieux sont exceptionnels chez Vermeer et est cependant cette veine qu'avait exploitée le faus-ire Van Meegeren, comme si tout eût incliné Vermeer rs une expression mystique. En fait, si la technique s deux peintres diffère, ils ont en commun le goût du lence et l'air exagérément attentif qu'ils donnent à urs personnages.

Avec Louis Le Nain, Georges de La Tour fut consa-ré auprès du public par l'exposition des « Peintres de réalité » de 1934. Peintre *de la réalité*, si l'on veut, t si l'on tient compte de la sobriété du cadre et de la mplicité des acteurs, mais d'une réalité si spirituelle u'elle se trouve comme transfigurée. Il n'est pas exces-f de considérer Georges de La Tour et Louis Le Nain omme des peintres religieux, mais leur démarche est nverse. Alors que Le Nain part d'une donnée vague, oute pétrie de la vie la plus simple qu'il rehausse par n méditation collective des personnages et qui évoque ouvent une prière faite en commun, La Tour part d'une onnée spirituelle précise qui, en s'incarnant dans la éalité, acquiert aussitôt une dimension nouvelle.

Cette nouvelle dimension est suggérée par l'éclairage t, de son vivant, La Tour était déjà célèbre pour son alent à représenter des scènes nocturnes. Cette lutte de 'ombre et de la lumière que Vinci avait entreprise avec on *sfumato*, il avait fallu attendre la fin de la Renais-ance pour lui voir rendre ses plus saisissants effets vec Corrège, Tintoret, puis Caravage en attendant Rembrandt, mais Georges de La Tour devait se servir lu clair-obscur différemment de tous ces peintres.

Alors que pour les autres « luministes » le clair-bscur devient un *effet*, pour La Tour il est une *cause*. Cette chandelle qu'on retrouve sans cesse, et dont la lamme est souvent cachée, elle est là moins pour pro-voquer des ombres que pour dévoiler un événement exceptionnel, pour favoriser le silence et suspendre un

instant le souffle ; elle éternise le moment qui passe et symbolise en même temps sa fugacité. Ce n'est pas le modelé des formes que détermine cet éclairage, mais de grandes surfaces simplifiées, des aplats rehaussés à peine de quelques accents. Les rares objets où s'accroche la lumière exaltent la nudité du lieu. Au contraire de Rembrandt, l'obscurité chez La Tour ne recouvre aucun secret, aucun détail : elle devient un pur néant. On voit combien ce « peintre de la réalité » est loin de tout réalisme. Pour lui, la lumière n'est pas faite pour éclairer, mais pour obscurcir afin que seule émerge de la nuit la flamme intérieure qui doit nous servir de guide.

Ce que découvre cette flamme est d'importance et il a fallu que les yeux s'habituassent à l'obscurité pour parvenir à ce pur spectacle ; un certain temps est nécessaire et cependant les minutes sont comptées ; bientôt tout disparaîtra dans la nuit. Ce n'est pas une source lumineuse permanente, c'est la lueur fugitive de la mèche qui se consume, dont la cire est l'aliment et qui mourra avec elle.

« L'homme n'échappe aux lois de ce monde que la durée d'un éclair, a écrit Simone Weil. Instants d'arrêt, de contemplation, d'intuition pure, de vide mental... C'est par ces instants qu'il est capable de surnaturel. »

Cet état de vide qu'ont décrit certains mystiques, aucun artiste ne l'a mieux exprimé que Georges de La Tour. La plupart de ses personnages paraissent attendre un signe. Ils s'y préparent en silence. L'humilité les rend disponibles. Parfois, avec *les deux Moines*, nous arrivons jusqu'à l'extase ; d'autre fois, avec *la Madeleine*, nous nous trouvons devant l'effort de la créature qui refuse d'exister en dehors de Dieu et dont l'offrande est d'autant plus touchante qu'elle n'est pas exempte de regret. « Se vider du monde, dit encore Simone Weil. Revêtir la nature d'un esclave. Se réduire au point qu'on occupe dans l'espace et dans le temps. A rien. » N'est-ce pas à ce *rien* que tend la

Madeleine? Et n'est-ce pas l'insignifiance du *nouveau-*
é qui lui donne son prestige et en fait le symbole de
espoir? Ailleurs, dans le *Saint Sébastien,* nous voyons
ue la mort même ne suffit pas à clore le débat, mais
ue l'attente d'Irène se poursuit au delà de l'irrépa-
able.

Ce qui étonne, chez Georges de La Tour, c'est que
ette faculté d'accueillir un message mystique n'altère
n rien la réalité de ses personnages. Ce sont des êtres
e chair, souvent d'apparence modeste et tels que nous
n rencontrons dans la vie. L'expressionnisme dont l'art
eligieux a tant abusé, n'a ici aucune part. Un peintre
eligieux fait volontiers du prosélytisme; il cherche à
ommuniquer au spectateur la foi qui l'anime et à la
endre, en quelque sorte *sensible aux yeux.* Ici, rien de
el. Au lieu de ces exhortations plus ou moins déguisées,
e ces appels tacites, nous ne trouvons que des visages
ermés et parfois inexpressifs. Si ce n'était la lumière
ui les enveloppe, nous ne pourrions prêter le plus sou-
ent aux personnages que des occupations banales ou
es rêveries sans objet.

L'époque était cependant portée à une prédication
lus précise. Depuis la Réforme, l'Église avait utilisé
es artistes et dirigé leurs travaux, l'art avait exalté le
ulte de la Vierge et des Saints et, que ce fussent Greco,
Murillo ou Rubens, c'est surtout l'Église *triomphante*
ue la peinture avait glorifiée. Cette exaltation avait
rouvé sa forme dans l'art baroque que toute l'Europe
vait adopté excepté la France : celle-ci passait par une
le ces phases d'austérité qui reviennent de loin en
oin et où elle retrempe son génie.

En Italie, l'art baroque était déjà dépassé. Le Cara-
vage avait introduit le réalisme en peinture et créé de
ouveaux effets de lumière. C'est la voie que devait
uivre Georges de La Tour, mais il diffère des Italiens.
à où Le Caravage ne peut effacer complètement le
aractère particulier de ses modèles, La Tour se hausse

jusqu'à l'universel. Son réalisme est tempéré par l'obscurité et le silence. Son éclairage, parce qu'il est distribué avec plus d'économie, paraît bien plus insolite que celui des « caravagesques ».

Dans ses tableaux à éclairage « diurne », le réalisme apparaît davantage. Voici comment Stendhal appréciait le *Joueur de vielle* dans ses « Mémoires d'un touriste » : « ... Ignoble et effroyable vérité, tableau espagnol attribué à Murillo, peut-être de Vélasquez qui, à son début, s'essaya dans des sujets vulgaires ». C'est également à un peintre espagnol qu'on attribuait naguère le *Saint Jérôme pénitent* qui rappelle étrangement une statue de Torrigiano du musée de Séville.

Ces affinités espagnoles sont indiscutables, mais les personnages de Georges de La Tour n'ont pas l'austérité tragique qu'on trouve chez Zurbaran ou chez Greco. Ses ermites et ses pécheresses utilisent les mêmes accessoires, la croix ou la tête de mort, mais ils jouissent d'une santé plus robuste; saint Jérôme tient la croix comme un outil et la Madeleine garde une chaleur humaine qu'elle semble communiquer au crâne que sa main caresse; elle hésite entre la méditation et la rêverie; elle fait la moue devant l'éternité et reste une créature charnelle.

C'est ce mélange du charnel et du spirituel qui donne à l'œuvre de Georges de La Tour toute sa résonance. L'oubli où il était tombé vient sans doute de ce qu'on lui reprochait — comme Félibien l'a fait pour Le Nain — de traiter « des sujets simples et sans beauté ». Le sujet nous paraît maintenant de moindre importance.

Si les tableaux de Le Nain n'ont aucun sujet, on ne peut en dire autant de ceux de Georges de La Tour : mais ses sujets sont parfois difficiles à deviner. Nous ne savons pas toujours à qui nous avons affaire. De même que saint Paul conseille l'hospitalité disant que, grâce à elle, nous avons pu « loger des anges sans le savoir », ainsi, chez La Tour, serions-nous surpris si

ous pouvions identifier certains personnages. Quelle st cette jeune fille surgissant devant un vieillard ndormi ? Quelle est cette femme qui vient exhorter le risonnier dans sa cellule ? Qui sont d'ailleurs ce vieillard et ce prisonnier ? Autant de questions qui restent ans réponse et qui importent peu car, avec La Tour, e mystère surgit là où il n'a pas de raison d'être. N'importe quel nouveau-né devient suspect et sa présence voque aussitôt une Nativité. Tout est une question 'éclairage.

PIERRE MAROIS.

ROMANS ET ESSAIS

De la masse des romans publiés cet automne, cinq ou six émergent, qui ont été remarqués par les jurys littéraires. Nous grouperons donc ici ceux de Jean Bloch-Michel, d'Armand Lanoux, de Romain Gary, d'Yves Gibeau et de G.-E. Clancier — d'abord parce qu'ils nous paraissent bons, ensuite parce qu'il sera sans doute question des uns ou des autres à la saison des palmarès.

UN HOMME ESTIMABLE, par JEAN BLOCH-MICHEL (Gallimard).

Je n'ai pas lu les précédents romans de Jean Bloch-Michel (celui-ci est le cinquième) et je le regrette dans la mesure où ils annonçaient l'excellent ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui. Dans la lignée des écrivains moralistes, Jean Bloch-Michel a sa place entre La Bruyère et Camus : pessimiste comme eux (a-t-on jamais écrit sur les mœurs à l'encre rose ?), il a comme eux, aussi, cette langue contenue, sans bavures, tranchante comme un scalpel, et vibrante cependant, souple, nerveuse.

L' « homme estimable » du titre est un homme d'affaires, Romuald, pour qui la liberté est un absolu, la sienne et celle d'autrui, l'une servant d'alibi à l'égoïsme, l'autre de prétexte à une neutralité du genre Ponce Pilate. Alors qu'il aurait pu et dû arrêter son jeune ami Collard en 1944, sur la pente de la collaboration, il l'a laissé se perdre et rompra avec lui quand l'y inclinera la prudence. En toute liberté. Un avocat ancien résistant, Saurette, dont la femme est morte en déportation, s'attache à sauver Collard. Il lui évitera la peine de mort, mais ne réussira pas à réintégrer l'ancien milicien à la vie en société. De l'avis de ses collègues du barreau, et de Romuald, ce Saurette est tout le contraire d'un homme estimable : il est pauvre, laid, mal logé; il boit et, depuis la mort de sa femme, se laisse conduire par les événements avec cependant la volonté de ne pas éteindre la mèche qui fume encore... Saurette est donc livré à sa solitude. Pour qu'il accepte d'être ce qu'il est au lieu de se complaire à n'être rien, il faudra la tendresse d'une femme, Martine — dont il héritera curieusement de Romuald, l'honnête citoyen, le digne homme qui confie à ses carnets intimes des aveux de ce genre : « S'il fallait, chaque fois qu'on fait l'amour avec une femme, s'engager en même temps à faire son bonheur, la vie ne serait plus possible! » Mais il a beau parler de la vie, sait-il seulement ce que c'est que de vivre? Dans sa liberté stérile et orgueilleuse, il semble qu'il soit toujours passé à côté, tandis que Saurette, désormais, assumera sa condition, sans gloriole, sans enthousiasme, lucide et plein d'humilité, puisque, comme l'écrit à la dernière page Jean Bloch-Michel, « il faut qu'il ouvre les yeux et qu'il accepte enfin ce qui, de tout temps, lui avait été promis : la banalité ».

LES RACINES DU CIEL, par ROMAIN GARY (Gallimard).

Ce volumineux roman, au sujet duquel on a évoqué Conrad, ne manque ni de chaleur ni de souffle. Il brasse, en 450 pages, des idées politiques, des raisonnements philosophiques, des professions de foi humanitaires et quelques-unes des scènes romanesques les plus saisissantes de la littérature contemporaine. Mais il s'agit avant tout d'élé-

phants. Chaque année, il s'en tue en Afrique je ne sais plus combien de dizaines de milliers, ce qui est intolérable au cœur de M. Gary. M. Gary est pour la protection de la nature. Il semble en avoir particulièrement aux chasseurs de fauves et aux nationalistes. Son livre s'ouvre sur une proclamation : à l'époque du « travail forcé, de la bombe à hydrogène, de la misère, de la pensée asservie, du cancer », etc., l'auteur croit « à la liberté individuelle, à la tolérance et aux droits de l'homme » — chose sur laquelle nous tombons d'accord, sans difficulté.

C'est donc en commençant par les éléphants qu'on doit sauver l'humanité. La belle histoire de Morel, ce Français assez fou et assez courageux pour se mettre hors la loi afin de défendre les pachydermes, contient évidemment plus de symbole que de réalité. Et les gens qui le suivent (maquisards hétéroclites, aventuriers politiques, journalistes, et une femme : la Berlinoise Minna) ne s'y trompent pas, qui lui seront fidèles ou le trahiront selon qu'ils tiennent l'homme pour une fin ou pour un moyen. Aidé de singuliers et inattendus personnages (au nombre desquels un religieux ethnologue qui fait songer au P. Teilhard de Chardin), Morel triomphera de toutes les ruses, convaincu que, dans leur difficile marche en avant, les hommes seront assez généreux pour accepter de s'encombrer des éléphants (voir symbole) et refuser la tentation du totalitarisme « sans marge » (voir profession de foi). Utilisant presque tous les procédés romanesques existants (monologue intérieur, ubiquité et concomitance, flashback), M. Gary conduit son récit de main de maître, avec un style vif, tour à tour familier et noble, parfaitement clair.

LA LIGNE DROITE, par YVES GIBEAU (Calmann-Lévy).

Depuis *Allons z'enfants*, Yves Gibeau est un romancier connu, apprécié pour son humanité et son optimisme : il est contre la violence, contre toute violence, sans grandes phrases mais avec beaucoup de tendresse. S'il lui arrive de parler de la guerre, comme aux premières pages de ce nouveau roman, il ne peut retenir son amertume. La mort est un problème, pour tous. C'est sans doute une raison pour ne

s'y point précipiter de soi-même, pour n'y point précipiter autrui...

Pourtant, le soldat Stefan Volker que la guerre sur le front russe a cruellement mutilé (au visage et aux membres supérieurs) semble avoir choisi, après l'amputation de son bras, une espèce de mort vivante : muni de faux papiers, il s'est fait marchand de journaux à la gare de Munich, a oublié volontairement qu'il fut, avant guerre, cet adolescent de seize ans qui, dans la course à pieds, s'était taillé une renommée étonnante. Il est aujourd'hui une épave. Mais de cette épave, son ancien entraîneur, Henckel, fera, à force de patience, un nouveau champion. Cette résurrection est émouvante qui démontre jusqu'où la volonté, d'une part, et, d'autre part, l'amitié peuvent élever le corps et l'âme.

LE COMMANDANT WATRIN, par ARMAND LANOUX (Julliard).

Un jour de mai 1940, dans les Vosges, le commandant Watrin doit faire fusiller un de ses hommes, pour rébellion. Tandis qu'un de ses lieutenants, Soubeyrac, instituteur pacifiste, ne peut se retenir de marquer de la sympathie pour le condamné, Watrin s'attache à ce que l'exécution soit parfaitement accomplie. Mais il apprend, sans l'avoir demandé, que le déserteur était un ouvrier de Billancourt — et lui, Watrin, militaire dans l'âme, véritable « culotte de peau », ne peut s'empêcher de se ressouvenir qu'il est fils d'ouvrier, lui aussi. Il s'est fait à coups de ténacité; loyalement, il a développé la fibre patriotique; il s'est endurci pour mieux servir, sans s'être tout à fait racorni cependant puisqu'il n'arrive à oublier ni ses attaches prolétariennes ni le petit ouvrier des usines Renault fusillé sous ses ordres dans le cimetière de Volmerange. Un mois plus tard, au Bois Joyeux, il évite le massacre de son bataillon en se rendant à l'ennemi... C'est ensuite le camp de Poméranie, l'Oflag où Watrin et Soubeyrac — le guerrier par vocation et l'antimilitariste — vont évoluer en profondeur, s'opposant d'abord sans complaisance, peu à peu se rapprochant et, à la fin, unis dans un même amour de la paix et de la liberté qui fera Watrin s'évader (et tomber sous les balles allemandes) et Soubeyrac réussir son évasion, mais pour reprendre le combat dans la Résistance. Watrin meurt en

aïssant la guerre, et Soubeyrac rejoint les maquisards arce qu'il a senti grandir en lui le guerrier involontaire qui sa liberté à défendre. « Cette guerre n'était plus la vôtre, it-il au commandant mort, elle est la mienne. »

De tous les romans d'Armand Lanoux, celui-ci est le lus achevé, le plus grave peut-être, en tous cas le plus iche en résonances. Évitant les périls du livre à thèse, il a u conduire ses personnages sur la voie choisie tout en leur uissant leur liberté et les contradictions inhérentes à la conition d'homme. C'est, sur le problème de la violence et e la fidélité, l'ouvrage le plus réussi de ces dix dernières nnées.

E PAIN NOIR, par GEORGES-EMMANUEL CLANCIER (Laffont).

Le sujet de ce roman est le passage de la pauvreté à a misère, c'est-à-dire du bonheur modeste au malheur sans issue. De l'un à l'autre, la frontière est marquée par l'injustice et la résignation. Dans les années 1875, en Limousin, ivait une famille de probes, modestes et heureux métayers, es Charron. Un jour, la carriole du propriétaire étant assée à grande vitesse sur le corps d'un paysan, Charron ut sollicité de faire un faux témoignage. Sans hésiter, il efusa d'affirmer que la victime était ivre. Ce que le proriétaire ne pouvant comprendre, Charron se vit avec les iens chassés de sa terre et condamné à la pire misère.

G.-E. Clancier a choisi le point de vue de l'un des enfants, 'atherine, pour peindre cette déchéance matérielle. L'auteur du *Quadrille sur la Tour*, le poète du *Paysan céleste* a e secret des transfigurations enfantines : passant à travers a conscience de Catherine, toute la noirceur de la peinture st comme éclairée indirectement d'une résignation sans faiblesse, d'une lucidité atténuée. Si la mère (qui a été jusqu'à endre ses cheveux pour nourrir ses gosses et qui meurt oitrinaire) maudit dans son délire le propriétaire et rêve lu temps où les pauvres sauront lire et écrire et forgeront, ar leur science, les armes de leur libération, nul ici n'élève le ton; il n'y a pas de passion, pas de parti pris. Et cela fait un ouvrage aux résonances profondes.

MAURICE CHAVARDÈS.

P.-S. — Dans le flux de publications qu'apporte l'équinoxe littéraire, pêchons parmi les plus significatives :

— un roman d'ethnologie : *La forêt tragique*, par Arturo D. Hernandez (Albin Michel), où s'affrontent deux civilisations (la civilisation occidentale et le monde des Indiens d'Amazonie).

— un roman d'analyse, *La clarté de la nuit*, de Jean Pierre Monnier (Plon), où l'auteur raconte l'histoire émouvante d'un pasteur protestant, ses élans, ses échecs, son désir d'établir le contact.

— dans la collection « Témoins du XX^e siècle » (Éditions Universitaires), Marie-Magdeleine Davy publie une bonne étude sur *Simone Weil*.

— deux nouveaux volumes, enfin, dans la collection « Écrivains de toujours » (Le Seuil) : une *Virginia Woolf*, par Monique Nathan, et un *Descartes*, par Samuel S. de Sacy, qui vient d'obtenir le prix de la critique, l'un et l'autre, comme tous ceux de la même collection, excellents, indispensables, d'une présentation commode et attrayante.

M. C.

VIRGINIA WOOLF PAR ELLE-MÊME, de MONIQUE NATHAN (Seuil).

La collection « Écrivains de toujours » habille la critique de ces écrivains « par eux-mêmes ». Elle semble, ainsi, taillée à la mesure de littérateurs qui aiment à parler d'eux. Ses costumes conviendraient à Stendhal et conviennent à Montherlant. Mais conviennent-ils à Virginia Woolf ? Celle-ci n'enseigne-t-elle pas que toute œuvre d'art est « anonyme » ? Ne demande-t-elle pas en conséquence aux critiques littéraires qui s'intéressent à son œuvre d'étudier celle-ci sans se soucier de son auteur ? Critique littéraire elle-même, elle donne l'exemple de cette insouciance : elle ne parle pas de ses romans, mais des romans des autres. Lui demande-t-on une confidence personnelle ? Elle répond en peignant la vie d'*une* romancière. Alors que des (soi-disant) romanciers, en ce temps, aiment à farcir leurs romans de renseignements autobiographiques ou d'idées et les cuisinent ainsi à la sauce des « essais », Virginia Woolf métamorphose les idées en tableaux sensibles, les biographies en personnages vivants et, finalement, les essais qui ont pour héros Monsieur le Moi en romans qui ont pour héros Autrui.

Mais, en parlant des autres, de son vivant, elle s'exprime se découvre mieux que ne la découvrent les pages de son *urnal* publiées après sa mort. C'est cette expression qu'édie Monique Nathan. Expression d'une personne, expresn historique du pays où elle a vécu, expression des paysas qu'elle a connus. Expression par l'œuvre romanesque qui apparaît comme une expérience spirituelle par laquelle le *oi* solitaire et divisé s'efforce de rejoindre le *nous* ». Expresn dans un style musical où la romancière « récupère... nité qu'elle n'a pas su trouver dans la vie ». Monique athan qui nous fait connaître Virginia Woolf par des textes Virginia Woolf (que commentent de belles photographies), us introduit dans l'œuvre de celle-ci. Nous ne connaissons s meilleure introduction. C'est pourquoi nous regrettons ne notre introductrice n'ait pas traduit elle-même à nouveau elques-uns des poèmes en prose qu'elle nous offre — et us lui faisons le (minuscule) reproche d'avoir appelé éaliste le philosophe Moore fameux par sa réfutation de déalisme.

MAXIME CHASTAING.

THÉATRE

Demi-Monde, d'Alexandre Dumas. *Pauvre Bitos*, de Jean Anouilh. *Nemo*, d'Alexandre Rivemale. *Brocéliande*, d'Henry de Montherlant.

Le Demi-Monde a été créé en mars 1855 au Gymnase-ramatique; c'est donc presque un centenaire que célèbre la omédie française en reprenant la pièce de Dumas fils, insite à son répertoire depuis 1874. Cette leçon d'histoire du éâtre est conforme non seulement à la tradition, mais à la ission de la Maison. Elle ravira ceux qui aiment le dépayment par changement d'époques. Les décors de Mme Sunne Lalique donnent immédiatement ce sentiment d'un mps vraiment passé. La tenue et la retenue des comédiens loucissent le coloris un peu criard du texte. Pendant les ois premiers actes, le dialogue nous a semblé beaucoup

moins vieilli que la lecture ne le fait craindre. Dumas fils ne devait pas son succès uniquement aux circonstances : c'était un homme de théâtre et souvent un homme d'esprit.

Il n'est naturellement pas question de s'attendrir sur son « métier ». Mais, en évoquant Molière après chaque scène du *Demi-Monde,* M. Robert Kemp se donne trop facilement le devoir d'être sévère. Pensons plutôt aux pièces que les meilleurs auteurs contemporains offrent à nos méditations : le mauvais dernier acte du *Demi-Monde* n'est pas pire et les précédents sont plutôt meilleurs... Bien sûr, le « demi-monde » de 1850 n'existe plus comme classe sociale; reste à savoir si les problèmes posés dans la pièce sont aussi périmés que son cadre historique; oui, dans le « monde » des romans de Mlle Sagan; mais en dehors de cet îlot littéraire ?

Le « monde » dans lequel M. Jean Anouilh nous conduit n'est-il pas, lui aussi, périmé ?

Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes est doublement incompréhensible : d'abord parce que le spectateur moyen ne comprend pas ce qu'a voulu l'auteur; ensuite parce que le critique moyen se demande comment un homme de théâtre authentique n'a pas compris que sa pièce n'existait pas. Ne faisons surtout pas à M. Jean Anouilh un faux procès. Il a parfaitement le droit de penser que depuis la Révolution, la démocratie et le nationalisme ont eu en France leur tartufferie plus ou moins diluée, aussi déplaisante que l'autre. Il a parfaitement le droit de penser que les juridictions d'exception n'honorent aucun pays, surtout s'il est celui des droits de l'homme. On ne peut, d'ailleurs, accuser M. Anouilh de se montrer partisan : ses hobereaux et leurs maîtres les Pères —, reçoivent autant de coups de cravaches que les démocrates et leurs grands ancêtres. Il n'y a guère qu'un personnage sympathique dans la pièce : une jeune fille trop honnête pour être d'un clan. Laissons, par conséquent, la politique de côté.

De jeunes hobereaux de province eurent pour condisciple chez les Pères un boursier, Bitos, qu'ils détestaient parce qu'il n'était pas de leur monde et qu'il remportait tous les prix; il ne s'agit pas là de gamineries mais d'une haine que les années n'atténueront pas. Bitos revient dans la petite ville comme substitut, ex-résistant et démocrate militant; il

fait fusiller, en jouant les Brutus, un camarade de catéchisme devenu milicien; il a même envoyé en prison un fils de famille qui avait vu trop de mauvais films. On va donc lui donner une leçon, l'attirer dans un « guet-apens historique » où il sera ridiculisé, humilié, rossé. On l'invite amicalement à un « dîner de têtes » : il y aura là Saint-Just, Danton, Mirabeau, Louis XVIII et la Reine, Tallien et sa femme, Camille et Lucile Desmoulins; Bitos, naturellement, sera Robespierre. La farce tournera de façon imprévue; on verra beaucoup mieux que le dénouement attendu : l'Incorruptible se laissant corrompre, le verre à la main, l'œil égrillard, prêt à vendre son âme républicaine au « patronat avancé ».

La haine de l'auteur pour le genre humain est comme le dieu stoïcien dont chaque âme est une étincelle : chaque personnage n'existe que par elle et pour elle. Faut-il même parler de haine? La haine, c'est encore de l'amour, de l'amour déçu, de l'amour à l'envers. « Pauvre Bitos », la formule même crache le mépris. On compare volontiers la haine à un torrent : le mépris suinte. La haine brûle : le mépris refroidit l'air et le cœur. La haine est trop humaine : le mépris, inhumain. Il est possible que le mépris puisse soutenir une comédie de salon, pas trop longue, un jeu brillant de répliques polies par l'humour. Mais une farce tragique comme celle qu'a voulu M. Jean Anouilh? Tous ces personnages ne sont même pas des caricatures, car il y a de la vérité dans toute caricature : ce sont des têtes sans corps pour jeu de massacre dans une boutique foraine.

De là l'inexprimable malaise que l'on éprouve à cette représentation : le texte tombe dans le vide, les personnages aussi... M. Michel Bouquet fait tout le possible, non l'impossible. Les autres sont très inégaux, mais c'est sans importance. En quittant le théâtre Montparnasse, on souhaite une reprise du *Bal des voleurs*.

Voici donc la Compagnie Grenier-Hussenot au Théâtre Marigny, avec une pièce de M. Alexandre Rivemale qui lui avait naguère donné *Azouk*. Nemo, c'est le capitaine du *Nautilus;* nous le voyons sur la scène, dans son salon, avec l'orgue et la baie vitrée derrière laquelle frétillent de merveilleux poissons — chef-d'œuvre du décorateur Georges

Wakhévitch. Mais le capitaine Nemo en a assez de ces vingt mille lieues sous les mers, toujours les mêmes, qu'il parcourt dans chaque tête d'enfant; recommencer indéfiniment l'itinéraire tracé par M. Verne dans le livre de la collection Hetzel,... non! Le voici donc qui quitte le livre à la page 120 et qui, si l'on peut dire, travaille pour son compte. Mais alors il se heurte aux contingences de la vie réelle : le sous-marin cesse d'être cette mécanique parfaite que M. Verne conduit de succès en triomphes; il attaque le *Mac-Mahon* qui, loin de couler, transforme l'éperon de l'agresseur en un énorme tire-bouchon; le capitaine sent s'éveiller dans son cœur un désir imprévu dans un roman sans femmes; une jeune fille lui tourne la tête; finira-t-il mari d'une modiste parisienne et commis au ministère de la Marine?

Cette charmante pièce réserve une heureuse surprise : le premier acte est si achevé qu'on ne voit guère ce qu'une suite pourrait ajouter. Or M. Rivemale se tire fort honnêtement des deux autres. M. René Arieu, Nemo digne du décor et de nos souvenirs, et ses camarades font passer les longueurs. Mais avant d'aller à Marigny, relisez *Vingt mille lieues sous les mers* : vous goûterez mieux l'intelligence et la finesse de la pièce, vous aurez aussi le plaisir de découvrir un grand roman dont les profondeurs ne sont pas seulement sous-marines. (Signalons que *Nemo* constitue le premier cahier d'une collection Marigny Grenier-Hussenot chez Flammarion).

Brocéliande est jouée à la Comédie française, salle du Luxembourg, après une représentation vraiment parfaite d'un acte de Jules Romains, *Amédée ou les Messieurs en rang*, créé jadis chez Jouvet. *Brocéliande* a été écrasé par le souvenir de *Port-Royal* qui, lui-même, rappelait celui de *La Reine morte*. Un spectateur qui ne connaîtrait pas ces grandes œuvres serait sans doute moins sévère pour cette pièce d'un tout autre genre et ses imperfections trop évidentes ne lui en cacheraient pourtant pas l'intérêt.

M. Persilès est chef de bureau au ministère des Ruines publiques; à la veille de la soixantaine, il joue les ratés; il se complaît dans le sentiment d'être un faible, un veule; il a hâte d'être « un pauvre vieux » pour ne plus être « un pauvre type ». Mais s'il compose ce personnage, c'est pour

exprimer un sentiment vrai, celui d'avoir derrière soi une vie manquée et devant soi la décrépitude menaçante. C'est pourquoi il se transforme si vite lorsqu'un généalogiste lui apprend qu'il descend de saint Louis. Ici encore, il y a d'abord jeu : attitudes majestueuses, phrases pompeuses, regards tombant de haut; ici encore, la simulation se maintient à la faveur d'un sentiment vrai; plus exactement, le personnage agit sur la personne, éveille ce qu'il y avait de meilleur en elle, une authentique générosité. Le changement de rôle couvre une métamorphose. M. Persilès ne cesse pas d'être ridicule et cependant il y a en lui un nouvel homme qui n'est pas ridicule.

Mme Persilès est une honnête bourgeoise; son bon sens lui permet de ne pas trop prendre au sérieux les comédies dont son mari se fait le héros; il ne va pas jusqu'à comprendre le drame qu'il vit sous les comédies ni la métamorphose que cache la dernière. Lorsque le généalogiste lui apprend qu'il existe au moins cinq mille descendants de saint Louis en France, elle s'empresse d'avertir celui qui règne dans leur modeste logis : visant l'histrion, le coup touche l'homme. Ne pouvant ni rester ce qu'il est devenu ni redevenir ce qu'il était, M. Persilès se tue. Quand il cesse d'être fou, Don Quichotte meurt.

Le sujet de la pièce a paru désuet parce que les premières scènes nous font prendre pour le sujet ce qui en est l'occasion. On s'attarde trop au départ sur la force du préjugé nobiliaire, sur la magie de la particule. Longueurs et digressions ne font pas comprendre assez vite que la véritable action est dans l'influence de la vie imaginaire sur la vie réelle. D'un autre côté, la bouffonnerie glacée de M. Henry de Montherlant déconcerte, d'autant plus que les plaisanteries sont parfois faciles. Quoi qu'il en soit, si M. Jean Debucourt nous laisse de Persilès une image ou plutôt une suite d'images inoubliables, c'est tout de même parce que le personnage avait le pouvoir de l'inspirer.

HENRI GOUHIER.

Imprimerie AUBIN, LIGUGÉ (Vienne).
D. L., 4e trimestre 1956. — Imprimeur, n° 1.370.
Directeur gérant : R.-C. CHARTIER.
N.M.P.P.

VIE INTELLECTUELLE

XXVII[e] ANNÉE — JANVIER 1956 A DÉCEMBRE 1956

I. — TABLE DES ARTICLES SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

ABELA (P.) : Malte, l'Église et le Royaume-Uni	5	29
A. F. : Les multiples variations du Sarrois moyen	4	90
AGEL (H.) : L'essence du cinéma : Réalisme ou Merveilleux ?	7	112
ALEXANDRE (F.) : Réforme de l'écriture chinoise	2	127
ALVARÈS (N.) : « Journée de l'Algérie » au Liban	7	74
A.-M. H. : Mgr Kiong, évêque de Shanghaï	4	37
ANONYMES : Protestation de missionnaires retour de Chine	1	35
ID. : L'Algérie vue d'Angleterre	6	69
ID. : Les partis américains	10	98
AUJOULAT (L.-P.) : Le Cameroun bouge	4	58
AUTHIE (M.) : La Semaine sociale de Marseille	10	29
A. V. : Excommunication du racisme	4	39
BARRÈRE (A.) : Élections et coups d'État au Brésil	1	111
ID. : Analyse marxiste sans marxisme ? Invite à un dialogue	5	53
BASSÈCHES (N.) : Moscou et l'Islam	6	15
BAUSSART (É.) : A propos d'une *Histoire de la démocratie chrétienne*	4	41
B. D. : « Cercle ouvert »	2	151
BEAUPÈRE (R.) : Protestants et catholiques français face à face	1	6
ID. : Terre Sainte, de M.-H. Lelong	2	54
ID. : La Bible de Jérusalem	7	29
BÉCARUD (J.) : Crise de régime en Espagne ?	6	79
ID. : Témoignage sur une Espagne inconnue	6	143
BÉRAULT (G.) : *La longue solitude* de Dorothy Day	1	39
ID. : Reinhold Niebuhr	10	36
BERTRAND (R.) : A propos de la dévaluation	3	100
BLANC (G.) : L'artilleur	8-9	22
BORNE (É.) : *Paris-Match* ou l'insignifiance illustrée	1	120
ID. : L'électeur français ou « le citoyen contre les pouvoirs »	2	65
ID. : Sens et non-sens de la souffrance	4	5
ID. : *L'Aurore* ou le bon sens à l'état solide	5	136
ID. : Pour un tombeau d'Emmanuel Mounier	6	102
ID. : Souvenirs de l'autre temps	8-9	97
BOTTA (P.) : Katholikentag à Cologne	10	22
BRAYBROOKE (N.) : The quiet American, de Graham Greene	1	134
ID. : Evelyn Waugh en uniforme	4	135

Allewaert (J.) : La situation religieuse en Allemagne orientale	4	17
Chastaing (M.) : *Virginia Woolf par elle-même*, de Dominique Nathan	12	164
Chavardès (M.) : Chronique littéraire....	(dans chaque numéro)	
Chéron (P.) : Les élections sociales	2	83
Cléry (F.) : Un nouveau livre sur l'Islam	2	52
Collectif : Le Groupe universitaire de Saint-Cloud	8-9	46
Crubellier (M.) : La religion, sens de l'histoire	2	7
Id. : De la croisade eschatologique à la fin du Temple.	5	41
Id. : Le Jugement dans l'histoire	7	61
Dalmais (I.-H.) : Liturgie pascale et monde d'aujourd'hui	1	32
Delavignette (R.) : L'Union française dans la tenaille.	7	1
Id. : L'ami	8-9	163
Id. : Notre dernière chance	12	106
Dellove (C.) : Les Étrusques et le problème des Arts orientaux	3	124
Id. : L'âme du dialogue	8-9	125
Denoyer (P.) : Une équipe de journalistes catholiques.	8-9	52
Destanne de Bernis (G.) : Français et Tunisiens	6	43
Id. : Petites réformes en Tunisie	7	102
Id. : Tunisie : décisions et propositions	10	83
Id. : L'U.G.T.T. et l'économie tunisienne	11	129
Destanne de Bernis (M.) : *Tunisie, terre d'amitié*, du P. Demeersman	7	138
Diop (A.) : Afrique	8-9	150
Do Dinh (P.) : Les élections de Saïgon ou le dictateur malgré lui	4	99
Id. : La philosophie chinoise	10	136
Dô Minh-Dong : Viet-Nam	8-9	148
Dubarle (D.) : Le clergé espagnol et son avenir	2	28
Id. : A propos du « phénomène humain » du P. Teilhard de Chardin	3	6
Id. : Le clergé espagnol et les tâches à venir	4	24
Id. : Le religieux	8-9	24
Duchêne (H.) : Des techniciens pour la santé mentale.	5	126
Duesberg (H.) : Éloge réfléchi de l'obéissance religieuse	6	4
Id. : Éloge réfléchi de l'obéissance religieuse (*fin*)	7	46
Duffeil (M.) : Les sectes du Sud Viet-Nam	12	61
Dumontier (J.) : La peur de l'inflation en Europe	1	80
Id. : Le budget comme si vous y étiez	3	94
Id. : Défis et ripostes économiques	12	137
Dunoyer de Segonzac (P.) : Uriage	8-9	71
Fauvet (J.) : Une équipe de journalistes catholiques	8-9	55
Fejtö (F.) : Déstalinisation et réhabilitations dans les démocraties populaires	5	88
Id. : Les écrivains hongrois contre la censure	7	131
Id. : Les étudiants des pays de l'Est contre la *scolastique* communiste	10	125

Id. : Actualité de Gogol	10	130
Fonlupt-Esperaber (J.) : Rencontre franco-allemande.	11	118
Frisch (A.) : Re-gel mondial	1	92
Id. : Pot-pourri mondial	2	92
Id. : Les aspects politiques de l'atome	3	104
Id. : L'évolution politique allemande	4	86
Id. : Solidarité des nations et indépendance nationale	5	83
Id. : Renouveau diplomatique	6	71
Id. : Rente de productivité	6	95
Id. : L'Europe entre l'*Euratom* et le marché commun.	7	87
Id. : Deux livres politiques	7	110
Id. : Solidarité de l'abdication : Suez ?	10	65
Id. : Nouveaux pas vers l'unité européenne	11	109
Garrigou-Lagrange (A.) : Civilisations en marche	10	32
Gouhier (H.) : Chronique théâtrale (dans chaque numéro)		
Grosser (A.) : Allemagne	8-9	136
Guinchard (L.) : Pierre Hervé ou les provocations de l'esprit	4	48
Henry (A.-M.) : La hiérarchie en pays de mission	1	27
Id. : Communistes et chrétiens dans le même monde	2	47
Id. : Actualité de la « Syrie »	3	42
Id. : Enquête sur l'éducation aux États-Unis	3	143
Id. : La scolarisation du monde	5	110
Holas (B.) : Le prosélytisme en Côte d'Ivoire	12	31
Humbertclaude (P.) : Le Shinto aujourd'hui	12	1
Jammes (J.-M.) : Mouvements familiaux aux États-Unis.	5	13
Lagarrigue (A.) : Le proton négatif et l'univers du physicien	2	115
Lamirand (G.) : Le centralien	8-9	19
Laurent (F.) : Réaction de refus	2	81
Le Brun Kéris (G.) : Il y a toujours des esclaves	3	113
Id. : Djibouti, terre nécessaire et menacée	10	52
Lelong (M.-H.) : Démystifions : *Henry de Montherlant trop catholique.* — « *Hallelujah* », *ou le droit à la poésie.* — *L'affaire*	1	148
Lepp (I.) : L'esprit des civilisations. Civilisation en sursis	4	141
Lescure (J.) : A la Société européenne de culture	8-9	113
Liénart (A.) : Déclaration	6	1
Lisle (E.) : Manuel marxiste d'économie politique	7	65
Id. : La vie quotidienne des familles ouvrières	10	95
M. (J.-M.) : La Pentecôte, Chartres 1956	6	40
Marchal (J.) : Suite du dialogue	5	67
Marois (P.) : Georges de la Tour ou le vide spirituel	12	154
Martel (P.-A.) : Le Maroc après le retour de Sidi Mohammed	1	72
Id. : Il n'y a pas d'Union Française	2	56
Id. : L'Algérie entre le « fait français » et le « fait musulman »	3	75

ID. : Interdépendances et intersensibilités nord-africaines 4 71
ID. : Maroc, terre de dissidence..... 6 65
MARTINEZ (G.) : Ébranlement en Espagne..... 3 119
MENNY (P.) : Les amis de *Sept* et les messes de Notre-Dame 8-9 35
MICHELET (E.) : Un pionnier de la Résistance..... 8-9 62
MONTEIL (V.) : Vitalité de l'Islam..... 11 92
MOODY (J.-N.) : États-Unis d'Amérique..... 8-9 155
MULLER (H.) : Apparition de la Droite..... 2 70
ID. : L'interlocuteur valable 5 76
ID. : Y a-t-il des chances d'un fascisme en France ? .. 12 132

NANTET (J.) : Chypre entre la Turquie et la Grèce, ou la guerre et la paix..... 1 102
ID. : L'Égypte entre la France et l'Angleterre..... 2 102
ID. : Succès de la diplomatie française au Moyen-Orient 3 116
ID. : Les relations irano-soviétiques et la détente..... 3 118
ID. : Mgr Makarios paie pour Glubb Pacha..... 4 109
ID. : La guerre et la paix au Moyen-Orient..... 5 103
ID. : *Tristes Tropiques,* de Claude Levi-Strauss..... 6 140
ID. : Une île déboussolée : Chypre..... 10 81
ID. : Nasser face au monde arabe..... 11 122
NIVEAU (M.) : Que de soucis pour Sir Anthony Eden.. 4 81
ID. : B et K aux prises avec l'hospitalité britannique.. 6 76
ID. : « Petite Europe deviendra grande »..... 11 113
NOUAT (R.) : Consolidation de la République italienne. 1 116
ID. : Dolci et le visage de la faim en Sicile..... 3 47
ID. : Inquiétudes et espoirs de l'extrême-gauche italienne 5 95
ID. : Bon sens italien..... 7 98
NYS (C. DE) : Un centenaire musical négligé : Robert Schumann 10 120

O'REILLY (P.) : Mouvements messianiques en Océanie. 12 22

PARÈS (R.) : Y aura-t-il une solution au problème du logement ? 5 107
ID. : L'industrialisation de la construction..... 6 99
ID. : A la S.N.C.F. : Les deux classes..... 7 107
ID. : L'ami 8-9 163
ID. : Ilots insalubres 12 149
PASSERIN D'ENTRÈVES (E.) : Italie..... 8-9 145
P. B. : Survivance du judaïsme en Russie soviétique.. 11 86
ID. : Israël et les nations, de Jacques Nantet..... 11 106
PÉQUIGNOT (H.) : L'information médicale : le cas Eisenhower 7 96
ID. : Dernières nouveautés psychanalytiques..... 11 137
PERROS (Y.) : Mouvements de jeunesse..... 11 103
PERROUX (F.) : Projet humain et « économie généralisée » 1 49
PHILIPPE : « L'oncle »..... 8-9 13

PIDOUX (C.) : Les cultes de possession	12	42
PINCKAERS (S.) : Le renouveau de la théologie morale	10	1
POLONOWSKI (J.) : La synthèse du virus de la mosaïque du tabac	3	137
POTTER (P.) : La « Jeunesse allemande libre » en Allemagne orientale	6	85
PROVENCHÈRES (R. DE) : L'archidiaconé de Saint-Denis	7	58
RAVOIRE (P.-L.) : Le Pacha de Marrakech et sa succession	3	82
ID. : L'arrière-plan de la crise marocaine	10	76
RÉMOND (R.) : L'A.C.J.F. et la jeunesse ouvrière	3	26
RONDOT (P.) : Crise discrète, mais profonde en Turquie	1	99
ID. : Djézireh syrienne, point faible du « Croissant fertile »	2	106
ID. : Pavillon soudanais et couleurs arabes	3	115
ID. : Le pacte de Bagdad contre les Kurdes	4	107
ID. : Constitution paternaliste pour l'Égypte	4	111
ID. : La Jordanie sans Glubb	4	113
ID. : Voyageurs arméniens dans le Proche et l'Extrême-Orient	5	33
ID. : Alibis économique du Pacte de Bagdad	6	87
ID. : Les discours du général Glubb	6	89
ID. : Bacut, rebelle d'Asie	7	106
ID. : Réalisme de l'Iran	10	67
ID. : L'économie libanaise sous l'égide du négoce	10	89
ID. : Perspectives d'un empire iraquien	11	124
ID. : Élections en Orient	11	126
ID. : Bilan de Suez	12	144
ROTTIER (G.) : L'économie française de 1949 à 1965	3	90
ID. : Perspectives sur l'économie française	10	38
ROUNAULT (J.) : Staline n'était pas infaillible	3	121
ID. : Sous le masque de Lénine	3	105
ID. : La ligne perdue	7	92
ID. : Perspectives soviétiques : Ne pas être mangé	10	69
ID. : Avignon, capitale du latin	10	135
ID. : La crise soviétique	11	107
ID. : Le totalitarisme soviétique face à la révolution	12	111
RUNGE (C.) : Vers l'*apartheid* ?	6	32
RUSTAN (M.-J.) : Introduction à l'œuvre poétique de Victor Segalen	6	114
ID. : Roman de l'objet ou roman de la personne	10	101
ID. : *Léon Bloy*, de Jean Steinmann	12	102
SCHWŒBEL (J.) : La Sarre et l'avenir	2	108
SELLIER (F.) : Accords de salaire et concurrence syndicale	1	87
ID. : Activité sur tous les fronts sociaux	4	77
ID. : Le syndicalisme sur la défensive	6	96
ID. : Doléances et démocratie	7	82
SERRAND (A.-Z.) : Azimuts : *Revues mourantes* et saints vivants	1	42

ID. : A la mémoire de Raymond Schwab..... 7 45
ID. : Au temps de la pleine conscience..... 8-9 75
GOHIER (A.) : La Chine aujourd'hui..... 3 52
ID. : La Chine aujourd'hui : Pour un dialogue véritable 4 40
ID. : Le régime concentrationnaire en Chine populaire. 6 36
ID. : En Chine : L'Église catholique sous le régime communiste 7 13
SPEAIGHT (R.) : Grande-Bretagne..... 8-9 140
STEINMANN (J.) : Les « Lettres Provinciales » vues par le P. Valensin..... 5 2
ID. : Rhétorique et Parole de Dieu, du R. P. Duployé. 5 48
STIASSNY (M. J). : Le problème religieux en Israël.... 11 65
SWAMI ABHISHIKTESWARANANDA : L'hindouisme est-il toujours vivant ? 11 2

TALLENAY (J.-L.) : Néo-réalisme et comédie..... 1 145
ID. : Un film exceptionnel, *Ordet*..... 2 146
ID. : Le néo-réalisme ou l'amour des hommes..... 3 161
ID. : *Anna Magnani, grande comédienne de ce temps*.. 5 149
ID. : Chaplin et la ruée vers l'or..... 7 147
ID. : Deux films cruels sur l'occupation et la guerre.. 11 150
THOMAS (E.) : Au Comité national des écrivains..... 8-9 67
THOMAS (J.) : Allemagne..... 8-9 136
TRICAUD (F.-X.) : Les *Journées Universitaires*..... 5 37

VAUSSARD (M.) : La guerre et le progrès humain, de J. U. Nef..... 6 145
VENAISSIN (G.) : Romans et essais..... 2 133
VERPRAËT (G.) : Une équipe de journalistes catholiques. 8-9 57
V. I. : L'Union Française et la nouvelle Assemblée Nationale 1 1
ID. : Le mal de l'Europe..... 2 1
ID. : Un nouveau pont-aux-ânes : la loi Barangé..... 3 1
ID. : Joie pascale et passion du monde..... 4 1
VIATTE (A.) : Les Russes et l'Asie..... 1 96
ID. : La tentation du Front populaire en Extrême-Orient 2 98
ID. : Mythologie américaine 2 113
ID. : La lutte contre le racisme aux États-Unis..... 3 109
ID. : L'esprit de Karachi..... 4 96
ID. : Eisenhower candidat 4 115
ID. : Ceylan vote à gauche..... 6 91
ID. : Cultes de la personnalité..... 7 94
ID. : Nehru par lui-même..... 7 109
ID. : Avant les élections américaines..... 10 74
ID. : La fin d'un dictateur..... 11 135
ID. : Eisenhower et la politique extérieure..... 12 147
VINATIER (J.) : Une déclaration du cardinal Liénart et de la Mission de France..... 6 1
VRINAT (R.) : Visages d'une époque..... 2 130
ID. : Étrange et admirable Moyen-Age..... 4 146

ID. : Visages et figuration : l'exposition des « peintres témoins de leur temps »	5	142
ID. : De Tiepolo à Goya	6	138
ID. : Arts : À l'Est du nouveau ?	7	140
ID. : Léonard de Vinci et Rembrandt	10	139
ID. : Regards sur l'architecture religieuse actuelle	11	140
WINTZEN (R.) : Carl Zuckmayer et le théâtre en Allemagne occidentale	1	125
ID. : Regards sur la nouvelle littérature allemande	4	118
ID. : Bertolt Brecht l'exilé	10	113
ID. : La presse et les revues catholiques dans la République fédérale	12	93
WISS-VERDIER (A.) : La République fédérale, inquiète et divisée	1	106
ID. : La *Bundeswehr* dans la défensive	5	98
ID. : L'interdiction du parti communiste allemand	10	92
ZIGMUND-CERBU (A.) : Destin et vitalité du bouddhisme contemporain	11	41

II. — TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

AGEL (Henri) : Le cinéma	7	124
ALBÉRÈS (R.-M.) : Bilan littéraire du XX[e] siècle	7	130
ALPHANDÉRY : La chrétienté et l'idée de Croisade	5	42
AMON D'ABY : La Côte d'Ivoire dans la cité africaine	12	41
ANONYME : La Tunisie	7	103
ID. : Intelligence du cinématographe	7	115
ID. : Petite anthologie poétique du surréalisme	7	129
APPLETON : Buddhism in Burma	11	63
ASTON (W. G.) : Shintô, the Way of the Gods	12	21
BALANDIER (G.) : Messianismes et nationalismes en Afrique noire	12	41
ID. : Messianisme des Ba-Kongo	12	41
BENNABI (Malek) : Vocation de l'Islam	11	102
BLEICHSTEINER : L'Église jaune	11	64
BLOCH-MICHEL (Jean) : Un homme estimable	12	159
BOSQUET (Alain) : Anthologie de la poésie américaine	6	135
BOUYER (le P.) : Du protestantisme à l'Église	1	7
BRETON (André) : En marge du cinéma français	7	128
BUTTERFIELD (Herbert) : Christianisme et Histoire	7	61
CAMUS (Albert) : La Chute	7	135
CARROUGES (Michel) : Mystique du surhomme	7	123
CAYROL (Jean) : Le Déménagement	6	136
	et 10	101
CELA (Camillo-José) : Viaje à la Alcarria	6	143
CHAMBRE (Henri) : Le Marxisme en Union Soviétique	10	71
CHOHOD (L.) : Occultisme et magies en Extrême-Orient	12	92
CHOURAQUI (A.) : L'État d'Israël	11	85

HOW YIH-CHING : La philosophie chinoise..... 10 136
LAIR (René) : Réflexion faite..... 7 124
D. : Entr'acte 7 125
D. : Le cinéma du diable..... 7 125
LANCIER (Georges-Emmanuel) : Le pain noir..... 12 163
OLLECTIF : Le Manuel marxiste d'économie politique. 7 65
D. : Le langage cinématographique..... 7 117
D. : Écrire ! 11 146
ONGAR (Yves) : La Pentecôte, Chartres 1956..... 6 40
ONQUET (André) : Aspects de l'éducation aux États-Unis 3 143
OULET (G.) : Les Sociétés secrètes en terre d'Annam. 12 92
OUTAZ (Bernard) : La peur du gendarme..... 5 139
RISTIANI (le chanoine) : Luther tel qu'il fut (livre de textes) 1 6
D. : Calvin tel qu'il fut (livre de textes)..... 1 6
D. : Catholiques, protestants, frères pourtant ? 1 7
URTIS (Jean-Louis) : L'Échelle de soie..... 3 156
DANIEL-ROPS : L'Église de la Renaissance et de la Réforme 1 6
DAY (Dorothy) : La longue solitude..... 1 39
DEMAN (Th.) : Aux origines de la théologie morale.... 10 11
DEREN (M.) : Divine horsemen : the living gods of Haiti 12 60
DOLCI (Danilo) : Banditi a Partinico..... 3 48
DORÉ (P. H.) : Recherches sur les superstitions en Chine 11 64
DROUET (Minou) : Arbre, mon ami..... 3 154
DUPLESSY (Lucien) : L'esprit des civilisations. Les lois de leur naissance, de leur vie et de leur mort... 4 141
EINAUDI (M.) : Christian Democracy in Italy and France 4 44
EISNER (Lotte) : L'écran démoniaque..... 7 116
ELIOT : Japanese Buddhism..... 11 64
FALK (A.) : Israël, terre deux fois promise..... 11 85
FERNAU (F. W.) : Le réveil du monde musulman..... 11 102
FLORENZ (K.) : Die historischen Quellen der Shinto-Religion 12 21
FONTAINE (François) : La nation frein..... 7 110
FRANCIS (trad. de J. de) : Chinese Agent in Mongolia by Ma Ho T'ien..... 11 64
FREUD (Sigmund) : Lettres à Fliess..... 11 137
ID. : Études sur l'hystérie..... 11 137
GARY (Romain) : Les racines du ciel..... 12 160
GENCHI KATO : Le Shintô, religion nationale du Japon. 12 21
GIBEAU (Yves) : La ligne droite..... 12 161
GILLEMAN (P.) : Le primat de la charité en théologie morale 10 9
GOGUEL (F.) : Christian Democracy in Italy and France 4 44

Goudeket (Maurice) : Près de Colette	7	138
Gourfinkel (Nina) : Gogol	10	130
Govy (Georges) : Le moissonneur d'épines	1	140
Graham Greene : The quiet American	1	134
Grousset (René) : Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem	5	41
Guillen (Nicolas) : Élégies antillaises	3	156
Haring (B.) : La Loi du Christ	10	10
Hauchecorne (A.) : Les religions du Japon	12	21
Hervé (Pierre) : La Révolution et les Fétiches	4	48
Hobart (A.-T.) : Venture into darkness	3	74
Holas (B.) : Sur la position des religions traditionnelles dans l'Ouest africain	12	41
Id. : Bref aperçu sur les principaux cultes syncrétiques de la Basse Côte d'Ivoire	12	41
Ho-Phap : La constitution religieuse du Caodaïsme	12	92
Ikor (Roger) : Les fils d'Avrom	1	138
Jouve (Pierre-Jean) : Lyrique	4	145
Junjiro Takakusu : The essentials of buddhist	11	64
Kazantzaki (Nikos) : La liberté ou la mort	7	137
Korostovetz (Iwan Jakowlewitsch) : Von Cingis Khan zur Sowjetrepublik	11	64
Kyrou (Ado) : Le surréalisme au cinéma	7	114
Labbé (Paul) : Chez les Lamas de Sibérie	11	64
Laberthonnière : La notion chrétienne de l'autorité	6	4
Landon (Kenneth Perry) : Modern trends in siamese culture : religion	11	63
Lanoux (Armand) : Le commandant Watrin	12	162
Lattimore (O.) : Nationalism and revolution in Mongolia	11	64
Leenhardt (Franz-J.) : Ceci est mon corps, explication de ces paroles de Jésus-Christ	1	21
Leeson (I.) : Bibliographie des « Cargo cults » et autres mouvements autochtones du Pacifique Sud.	12	30
Lefeuvre (le R. P.) : Les Enfants dans la ville	3	74
Leiris (M.) : Le culte du Zâr à Gondar	12	60
Le Saux (Dom) et Monchanin (J.) : Ermites du Saccidânanda	11	40
Levi-Strauss (Claude) : Tristes Tropiques	6	140
Lizerand : Dossier de l'Affaire des Templiers	5	46
Lottin (Dom) : Psychologie et Morale aux XII^e et XIII^e siècles	10	11
Id. : Principes de Morale	10	11
Id. : Morale fondamentale	10	11
Madaule (J.) : Le retour d'Israël	11	85
Ma Ho T'ien : Chinese Agent in Mongolia (trad. par J. de Francis)	11	64
Majault (Joseph) : Les dernières amarres	7	134

MARC (Alexandre) : Civilisation en sursis..... 4 142
MARCHAL (Jean) : Deux essais sur le marxisme..... 5 53
MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR (Sœur) : Civilisations en marche 10 32
MASSE (Henri) : L'Islam..... 11 102
MASSIGNON (Louis) : Situation de l'Islam..... 11 102
ID. : Annuaire du Monde musulman..... 11 102
MASSON (Loys) : Les Tortues..... 11 143
MICHELET : Procès des Templiers..... 5 46
MITRY (Jean) : L'âge ingrat du cinéma..... 7 117
MONCHANIN (J.) et LE SAUX (Dom) : Ermites du Saccidânanda 11 40
MOUERY (R. P.) : Le christianisme en Côte d'Ivoire... 12 41
MOUNIER (E.) : Mounier et sa génération..... 6 103
MOUSSINAC (Léon) : L'âge ingrat du cinéma..... 7 117

NANTET (Jacques) : Les Juifs et les nations..... 11 106
NEF (John U.) : La guerre et le progrès humain..... 6 145
NEILL (St.-Ch.) : A History of the Ecumenical Movement 1 17
NIEBUHR (R.) : His Religious, Social, and Political Thought 10 36
NOËL (Léon) : Notre dernière chance..... 12 106

OURSEL (Raymond) : Le Procès des Templiers (traduit et présenté par)..... 5 45
OYONO (Ferdinand) : Une vie de boy..... 10 144

PANIKKAR (K.-M.) : L'Asie et la domination occidentale. 5 140
PARMERLIN (Hélène) : Le Diplodocus..... 1 137
PATAI (R.) : Israël between East and West..... 11 85
PERROUX (François) : L'Europe sans rivages..... 11 113
PSICHARI (Lucien) : Le chien et la pierre..... 10 142

REICHELT (K. L.) : Truth and Tradition in Chinese Buddhism 11 64
RILLIET (le Pasteur) : Catholiques, protestants, frères pourtant ? 1 7
ROBBE-GRILLET (Alain) : Le Voyeur..... 10 101
ROBERTS (T.-D.) : Réflexions sur l'exercice de l'autorité 6 4
ROUCH (J.) : Contribution à l'histoire des Songhay. Dakar 12 60
ROUGEMONT (D. de) : L'Amour et l'Occident (2e éd.).. 3 156
ROUSSELOT (Jean) : Le luxe des pauvres..... 3 152
ROUSE (R.) : A History of the Ecumenical Movement. 1 17
ROUX (A.) : Un prophète noir : Harris..... 12 41
ROVAN (Joseph) : Allemagne 4 125

SADOUL (G.) : Histoire de l'art du cinéma..... 7 116
ID. : L'âge ingrat du cinéma..... 7 117
SAGAN (Françoise) : Un certain sourire..... 4 143
SAUVY (Alfred) : L'opinion publique..... 7 111
SAVANI (A.-M.) : Visages et images du Sud Viet-Nam. 12 92

Schlosser (K.) : Propheten in Afrika	12	41
Schurhammer (G.) : Shintô, der weg der Götter in Japan	12	21
Scotellaro (Rocco) : I Contadini del Sud	3	47
Segalen (Victor) : Stèles, Peintures, Equipées	6	114
Slater (Robert H. L.) : Paradox and Nirvana, A study of religious ultimates with special reference to Burmese Buddhism	11	63
Soldati (Mario) : Les lettres de Capri	10	146
Sourdel (Dominique) : L'Islam	11	102
Steinilber-Oberlin (E.) : Les sectes bouddhiques japonaises	11	64
Steinmann (Jean) : Léon Bloy	12	102
Stuart (Francis) : La Porte d'Espérance	7	138
Sundkler (B. G. M.) : Bantu prophets in South Africa.	12	41
Tavard (le P.) : A la rencontre du protestantisme	1	7
Teilhard de Chardin (le Père) : Le phénomène humain	3	6
Thils (G.) : Théologie des Réalités terrestres	10	5
Tibor Mende : Conversations avec Nehru	7	109
Tillmann (F.) : Der Meister ruft. Die katholische Sittenlehre gemeinsverständlich dargestellt	10	8
Id. : Handbuch der katholischen Sittenlehre	10	8
Touchard (Pierre-Aimé) : Histoire sentimentale de la Comédie française	1	144
Toynbee (A.-J.) : Study of History	2	7
Id. : Civilization on Trial (trad. franç. de Renée Villoteau : La Civilisation à l'épreuve)	2	8
Urs von Balthasar (Hans) : L'œuvre de Bernanos et l'Église dans le temps	6	4
Id. : Le chrétien Bernanos	11	146
Valensin (le P. A). : Regards sur... Pascal	5	3
Vaussard (Maurice) : Histoire de la Démocratie chrétienne	4	41
Verdet (André) : Provence noire	3	151
Id. : De Saint-Paul-de-Vence	6	134
Verger (P.) : Dieux d'Afrique	12	60
Villefosse (Louis de) : Abraham Lincoln	11	144
Waugh (Evelyn) : Vile Bodies	4	135
Id. : Men at Arms	4	136
Id. : Officers and Gentlemen	4	136
Id. : Decline and Fall	4	136
Id. : Scoop	4	136
Id. : Helena	4	137
Id. : The Wind and the Willows	4	139
Weil (Simone) : Cahiers, tome III	7	138
Wells (Kenneth Elwer) : Thai Buddhism, Its rites and activities	11	63
Wright (Richard) : Le Transfuge	3	153